

Marie-Christine Lafon

Marie-Dominique Philippe

Au cœur de l'Église du XX^e siècle



DDB desclée
de brouwer

Marie-Dominique Philippe

© 2015, Groupe Artège
Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan
www.artege.fr
ISBN : 978-2-220-06630-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lui affirme : « Je n'ai connu mon père qu'à 6 ans²¹ », c'est-à-dire à la fin de la guerre. Il n'avait pas 2 ans quand, en juillet 1914, fut mobilisé ce père – également prénommé Henri.

Petit d'homme, enfant de Dieu

8 septembre 1912, à Cysoing (Nord).

On imagine ce jour-là, sur le parvis de l'église Saint-Calixte-Saint-Evrard, le nouveau baptisé, Henri Anne Marie Joseph Philippe, lové dans les bras de sa marraine, sa tante Henriette de Beaumont. À leur suite, se forme un cortège composé du fier parrain, son frère Jean, des six autres frères et sœurs, de l'heureux papa, Henri Philippe, et du grand-père maternel, Félix Dehau. La procession marche joyeusement vers la demeure familiale située à quelques centaines de mètres de là. Peut-être les enfants du village s'y joignent-ils et, en chemin, leur jette-t-on sous et bonbons...

À la maison, le nourrisson retrouve sa maman, alitée. Fêtera-t-on naissance et baptême en dégustant dragées et champagne ? Assurément, ce jour est à l'action de grâces. Car dans cette famille, la vie est naturellement chrétienne ; chaque événement important est vécu, non seulement sous le regard de Dieu, mais avec Lui et en Lui. Ainsi, les nouveau-nés sont portés sur les fonts baptismaux afin de naître à la vie divine. Venant au monde un 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge Marie, Henri ne pouvait qu'être baptisé le jour-même ! Et ainsi fut-il. « Heureusement ! » s'exclame-t-il lui-même à ce sujet.

La naissance s'est déroulée à la maison, normalement ; maman et bébé se portent bien. Afin de soigner la première et de l'assister dans les soins du second, une religieuse, amie de la famille, vit quelque temps auprès d'eux, comme à l'occasion de

chaque naissance. Élisabeth conçoit avec joie d'allaiter son petit Henri et de lui procurer tout son amour.

Elle reçoit la courte visite de l'un ou l'autre de ses aînés : Joseph, 10 ans, Marie, 9 ans, Jean (le parrain), 7 ans, Cécile, 6 ans, Élisabeth, 4 ans, Anne-Marie, 2 ans et Evrard, 1 an. On vient chercher l'affection de maman et observer, avec une curiosité mêlée d'une pincée de jalousie, le nouveau petit frère. Les enfants sont sous la garde – plus étroite que d'habitude – de trois ou quatre jeunes filles. Comme à l'accoutumée, une cuisinière prépare les repas et des employées assurent la tenue de l'intérieur.

Le nouveau-né est entouré de tendresse, couvert de baisers et sujet d'attentions.

Pays natal

Henri voit le jour en une région baignée d'une lumière forte et claire, contrastée : un trait de nacre bleutée déchirant un gris anthracite ; une brume muée en nuée lumineuse. Imprévisible, le temps est ici à l'orage quand, tout à coup, il s'illumine. Si le ciel est bas, il n'est pas lourd ; il flirte avec la terre...

Territoire de la Flandre romane favorisé par de doux reliefs exposés au sud et arrosés par la Marque, la Pévèle voit, en ce début de XX^e siècle, prospérer la production laitière et la culture de la pomme de terre, de la betterave à sucre et des céréales – en particulier l'orge de brasserie et l'alimentation de bétail. Sa particularité est d'être, en France, le berceau de l'endive (ou chicon belge) et de sa cousine, la chicorée. Foncièrement rural et agricole, ce pays est toutefois ouvert aux nouveautés et aux techniques de pointe, avec des industries exceptionnelles comme celle de la dynastie Béghin (sucre) ou Leroux (chicorée).

Aussi, à Cysoing, les quelque trois mille habitants vivent alors principalement de l'agriculture et de l'élevage.

Ce chef-lieu de canton se trouve à la croisée de routes départementales du Nord, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Lille et à moins de vingt kilomètres au sud-ouest de Tournai, en Belgique.

Le plus ancien de la Pévèle (elle-même quartier de l'ancienne châellenie de Lille), le village carolingien devint, au fil des siècles, cité fortifiée et acquit en France une solide notoriété et une prospérité étroitement liées à celle de l'abbaye qui y fut fondée au IX^e siècle. Cachées aux saccages de la Révolution, les reliques de son fondateur, saint Evrard, et du pape saint Calixte, tiennent toujours une place de choix dans l'église paroissiale.

Les racines du petit Henri plongent dans ce Nord-là : un plat pays sous des cieux vif-argent, un environnement rural et laborieux, une terre chrétienne, pétrie d'histoire ; mais également un champ de batailles proche d'un couloir d'invasions, un secteur suburbain, à quelques kilomètres des terrils et des corons, aux abords d'une banlieue lilloise qui se paupérise aussi vite qu'elle s'urbanise...

Un petit monde dans une grande maison

À la sortie de Cysoing, on ne peut louper cette imposante demeure pourtant sobre et légèrement en retrait de la route pavée reliant Lille à Saint-Amand-les-Eaux.

Lorsqu'Henri y naît, sa famille y est installée depuis que, neuf ans plus tôt, son père reprit l'étude notariale sise au rez-de-chaussée. Parents, enfants, bonnes d'enfants, domestiques, tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à Bouvines, vit la victoire du roi de France sur une coalition Angleterre-Flandre-Saint Empire romain germanique. Un armorial géant et bigarré : les combats des chevaliers, un roi tombé de cheval et sauvé de justesse, la capture de prisonniers, etc.

Félix Dehau est le maire de ce village de 1872 à 1934, soit de 26 ans à sa mort à 88 ans ; il est également Conseiller général du Nord de 1889 à 1913. Il n'aurait pas occupé si longtemps ces fonctions dans ce secteur suburbain aux ardentes luttes politiques, sans des qualités exceptionnelles et des actes positifs.

Maints villageois vivent par et pour cette famille. Un nombre assez impressionnant de serviteurs gravitent autour d'elle, en osmose avec elle, entretenant des relations quasi filiales avec le couple : cocher, jardinier, palefrenier, garde-chasse, cuisinière, lingère, sans compter les religieuses, aumôniers, gouvernantes et institutrices ! Certains sont logés au château ou dans les dépendances, parfois avec leur propre famille, d'autres dans des maisons construites pour eux. Bref, tout ce qui se fait, se vit et se dit au château est aussitôt répercuté au village ou peut l'être. Félix est un homme public au sens fort de l'expression : son parc est ouvert aux villageois, sa maison ne désemplit pas, elle devient une véritable ruche à chaque campagne électorale⁴⁴.

Plusieurs gendres et petits-fils seront maires de leurs communes. « Nous sommes heureux de voir nos enfants se dévouer au bien de leur entourage et imiter le chef de la famille qui a passé sa vie dans ces fonctions⁴⁵ ! » écrit Marie Dehau en

1929.

S'il est un maire très aimé, l'homme politique n'est pas toujours respecté. Candidat à la députation à plusieurs reprises, il est la cible de caricatures et de calomnies d'une violence et d'une malveillance inhabituelles de la part de la gauche anticléricale ; victime de l'ingratitude de populations qu'il aide pourtant avec bienveillance depuis longtemps. Son tempérament entier, son honnêteté pointilleuse, son austérité, son sens du devoir et de l'honneur éloigneront de lui les politiciens.

En outre, Félix Dehau voit sa carrière politique prendre un tournant en 1892, lorsque Léon XIII publie l'encyclique *Au milieu des sollicitudes*, engageant les catholiques français – presque tous monarchistes – à se rallier à la République. Tandis que des notables catholiques se rebellent violemment, cet homme se soumet immédiatement et sincèrement au pape, sacrifiant ses préférences passées au service du bien commun.

Cet homme politique est un catholique social, très catholique et très social. Chez lui cohabitent oraison et action. Il étudie et observe la doctrine sociale dictée par l'Église⁴⁶.

Humblement, Félix et Marie Dehau, tous deux enfants uniques et héritiers de familles fortunées, redistribuent la quasi-totalité du patrimoine immobilier et foncier que la Providence leur a confiée : œuvres charitables, fondations d'écoles, gestion et financement d'un orphelinat, donations, prêts sans intérêt, services rendus, etc. « Une bonté telle que dans les campagnes pévèloises, durant presque un siècle, elle devint proverbiale : “Chti qu'a d'la misère, y va voir M'sieur Dehau, ch'est un peu l'banquier des pauvres !”⁴⁷ »

Une de ses tantes a légué à Félix une grosse fortune destinée notamment à restituer des biens d'Église spoliés lors des

persécutions religieuses du début du XX^e siècle. Oblat de l'abbaye bénédictine Saint-Martin de Ligugé (Vienne), Félix se bat pour les moines exilés. Il acquiert pour eux des propriétés ou rachète des abbayes.

Il éduque sa descendance au partage. Comme ce soir où un de ses petits-fils vient le trouver ; l'adolescent a joué toute la journée dans le parc de la propriété familiale, devenu terrain d'aventures des nombreux petits-enfants auxquels se mêlent les enfants de Bouvines :

– Bon-papa, le fils d'Untel a cassé les rames du bateau et scié des branches pour faire une cabane...

– Mon garçon, à qui appartient le bateau ? À qui appartiennent les arbres du parc ?

– À vous, Bon-Papa !

– Non, mon garçon, à Dieu ! Ces biens, je n'en suis que le gérant⁴⁸ !

Lorsque, peu avant sa mort, il apprend que son petit-fils, Félix Dehau, désire être dominicain, il est éprouvé car celui-ci est le seul à porter son nom et à pouvoir le perpétuer à Bouvines, ce dont le patriarche a toujours rêvé. Toutefois, il accepte ce grand sacrifice et confie à son épouse : « Si cela arrive, la famille finira bien dans le bon Dieu⁴⁹. »

Le 23 août 1934 à Bouvines, ses funérailles sont présidées par l'abbé de Ligugé, en présence d'une cinquantaine de maires et d'une foule évaluée à cinq mille personnes. « Et surtout le silence et le recueillement frappaient tout le monde⁵⁰ », souligne sa veuve, Marie.

Les grands-parents paternels : gens de robes et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jours, je me sentais le cœur si triste, j'avais besoin de lui, et le Bon Dieu a écouté ma peine et est venu l'adoucir par ce doux et vivifiant rayon de soleil⁷³.

Dans son impuissance à rassurer son mari, Élisabeth prie : « Dans ma reconnaissance je demande constamment au Bon Dieu d'accorder à Henri la même douceur et par un chemin connu et préparé par Lui, de lui faire savoir que nous sommes sains et saufs⁷⁴. »

Dans le *Journal de guerre*, Henri apparaît très tôt comme « le cher absent ». Bientôt... omniprésent : « Toujours l'incertitude et l'ignorance absolue sur le cher absent dont la pensée occupe tout l'esprit et le cœur⁷⁵... »

À force de penser à l'absent, le cœur reste comme retenu au loin, et tandis que les enfants rient, causent, jouent, on reste comme absorbé dans une rêverie mélancolique et silencieuse. Une sorte d'indifférence et de confiance résignée s'est emparée de l'âme, on se sent plus abandonné au Bon Dieu et l'on se demande comment un jour pourra reprendre l'ancienne vie qui semble finie depuis longtemps⁷⁶.

Le matin de Noël 1914, cette absence est ressentie avec acuité : « D'où sa pensée et sa prière viennent-elles vers nous ? s'interroge son épouse. Au pied de la crèche on sent qu'on se retrouve, dans l'amour voulu et béni de Dieu, les cœurs restent étroitement unis malgré une si longue séparation ! » Toutefois, de petites gâteries sont reçues dans l'action de grâces : au retour de la messe, Élisabeth dépose aux pieds de l'Enfant de la crèche les grandes coquilles faites par sa sœur Louise et par Élise, une

employée. Dans le Nord de la France, à Noël, cette brioche en forme d'enfant emmailloté est, avec l'orange, le cadeau des enfants. « C'est une grande surprise et une grande joie, car on s'attendait à ne rien recevoir et les petits enfants disent et redisent leurs affectueux mercis au petit Jésus⁷⁷. »

Dans ces moments, la joie semble être le seul sentiment retenu par le petit Henri : « Noël, pendant la guerre, était très joyeux⁷⁸. »

Le père manque pourtant également à ses enfants, surtout aux plus grands. Élisabeth lui ménage une place importante. Ainsi, met-elle en valeur une photographie de lui reçue près de deux ans après son départ : « Le portrait d'Henri est si beau que sa place est à la salle de famille pour présider nos journées⁷⁹. » Hélas ! considérant la photo, Anne-Marie et Evrard, 6 et 5 ans, interrogent : « Est-ce papa ? » Ils ne le reconnaissent donc plus, comme probablement leurs cadets : Henri et Pierre, alors respectivement 4 et 3 ans.

[Néanmoins], ils parlent constamment de leur papa. Evrard⁸⁰, surtout parmi les petits, me demande très souvent si papa est revenu ou quand il va revenir, note Élisabeth.

L'autre jour, je l'ai entendu parler de lui avec Nanette⁸¹. Ils disaient ensemble qu'ils allaient prier pour qu'il revienne quand ils iraient à la procession [du Saint-Sacrement] et Evrard ajoutait : « Evrard va prier le petit Jésus, alors le petit Jésus va chercher partout après papa et il va trouver papa et il va le ramener avec ses petits enfants⁸². »

Ce père manque, jusque dans de petits épisodes de la vie familiale où il tient habituellement son rôle. Comme ce jour où le petit Henri, à 2 ans et demi à peine, est mis en pantalon ! À l'époque, filles et garçons en bas âge sont vêtus de robe. « Mettre en culotte » le garçonnet est donc un événement, surtout si tôt. Élisabeth précise : « Il m'en coûtait de le faire en l'absence de son papa, j'y ai été forcé car tout devenait trop étroit pour lui⁸³. »

Événement autrement plus important. Le 26 janvier 1915. Bien fatiguée, Élisabeth doit s'aliter. Les enfants viennent prendre de ses nouvelles. À 15 heures, assistée de son médecin et de sa mère, Élisabeth met au monde son dixième enfant.

Henriette était le nom tout indiqué pour elle, écrit-elle le jour même ; pauvre petite quand recevra-t-elle le premier baiser, la première bénédiction de son père ? Il est juste qu'elle porte le nom de celui qui manquait tant à son arrivée sur la terre !... Maman m'embrassa avec une longue et tendre effusion et je ne sus que murmurer : « Mon pauvre Henri ! » Quand on alla chercher les enfants pour voir leur petite sœur, Joseph et Marie se mirent à pleurer en m'embrassant. Je compris qu'ils sentaient le grand vide si douloureux en un tel jour et cela me fit du bien de pleurer avec eux⁸⁴.

Le lendemain, dans la plus grande simplicité, la nouvelle-née est baptisée.

Trois semaines après, la scarlatine fait irruption dans la maison !

Première décision – déchirante : Henriette est envoyée chez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la famille Philippe-Dehau, l'éducation est avant tout chrétienne. On forme autant aux vertus théologiques que cardinales. « On a eu une vie très – je ne dis pas clôturée – très sauvegardée, très chrétienne et très sauvegardée. Je crois que c'est un modèle de ce qu'est une éducation chrétienne¹¹⁰ », précise le père Marie-Dominique.

Se trouve ici l'empreinte dominicaine de l'oncle et de la mère, mêlée aux traditions jésuite et bénédictine héritées respectivement du père et du grand-père. Là, s'exprime surtout la liberté de cœur d'Élisabeth ; sans le faire disparaître, sa profondeur théologique tempère le surmoi familial ; sa vie spirituelle assume ce cadre moral et religieux : « C'était très familial, et en même temps très religieux, parce que notre mère l'était très profondément¹¹¹. » « Ma mère était très fervente, non pas d'une ferveur bigote, mais d'une vraie ferveur¹¹². »

Marie-Dominique Philippe parle toujours de sa mère avec discrétion, pudeur et admiration. Elle tient une place importante dans son développement humain et spirituel. Il hérite d'elle cette liberté des enfants de Dieu et les éléments de sa vie de foi. À travers des réflexions, affleure son expérience personnelle : « On apprend la foi sur les genoux de sa mère. » Ou : « La première chose à apprendre à un enfant est de prononcer le nom de Jésus. »

Son frère et parrain évoque ainsi la figure de leur mère : « [Nous] avons une sainte maman qui n'avait toujours qu'un seul souci : faire ce qu'elle pensait que le Bon Dieu désirait. Pas simplement ce qui était bon pour ses enfants, non, c'était beaucoup plus élevé¹¹³. » Ce trait aura marqué les enfants.

Le petit Henri tient également d'elle ce goût pour la Parole

de Dieu. Le soir, entourée de ses enfants, elle lit la Bible et leur raconte l'Histoire sainte. Son sens certain du récit rend ces histoires passionnantes ; avec elle, la foi est vivante. Le catéchisme a lieu ainsi. Tous ensemble. Mêlée à la première éducation maternelle, cette parole de Dieu prend alors un tout autre sens...

On collectionne des images qu'on colle dans des albums illustrés d'extraordinaires scènes bibliques... On embarque dans l'arche de Noé ; avec le peuple hébreu, on suit Moïse traversant la mer Rouge ; on est effrayé par Abraham s'apprêtant à égorger son fils, Isaac !...

Devenue familière, cette Histoire sainte est la trame de jeux d'enfants.

Toujours, les joies se transforment en action de grâces et les douleurs, en prière. Les soucis quotidiens sont naturellement confiés à Dieu et à ses saints. Pendant la guerre, on fait une neuvaine à saint Joseph pour lui demander qu'Henri et les siens puissent avoir des nouvelles les uns des autres. « La moitié est déjà obtenue, écrit Élisabeth, j'ai toute confiance que la fin de la neuvaine obtiendra (que nous le sachions ou non) la grâce complète¹¹⁴. »

Chaque jour, on prie en famille. Le soir, en particulier. La maman instaure un climat fervent dans la maison :

La prière était la prière en famille, c'est sûr... [...] se souvient le père Marie-Dominique, on récitait la prière et notre mère était très discrète ; c'était sa plus grande qualité, la discrétion et quelqu'un qui respectait très profondément. Elle avait ce sens-là, et nous a donné ce sens-là d'un très grand respect mutuel¹¹⁵.

Élisabeth veille à l'unité de sa famille mais encore, elle en est le vecteur.

On se disputait énormément, on se disputait parce que ça forme le caractère ! raconte-t-il encore dans un petit rire amusé. Mais on s'habituaient – et ça, c'était notre mère – on ne se couchait jamais sans s'être pardonnés. Je crois ne m'être jamais couché sans s'être pardonnés. [...] Individuellement¹¹⁶.

Ceci ne donne pas lieu pour autant à des effusions... « Il n'y avait pas beaucoup de manifestations¹¹⁷. »

Le petit Henri est marqué à vie par cette expérience.

À la paroisse, le dimanche et les jours de fête, petits et grands assistent à la messe et aux Vêpres ; et régulièrement, en semaine, ils se rendent à la messe de bon matin et au « salut » du Saint-Sacrement le soir. Il est impensable de manquer la messe dominicale.

Bien sûr, la communion eucharistique est un acte important et elle est favorisée chez les enfants, comme l'y a encouragé Pie X, en 1910. Celle-ci est toujours un événement important. Un jour de fête.

Les fêtes du Christ et de Marie rythment également la vie quotidienne. Ces jours de solennités sont réservés à la prière, aux festivités paroissiales et aux réjouissances familiales.

On cherche également, dans les événements – ordinaires ou extraordinaires –, le passage de Dieu. En 1914, entendant, sous ses fenêtres, les Allemands marcher sur Lille, Élisabeth songe : « Quel chagrin de les voir fouler notre sol natal. Hélas... Hélas... pauvre France à quelle humiliation doit-elle être réduite... Seigneur, Vous nous faites expier tant de crimes et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saint-Sulpice, il rejoint la Province dominicaine de France, où il reçoit l'habit et le nom de *frère Thomas*.

Après son noviciat à Amiens, il poursuivra ses études au couvent dit du Saulchoir, près de Tournai, en Belgique, où il prononcera ses vœux solennels le 5 décembre 1927 et où il sera ordonné prêtre le 25 juillet 1929.

Reçu lecteur deux ans après, le père Thomas commencera à enseigner la philosophie au Saulchoir. Il sera sous-maître des étudiants puis maître spirituel des jeunes pères. En octobre 1936, il sera envoyé à l'université dominicaine dite « Angelicum », à Rome, où il passera son examen *ad gradus* en 1939 et enseignera la théologie jusqu'à la mobilisation¹³⁰...

Comme parrain, Jean joue un rôle « très important » auprès du petit Henri.

Quand le père Thomas parlera du père Marie-Dominique, il dira « mon petit frère ».

Il existera une proximité très particulière entre eux et leur sœur Cécile. Une affinité en saint Dominique, une même ferveur.

Cécile (1906-1986)

Sur cette photo, la symétrie de Cécile et Jean ne tient pas seulement à leurs places : mêmes cheveux frisés, même douceur, même posture. À 17 ans, elle est plus ronde que ses aînés. Sa robe pâle au col marin garni d'un fin volant blanc, fait ressortir ses yeux clairs.

Dans trois ans, Cécile entrera au monastère des Dominicaines de la Croix et Compassion, fondé à Paris au XVII^e siècle et installé près du Saulchoir au début du XX^e. Sa grand-mère décrira dans son journal « l'impressionnante » cérémonie durant laquelle elle recevra l'habit des moniales, le 20 avril 1927.

Sœur Marie-Cécile de Jésus prononcera ses vœux solennels le 23 avril 1931¹³¹.

Élisabeth (1908-2003)

Sa sœur cadette, Élisabeth, debout derrière Jean et sa mère, est peu souriante sur ce portrait. Ses cheveux bruns lissés de part et d'autre d'une raie impeccable encadrent un visage grave, un brin chafouin. Elle a 15 ans alors. Sa robe, comme celle de ses sœurs aînées, n'est pas étrangère à la mode féminine des années 1920 : ample, droite, taille basse.

Après Marie et Cécile, brillantes et expansives, Élisabeth tient une place modeste...

Elle entrera à l'abbaye Notre-Dame de Wisques dès ses 21 ans, le 25 mars 1929. Sœur Élisabeth prononcera ses premiers vœux le 11 novembre 1930.

Elle s'adonnera avec persévérance, ordre et constance à l'étude de la Bible.

Elle est décrite comme une moniale humble, amie de la pauvreté. Sa dévotion rayonne de piété et de joie. Complaisante, on devra la mettre en garde contre les pertes de temps. Son humilité se traduit souvent par un petit sourire malicieux, confus, accompagnant les avis qu'elle se permet d'émettre.

L'office sera sa grande préoccupation, et la charge des charges sera, pour mère Élisabeth, celle de cérémoniaire.

Un de ses neveux, François Philippe, raconte :

Ce n'était pas l'intellectuelle de la fratrie. Étant trois sœurs entrées dans la même abbaye, elles ne pouvaient toutes avoir le droit de vote, car cela aurait trop pesé dans la communauté. L'une d'elle a dû y renoncer ; je me demande si ce n'est pas tante Élisabeth ? C'était une femme tout à fait adorable. Très chaleureuse, très

ouverte, curieuse de tout, demandant toujours des nouvelles de chacun.

Nous leur rendions visite régulièrement. Il m'est aussi arrivé, petit garçon, d'y aller tout seul car nous habitions tout près de Wisques. Ce n'était pas une corvée. J'aimais beaucoup tante Élisabeth. Je crois que c'était un peu réciproque...

Anne-Marie (1910-2008)

Anne-Marie, 13 ans, debout derrière Cécile, a l'air las. De longs cheveux clairs attachés par un gros nœud à l'arrière du crâne, un grand col de dentelle blanc sur une robe sage, elle a tout de la petite fille modèle bien qu'elle semble déjà grande pour son âge.

À Cysoing, le 8 juillet 1931, Anne-Marie, à peine 21 ans, épousera Gérard Pattyn, qui pensait à elle depuis plus d'un an. Une réunion de famille se tiendra à Bouvines.

Après avoir vécu à Paris le jeune ménage s'installera à Cysoing où Gérard, notaire, reprendra l'étude de son beau-père.

En 1940, il mourra au champ d'honneur, laissant Anne-Marie seule avec quatre enfants en bas âge. Tenant à son indépendance, la jeune veuve partira vivre à Paris avec ses enfants où ils seront accueillis par sa tante, Marguerite Philippe, épouse de Paul Coquelin. Malgré des conditions de vie très difficiles, les enfants poursuivront de bonnes, voire de brillantes études grâce à des bourses et, semble-t-il, l'aide indirecte de leur oncle Marie-Do.

Evrard (1911-1940)

Émergeant derrière Cécile et son père, coincé entre Marie et Anne-Marie, plus petit que ses deux aînées, Evrard ne paraît pourtant pas écrasé sur cette photo. Au contraire, il est très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le jeune homme se sent appelé à se consacrer à Dieu. Or, ceci suppose de renoncer à la musique qu'il aime « follement »... Et puis, il ne se voit absolument pas dans le clergé. Et surtout, il est, à l'époque, le seul héritier du nom... Aussi, en 1888, la naissance de son frère Jean, le benjamin de la fratrie, est-elle décisive : à 18 ans, Pierre entre au grand séminaire, à Issy-les-Moulineaux.

Afin de suivre le Christ, ce jeune homme riche de l'amour des siens, de dons intellectuels et artistiques, d'une sensibilité fine et d'une grande fortune, choisit d'abandonner à Dieu talents, aspirations et perpétuation d'une lignée sur des terres si chères à son cœur.

Sa prodigieuse mémoire compense sa très mauvaise vue : le séminariste ne rencontre pas de difficultés dans ses études. Néanmoins, il les termine à l'université catholique de Fribourg, en Suisse, au climat plus adapté à son fragile état de santé.

En 1894, Pierre est ordonné prêtre à Cambrai, siège du diocèse du Nord.

Dans la foulée, il est nommé aumônier du lycée agricole fondé par son père à quelques kilomètres de Bouvines. Dans les paroisses avoisinantes, les premières prédications du jeune prêtre distingué et bien ordonné laissent présager un charisme exceptionnel.

Puis, son archevêque le renvoie à Fribourg préparer un doctorat en théologie. Il loge au foyer d'étudiants attaché à l'*Albertinum*, couvent d'études international des Frères prêcheurs. Et là, il « attrape » sa vocation dominicaine :

Non seulement je vous vois chez les dominicains, l'encourage son confesseur, un prêcheur, mais là, seulement, vous serez heureux. Peu importe votre

mauvaise vue ! Étant donné la manière dont vous comprenez Thomas d'Aquin, dont vous aimez sa doctrine, vous devez entrer dans l'ordre des Prêcheurs !

Poète de saint Thomas

En 1896, à 26 ans, le père Pierre Dehau entre dans la Province dominicaine de France. Bien que supprimée du pays en 1790, restaurée en 1843, expulsée en 1880 et réinstallée en catimini en 1886, elle sort vigoureuse de cent ans de persécution et d'exil.

Il est désormais *frère Thomas*. Avec pour saint patron le dominicain Thomas d'Aquin qu'il aime énormément et connaît quasiment par cœur. Car il le fréquente depuis sa jeunesse. Enfant, il a été marqué par cette parole de son père : « Thomas d'Aquin est un homme prodigieux, un grand génie qui a eu une très grande influence dans l'humanité. » Il s'est dit alors : « Quand je serai grand, je l'étudierai. » « Sa vocation, qui date de ses 7 ans, c'est Thomas d'Aquin », résume le père Marie-Dominique.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un dominicain travaille l'œuvre de celui qui, dans l'ordre des Prêcheurs, est considéré comme « maître et modèle ». Le frère Thomas va véritablement se *livrer* à son étude. Toute sa vie, il scrutera la sagesse interne de la *Somme de théologie*, dont il étaiera sa prédication. « Le père Dehau en a acquis une rare puissance de pénétration et une façon tout à fait propre de le “mettre en image”, ce qui lui valut, dès sa jeunesse, au couvent, le surnom de “poète de saint Thomas”¹⁴⁶. » Surnom flatteur.

Le frère Thomas prononce ses vœux solennels le 7 mars

1900. Il a 30 ans. Peu après avoir obtenu le grade de lecteur en théologie, il est renvoyé à l'université de Fribourg où on crée pour lui la chaire de pastorale. En 1905-1906, le frère prêcheur tente une nouvelle fois l'expérience en assumant les cours d'éloquence sacrée, avant d'y renoncer définitivement : « Avec mes yeux, c'est impossible ! Prêcher, oui, mais pas enseigner. » Il gardera toutefois un grand amour pour Fribourg dont il a d'extraordinaires souvenirs.

S'il ne sera jamais un théologien reconnu dans le monde universitaire catholique, il y exercera une influence discrète mais certaine par le biais de relations personnelles.

Aux sources des eaux vives

Dès lors, le père Thomas Dehau dédie sa vie à faire connaître le Christ par la prédication. « La parole, non pas n'importe laquelle, mais celle qui spire¹⁴⁷ l'amour. » Telle est sa devise¹⁴⁸.

Nourrie de sa culture, émaillée d'illustrations ou d'analogies tirées des arts, sa prédication palpite de sa fibre artistique.

Prédicateur discret, voire caché, mais fécond. Public divers de petits cénacles de laïcs ou de communautés de contemplatives : carmels, abbayes bénédictines, monastères de dominicaines, etc.

Cependant, pour lui, la connaissance amoureuse de Dieu – ce qu'il appelle *la contemplation* – n'est pas réservée aux moniales ou aux prêtres. Il tente de la mettre à portée de tous. « Tout le peuple est appelé aux eaux vives de l'oraison¹⁴⁹. »

Autre source vive, la Parole de Dieu :

[Le prédicateur] circule à travers les mystères de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je venais d’avoir 18 ans... »

Vocation

Rien ne dérange davantage une vie que l’amour.

François Mauriac

Été 1930. Henri vient de décrocher son baccalauréat. À la maison, il déguste un temps de vacances où le tennis a la part belle, tout en pensant à la suite de ses études. Au fond du cœur, il a bien le secret désir de se consacrer à Dieu – « je me doutais bien qu’un jour j’entrerais dans l’ordre de saint Dominique¹⁸¹ » – mais il semble vouloir attendre un peu...

La résolution

Lors des vacances de Pâques, Henri s’était déjà ouvert de ses questions d’avenir à son père spirituel : « Mon oncle, lors de cette retraite de fin d’études, dois-je prendre une décision ? » Le père Dehau lui avait alors répondu : « Je ne te demande qu’une chose : prends la résolution de ne pas prendre de résolution. »

Le lycéen trouva le conseil... « merveilleux » !

Durant cette retraite, le prédicateur, un Jésuite très intelligent, devait voir tous les retraitants, avec mission de les aider à s’orienter :

– Alors, Henri, que voulez-vous faire après le bac ?

– Je pense que je serai religieux mais auparavant, je voudrais étudier les maths.

– Je vois tout à fait ce qu’il vous faut : revenez me voir demain.

Il raconte :

Alors la parole du père Dehau m’est revenue très fortement et je me suis dit (intérieurement, bien sûr) : « Eh bien, mon vieux, tu peux être sûr que tu ne me verras pas ! » Parce que je me suis dit : « Si j’y vais, il va peut-être, pensant discerner ma vocation, me dire que je dois entrer dans la vie religieuse et à tel endroit ; mais si je n’ai pas envie de faire ce qu’il me dit, cela demeurera en moi comme un refus qui m’empêchera de garder toute ma liberté intérieure. » Je ne suis donc pas allé le revoir¹⁸².

Après la retraite, l’oncle posa cette unique question :

– Alors Henri, ta retraite s’est-elle bien passée ?

– J’ai agi exactement comme vous me l’avez demandé.

Silence.

À la fin de leur conversation, le prêtre lâcha :

– Il serait peut-être temps de te décider... tu veux rejoindre les Dominicains ?

– Oui, c’est sûr.

– Dans ce cas, je te conseille d’entrer maintenant...

« On aime tout de même bien épater quelqu’un ! »

Bien que fermement décidé et confirmé par son père spirituel, le jeune homme hésite encore sur les délais... Qu’est-ce qui le retient ?

D’abord, il faut « exister » dans une telle tribu ! S’y frayer

une voie personnelle. Après sept frères et sœurs, la place est difficile à assumer. Henri est autonome, farouche. Il souligne vigoureusement que son environnement familial aurait pu produire en lui l'effet inverse ; selon lui, il est plus facile à un converti issu d'une famille athée de rompre avec son milieu, que de dépasser un conditionnement familial comme le sien qu'il estime... « fameux » !

Déjà, ses aînés, Marie et Élisabeth sont bénédictines, Cécile, dominicaine, Jean et Evrard, dominicains. « Je ne faisais donc rien d'original en quittant le monde pour Jésus, au contraire ! Donc cela n'épatait personne (on aime tout de même bien épater quelqu'un !), c'était tout simplement suivre, ou même répéter¹⁸³. » Henri est contrarié, voire agacé, par cette situation. Lorsqu'il y a un an, Evrard décida, lui aussi, d'être dominicain, ce fut le pompon ! « C'est lui qui m'a donné le plus de panique. Je me suis dit : “Mais qu'est-ce qu'il fiche, d'entrer ? Il ferait bien mieux de faire autre chose et de me laisser tranquille¹⁸⁴.” »

Au sujet des huit vocations parmi les douze enfants de sa fratrie, il admet qu'il est « un cas un peu spécial ». Rappelant comment ses parents qui, avant leur mariage, hésitant à se consacrer totalement à Dieu, avaient reçu pour conseil de leurs directeurs spirituels de prier afin que de nombreuses vocations éclosent parmi leurs enfants.

En outre, Henri a trois tantes religieuses et moniales. Sans compter des cousins qui, eux aussi, prennent le chemin du noviciat dominicain...

J'étais donc vraiment bien entouré. Mais quand on est entouré comme cela, le problème de la vocation, quand on est jeune, est encore plus difficile, contrairement à ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

postulant à se relever.

On le revêt alors de l'habit des Frères prêcheurs : une tunique ivoire que l'on ceint d'une ceinture de cuir à laquelle se balance un grand rosaire, une enfilade de quinze dizaines de perles de bois – autant d'*Ave Maria* – terminée par une croix de bois. Puis, on jette sur ses épaules un scapulaire : une large bande de tissus percée en son milieu laissant passer la tête et tombant de part et d'autre du corps, jusqu'aux chevilles. Et un capuce de la même couleur : une petite capuche munie d'un large col en demi-lune couvrant le buste et les bras jusqu'au coude. Cet habit est écri parce que non teint et donc pauvre. En outre, il comporte une pèlerine-cape à capuchon, noire, dite « chape », portée au chœur de la Sainte-Croix à Pâques.

Désormais, en tout lieu et en tout temps, Henri portera cet habit directement hérité du Moyen Âge. Il sera aussi bien sa livrée de prière que son habit de travail au service de la Parole de Dieu. Il manifeste ainsi l'unité de sa vie religieuse qui commence réellement aujourd'hui, car l'habit fait aussi le moine. Henri a déposé son vêtement d'homme du monde pour être enveloppé d'un manteau de lumière. À son baptême, il y a dix-huit ans, il fut *revêtu du Christ* (Ga 3,27) – comme le symbolisa sa robe de baptême, blanche. Aujourd'hui, cette vêtue manifeste son désir de se convertir, de *revêtir l'homme nouveau* (Ep 4,24). Elle est la marque de sa consécration religieuse elle-même enracinée dans son baptême.

Un nom nouveau

Puis, la communauté se rend en procession à la chapelle. Le nouveau vêtu se prosterne devant l'autel tandis que les frères prient pour lui. Le maître des novices le relève et le conduit au

prieur qui déclare : « Dans le siècle, vous vous nommiez Henri Philippe, en religion, on vous appellera *frère Marie-Dominique*. Vous avez un an pour voir si notre vie vous agrée et si vous-même avez notre agrément. »

À vie nouvelle, *nom nouveau* (Is 62,2 ; 65,15 ; Ap 2,17). Son choix revient au maître des novices qui peut laisser son prénom au postulant ou le mettre sous le patronage d'un saint, dominicain de préférence. En l'occurrence, la Mère de Dieu et le père des Prêcheurs ! Henri le découvre et le reçoit comme un don. Il figurera dans les registres des prises d'habit de l'Ordre, comme celui de chaque homme admis au noviciat, n'y resterait-il qu'un jour.

L'essentiel n'étant pas « Marie-Dominique », mais « frère » : « Désormais, vous serez pour nous *frère...* » Par cette simple déclaration s'ouvre son noviciat.

La communauté chante (en latin) le *Te Deum* ou le *Magnificat*. Puis elle se disperse.

La salle du Chapitre où eut lieu la vêtue est inaccessible aux laïcs. Si Henri et Élisabeth Philippe sont venus pour l'occasion avec leurs plus jeunes enfants, ils n'y assistèrent pas. Associés dans la prière au geste de leur fils, de leur frère, ils attendent peut-être dans un parloir où il les rejoindra bientôt : « Appelez-moi désormais frère Marie-Dominique ! » leur annoncera-t-il avec joie tout en les embrassant. Le nouveau vêtu aura une attention particulière pour sa mère qui l'a tant de fois habillé lorsqu'il était enfant, et qui aujourd'hui, doit le laisser à Dieu et à une autre famille, spirituelle.

Après quoi, il rejoindra le chœur, à la place déterminée dans les stalles par l'ordre de vêtue. Avec la communauté il chantera (toujours en latin) les Complies : « Sauve-nous, Seigneur, quand nous veillons ; garde-nous quand nous dormons : nous

veillerons avec le Christ, et nous reposerons en paix. »

Demain, il ne portera plus qu'une couronne de cheveux, renouvelée chaque mois.

Les dominicains de la Province de France

L'ordre de saint Dominique est organisé en Provinces. Le couvent en est la cellule de base et chaque frère, le premier élément constitutif. Celui-ci a sa place à tenir, son rôle à jouer, ses responsabilités à assumer, son mot à dire et ce, en de multiples occasions ; car, dans cette communauté, on débat et on décide de tout et on vote pour tout.

Henri a postulé librement auprès de la Province de France et celle-ci fut libre de le recevoir, ou pas. Sans plus d'enquête sur sa famille car on connaît déjà son oncle et ses deux frères dominicains, mais peut-être sur recommandation et lettres testimoniales. Lorsque, au terme de son année de noviciat, le frère Marie-Dominique fera profession religieuse, il appartiendra juridiquement à l'ordre des Prêcheurs, en tant que fils de la Province de France ; son « assignation » dans un couvent concrétisera cette appartenance.

La Province de France est, comme l'ordre des Prêcheurs, multiséculaire. Elle date – en fait sinon en droit – de la fondation du Couvent Saint-Jacques à Paris, en 1217, quand Dominique y envoya les premiers frères. D'où son nom d'origine médiévale qui ne désigne pas un pays mais une langue : le français, la langue d'oïl, distincte de la langue d'oc. Il évoque également l'Île-de-France au sens large. Ainsi, afin de la distinguer des Provinces dominicaines de Toulouse et de Lyon, elle pourrait être nommée « Province de Paris ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

étonnant comme richesse humaine, avec des hommes qui étaient vraiment de grande qualité²²¹ ».

Tel que nous les montrent les photos, le novice a l'air sévère... on n'oserait l'approcher ! D'un grand sérieux, presque féroce. Néanmoins, il s'insère bien dans la communauté. Joyeusement même. Une belle complicité naît entre ces frères, avec qui il arrive de plaisanter voire de « rire comme des fous ». « On ne risquait pas de s'ennuyer ! on avait un noviciat extrêmement vivant²²² », résume-t-il.

Blague à part : « Nous voulions nous donner totalement à Jésus, et pour cela nous supplions vraiment le Saint-Esprit et la Vierge Marie de nous prendre²²³. »

Ascèse

La vie elle-même est ascétique : courtes nuits sur une paille, horaire haché et chargé, repas sobres, jeûnes fréquents, silence continu, clôture stricte, habit religieux, etc.

Le novice apprend également à veiller à ce que son visage et toute son attitude témoignent de sa vie intérieure : joie douce et calme, front serein, mains croisées sous le scapulaire, démarche déterminée mais posée, etc. Car l'ascèse doit transformer toute la personne.

Si toutes ces pratiques tendent à l'apprentissage de la pauvreté et de la chasteté, dans l'obéissance, l'époque veut qu'elles soient parfois enseignées de manière étriquée...

Chez le frère Marie-Dominique cette culture de l'exigence et de l'excellence laissera des traces. Il observera toujours l'ascèse, le silence, la régularité dans la prière, etc. Il est exigeant avec lui-même, intelligemment.

« Aïmons Dieu, aïmons le prochain »

Progressivement, Henri entre dans cette vie religieuse dominicaine inspirée de la vie monastique.

Au terme d'une année de noviciat, le dominicain doit avoir acquis les fondements de la théologie des vœux de religion et de la vie religieuse.

Il aura également lu attentivement les Constitutions de l'ordre des Prêcheurs sur lesquelles il émettra ses vœux. Chaque jour, il les étudiera sérieusement avec ses frères et l'assistant du maître des novices.

À l'origine, les Frères prêcheurs ont adopté la Règle de saint Augustin. Y est placée en frontispice : « Aïmons Dieu, aïmons le prochain. » En se réunissant, ils recherchent tout d'abord l'*unanimité* au sens d'*anima una*, une seule âme, un seul cœur, en Dieu.

Cette *Règle* est accompagnée de *Constitutions*. Saluée comme une « cathédrale du droit constitutionnel²²⁴ », la législation dominicaine laisse apparaître le subtil équilibre qu'a trouvé Dominique dans l'imbrication exigeante de la vie fraternelle et de l'annonce de l'Évangile. Ceci fait l'originalité et la nouveauté de cette forme de vie religieuse. Et la difficulté à la définir. Car elle peut prendre des formes diverses et parce que, fondamentalement inchangées, ses *Constitutions* sont sans cesse renouvelées.

Le corollaire de ces lois est la miséricorde. Dominique aurait dit, afin de laisser libres ses frères et de ne pas accabler les plus scrupuleux : « Je suis résolu à m'en aller de cloître en cloître pour gratter les Règles avec mon couteau plutôt que de voir un frère penser qu'il a péché en ne les respectant pas²²⁵. » Dans ce

sens, le Supérieur peut dispenser, s'il l'estime opportun, « en tout ce qui pourrait faire obstacle à l'étude, à la prédication ainsi qu'au bien des âmes²²⁶ ». Ce principe est important chez les Frères prêcheurs. Règle de vie, constitutions, mode de vie, etc., tout est toujours ordonné à la charité et au bien de chacun.

« Si notre vie vous agrée et si vous-même avez notre agrément. »

Durant cette longue initiation, le maître des novices et les pères de la communauté ont été très attentifs à ce que le novice progresse naturellement et surnaturellement : est-il fervent ? Aime-t-il le Christ ? A-t-il le goût et l'aptitude pour un travail intellectuel ? Est-il entré dans le jeu ? Avec bonne volonté ? Sans perdre sa personnalité ? Est-il apte à la vie commune ? À la vie dominicaine ? Etc. Bonne santé physique et psychique, souplesse de caractère, droiture, intelligence, entrent également en ligne de compte.

Au terme de cette aventure et après examen sur l'état religieux, le frère Marie-Dominique ayant discerné qu'il était fait pour cet Ordre et l'Ordre, qu'il était prêt à l'accueillir, ils estiment qu'ils pourraient « durer ensemble » : le novice est admis à faire profession religieuse.

Dans la promo 1930-1931, à Amiens, au moins deux candidats se sont retirés avant de prononcer leurs premiers vœux²²⁷. Durant cette année de discernement, chacun savait qu'il pouvait, à tout moment, quitter le couvent, dans une grande liberté. Toutefois, si l'on ne nous retient pas, on ne nous laisse pas non plus partir sur un coup de tête sans en parler.

Le frère Marie-Dominique ne dit pas s'il a pensé à quitter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Vaux se reconnaît. On réussit à provoquer un toast du père Misserey. [...] Excellente journée où tout manifesta une joyeuse, et non moins profonde, fraternité²⁴⁷.

Dans l'Église universelle

Le frère Marie-Dominique est désormais membre d'une communauté qui, bien qu'exilée dans les marais de Tournai et concentrée sur ses études, vit au rythme de l'Église de son temps dispersée dans le monde ; elle est unie à sa mission.

Dans les années 1930, la Province a recouvré son territoire au nord de la France, agrandi de l'Alsace, du Maghreb et de l'Afrique occidentale, dans la mouvance de l'aventure coloniale française et à la demande du pape ou du maître de l'Ordre. Aussi compte-t-elle non seulement des couvents à Nancy, Strasbourg, Paris ou Lille mais encore à Mossoul (Irak), au Caire (Égypte), à Alger (Algérie), à Oslo (Norvège) et Stockholm (Suède).

La correspondance avec les frères missionnaires et leurs visites sont autant de fenêtres sur l'Église universelle.

On reçoit l'archevêque de Bagdad, délégué apostolique à Mossoul, puis l'évêque de Minsk et administrateur apostolique de Mohilev en Biélorussie qui, d'origine lettone, fut prisonnier plusieurs années dans les geôles soviétiques pour exercice illégal du ministère sacerdotal et épiscopal.

Les pères assurent régulièrement à l'extérieur des ministères de prédication ou d'aumônerie, surtout pendant les vacances scolaires. Leurs apostolats ont des retombées sur la communauté : des laïcs jocistes ou des pères engagés dans l'Action catholique viennent témoigner de leur action, ou encore le père Paul Doncœur, Jésuite, un des pionniers du scoutisme en

France, donne une conférence sur les mouvements de jeunesse.

Fin 1936, nouveauté : deux pères se rendent chaque dimanche dans des paroisses sans prêtre de la Somme alors que jusqu'ici, ils n'avaient pas d'apostolat dans la région.

Dans l'autre sens, le monde passe parfois un œil par-dessus la clôture, comme en cette Fête-Dieu 1938 : « Très nombreux visiteurs et assistants pour la Procession dans le parc. Elle est même filmée par un opérateur de cinéma du Nord. Au profit, paraît-il, de l'Œuvre des noviciats et des missions. Le mode de propagande ne plaît pas à tous²⁴⁸. »

Ou bien, une oreille lointaine est tendue par-delà les frontières auprès des grilles du chœur des Prêcheurs, comme ce Samedi saint 1937 où le père Roguet²⁴⁹ supervise l'enregistrement des offices, radiodiffusés de Paris le soir même.

Et puis, le couvent possède une hôtellerie qui ne désemplit pas : retraites et récollections de particuliers et de groupes divers. En 1937, cent cinquante Jocistes de Roubaix, soixante de Lille ; la section tournaisienne de la Fédération catholique des classes moyennes ; l'École normale des dirigeants ouvriers chrétiens de la région Nord (CFTC et JOC), etc. L'année suivante, on inaugure une nouvelle formule : la récollection de ménages (venus de Soissons).

Ouverts sur leurs temps

Joyeux et fervent, le climat du Saulchoir n'est pourtant pas insouciant. On s'informe et, dans ces années 1930, on est attentif à la crise économique, l'instabilité politique et aux mouvements sociaux, aux dangers du matérialisme, de

l'athéisme, du néopaganisme et du communisme. Cette pépinière d'intellectuels est un lieu de discussions animées. Cette petite société dominicaine ne peut s'abstraire de ce que vit la société française – sans pour autant être traversée par le même pluralisme de courants politiques.

Parfois, les exilés du Saulchoir aimeraient partager plus que spirituellement les luttes de leurs contemporains. Le couvent est fort ému par la manifestation antigouvernementale qui gronde à Paris le 6 février 1934, où trente mille membres des ligues de droite, d'extrême-droite et d'anciens combattants scandent : « À bas les voleurs ! » Le rassemblement tourne à l'émeute : dix-sept personnes sont tuées, deux mille trois cent vingt blessées. Le lendemain, le chroniqueur du couvent écrit : « Beaucoup d'entre nous regrettent pour la première fois d'être entrés en religion et de ne pouvoir aller à Paris aider les braves gens qui travaillent à bouter dehors la pourriture qui nous gouverne²⁵⁰. »

Toutefois, des prêcheurs arrivent à s'associer au travail de leurs contemporains. Ils ne partagent pas encore les idées des prêtres-ouvriers, travailleurs avec les travailleurs, ils sont guidés par une curiosité éveillée par de nouvelles sciences telles que la sociologie. Ainsi, en 1934 : « Deux pères viennent de travailler plusieurs semaines comme ouvriers chez Renault à Billancourt, afin de mieux saisir la psychologie des ouvriers et trouver les remèdes efficaces au matérialisme actuel. Ils nous disent les aventures de leur *incognito*²⁵¹. »

On s'informe de l'actualité internationale dans laquelle point le spectre de la guerre. En 1933, lors de son passage, un frère aumônier des Français à Berlin, laisse entrevoir à la communauté les difficultés de son ministère, singulièrement aggravées par l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Face à la montée du nazisme en Allemagne et l'essor des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Enfin, convaincu que tous les chrétiens sont des « théologiens sans le savoir²⁸³ », le régent considère que toute pensée théologique est un « dialogue ». Aussi veut-il que le Saulchoir devienne un lieu d'échange avec les contemporains et d'autres obédiences.

Ces initiatives peuvent être inspirées par des contacts internationaux et interdisciplinaires au sein de l'ordre des Prêcheurs, notamment avec l'École biblique de Jérusalem, l'Institut d'études médiévales d'Ottawa et les prémices de ce qui deviendra l'Institut dominicain d'études orientales du Caire.

En conséquence, s'intéressant aux nouvelles réalités ecclésiales et sociétales dont l'œcuménisme et le catholicisme social, sans pourtant renier son héritage, la vie intellectuelle du Saulchoir – alors à son apogée – comporte une ouverture apostolique croissante.

Renouveaux spirituel, théologique et apostolique

Alors que la France traverse une suite de crises – économique, politique et sociale –, les Églises catholique et protestante connaissent, de 1930 à 1960, leurs « Trente glorieuses ». Ère marquée par une renaissance spirituelle, théologique et apostolique.

D'un point de vue spirituel, on assiste à une hausse de la pratique religieuse masculine, une montée de la ferveur, du militantisme et un essor pastoral.

En théologie, place centrale est donnée au Christ vivant

aujourd'hui dans l'Église ; l'ecclésiologie mène une réflexion sur le statut des laïcs et sur l'œcuménisme. Autant de nouveautés qui, trente ans après, inspireront le concile Vatican II.

À l'aube du siècle, émergèrent des convertis, souvent artistes et intellectuels²⁸⁴ qui, assoiffés d'une mystique et d'une pensée chrétienne – notamment sur l'art²⁸⁵ –, puisèrent dans l'œuvre de Thomas d'Aquin les ressources pour rechristianiser leurs temps. Dans la continuité de ce courant, la renaissance théologique des années 1930 tient son originalité dans l'étonnante éclosion de chercheurs laïcs²⁸⁶.

Sur le front apostolique, le catholicisme social connaît également un essor. Réunissant universitaires, théologiens et militants sociaux, *Les Semaines sociales* sont alors à leur apogée. Elles promeuvent une réflexion sur la société à la lumière de l'Évangile, du magistère, des recherches scientifiques et des expériences pratiques.

À travers les thèmes de leurs sessions, apparaissent les centres d'intérêt du moment : les conflits et les mutations des civilisations ; la lutte des classes ; la communauté nationale face aux totalitarisme, libéralisme et marxisme ; la répartition de la richesse face à la misère ; la décolonisation ; le progrès des techniques ; la révolution culturelle dans les médias ; etc.

Quant à Pie XI, il veut rechristianiser la société : « Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers²⁸⁷ ». Aussi, dès 1930, l'Action catholique de la jeunesse française (ACJF), fondée sur les laïcs, vise à « mettre le christianisme dans toute la vie ». Exprimant le meilleur de l'héritage du catholicisme social, les mouvements spécialisés connaissent un grand succès.

La Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) est leur modèle : mouvement de réflexion, de formation et d'action fondé en 1927, en Belgique, par le père Joseph Cardijn (1882-1967), il milite pour une plus grande justice sociale, basée sur le respect de la dignité de chaque personne à la lumière de l'Évangile. En 1939, il compte cent trente mille jeunes travailleurs parmi lesquels quarante-cinq mille adhérents.

Si ces renouveaux spirituel, théologique et apostolique contribuent à transformer la France religieuse, celle-ci reste néanmoins contrastée : la majorité de la population est catholique dans un pays où la séparation entre l'Église et l'État est encore radicale ; terres de chrétienté côtoient pays de mission ; la vitalité religieuse des milieux sociaux demeure inégale ; et la question scolaire oppose le laïcisme au cléricalisme. Des ombres demeurent : l'anticléricalisme est vivace, les confessions s'ignorent et l'antisémitisme perdure.

Ouverture apostolique

Non seulement ces renaissances et contrastes ne laissent pas le Saulchoir indifférent, mais encore ils déclenchent chez le père Chenu et son équipe, une réflexion théologique sur l'engagement apostolique du *studium* et plus largement sur la situation religieuse du pays.

Faisant mentir ceux pour qui l'ordre des Prêcheurs n'avait plus d'avenir en France, le Saulchoir participe activement, malgré son exil, à la vie intellectuelle catholique française, alors très féconde. Par son extraordinaire vitalité, il devient l'un des deux rayonnants foyers de recherches théologiques, avec le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

philosophie dont Thomas d'Aquin se sert. Aussi se met-il à travailler Aristote afin de le connaître, *lui*. Et ce, sans aucun scrupule, car il sait qu'ainsi, il saisira bien mieux le Docteur de l'Église.

En grec dans le texte

Il s'attaque donc à ce monument de la philosophie antique. Non sans difficultés. Car à l'époque, les œuvres d'Aristote sont peu traduites. Il aborde le texte grec armé d'une vieille traduction latine, tout en bénissant Dieu d'avoir étudié ces langues mortes en Mathélem !

Et là, c'est le coup de foudre : « Une fois qu'on se plonge dans Aristote, on ne peut plus le quitter ! De fait, je ne l'ai plus quitté³⁰³. »

Le frère Marie-Dominique se passionne pour la pensée de cet homme qui cherche la vérité non dans les raisonnements logiques, sécurisants, mais le réel, déconcertant ; sa démarche n'est ni cérébrale ou abstraite, mais mouvement vital de l'intelligence qui, partant de l'expérience de la réalité, saisit, par l'induction, les causes de l'existence. « Aristote vivait, il vivait sa philosophie. Et ce qui l'intéressait avant tout, c'était de communiquer aux autres cette philosophie³⁰⁴. »

Suivant le même cheminement que lui, il commence par étudier l'homme en quête de bonheur (l'éthique), le travailleur (la poïétique) et l'homme vivant en société (la politique). En se plongeant notamment dans l'*Éthique à Nicomaque*, contenant un grand traité sur l'amour d'amitié – la *philia*³⁰⁵ –, le jeune dominicain découvre l'ami et le contemplatif qu'est Aristote, pour qui amitié et contemplation, bien que distinctes, ne

s'opposent pas.

À travers et au-delà de cette compréhension de la personne capable d'aimer, de travailler et de vivre en société, le frère Marie-Dominique aborde l'étude de la personne humaine *en tant qu'elle est*. La *philosophie première* ou métaphysique porte sur l'être, sur *ce qui est en tant qu'il est*. Entreprise ardue. Afin de se donner du courage lorsqu'il lit pour la nième fois le *Livre Z* (l'un des quatorze volets de la *Métaphysique* d'Aristote), le débutant se souvient qu'un philosophe comme Avicenne³⁰⁶ l'a lu cinquante fois avant de le comprendre !

Aristote m'a vraiment formé, souligne-t-il. Ce que je peux dire maintenant, c'est que je l'aime beaucoup. Chaque fois que je le relis, je vois que c'est très fort et qu'il y a même des choses que je n'avais pas encore comprises. [...] Et pourtant je l'ai fréquenté beaucoup, beaucoup, depuis mon entrée en théologie. [...] En dehors d'Aristote, je ne connais aucun philosophe qui m'ait donné quelque chose d'aussi précis et un contact avec le réel aussi constant, et qui va très loin³⁰⁷...

Cette découverte est un élément clef, d'ouverture d'esprit, d'une compréhension de la personne susceptible de répondre aux questions de son temps. Progressivement, il verra coïncider l'antique démarche aristotélicienne et les attentes contemporaines.

Et la fréquentation d'Aristote le libérera de la philosophie du devoir. Peu à peu, il dissout le cadre rigide hérité de sa famille et intègre intelligemment celui d'une vie religieuse exigeante.

De l'homme à Dieu

À son école, l'étudiant en théologie passe d'une réflexion abstraite à la découverte philosophique d'un Dieu vivant, Créateur de l'être de chacun. Démarche belle et bien vitale : « C'est bien cette intelligence-là qui nous fait vivre de la Vérité première. Dieu, pour nous, a un sens : il est premier, et tout dépend de ce Premier³⁰⁸. » De quoi chambouler une existence !

Car, son but ultime est de mieux connaître et aimer le Christ. « C'est pour entrer dans cette affirmation – le Christ crucifié est notre sagesse³⁰⁹ – que saint Thomas est revenu à Aristote. Celui qui nous finalise, c'est Jésus ; c'est Jésus qui doit prendre notre intelligence et notre cœur³¹⁰. »

Le théologien en herbe saisit alors « avec émerveillement » comment Thomas d'Aquin assume cette grande découverte d'Aristote : l'intelligence est *capable de Dieu*. « Je trouve cela extraordinaire de la part d'un saint, admire-t-il. Certains pourraient dire : il manque de foi ! Pas du tout, il a la vraie foi³¹¹. » « C'est peut-être ce qui m'impressionne le plus : de voir la confiance que saint Thomas a dans l'intelligence humaine, une confiance prodigieuse³¹². »

Grâce au philosophe païen et au Docteur de l'Église, le frère prêcheur découvre que, loin de la brider, la foi doit permettre à l'intelligence d'aller le plus loin possible en lui assurant une certitude plus profonde : Dieu existe. Et vice-versa : une intelligence aiguisée doit rendre la foi vivante et conquérante. Tout en respectant leurs fonctionnements propres, elles doivent s'allier puisqu'elles ont le même Créateur et qu'elles concourent à la même quête : le bonheur et la béatitude.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvoir sacré » d'offrir l'eucharistie et de pardonner les péchés.

Il faut bien se dire que le prêtre reçoit du Christ quelque chose de fou, confie-t-il plus de cinquante ans plus tard. Quelle pauvreté, quelle humilité ne faudrait-il pas avoir pour pouvoir dignement user du testament du Christ, pour pouvoir vivre ce que la théologie dit et que l'Église répète : que le prêtre agit *in persona Christi* quand il consacre, quand il bénit ! C'est fou³³².

Nul ne peut se l'arroger : on y est appelé. Le père Philippe ne s'arrête donc pas au pouvoir sacerdotal ; il sait que sa grandeur de prêtre réside dans le fait d'être totalement relatif au Christ, de recevoir son pouvoir de lui : d'agir *en sa Personne*. Aussi, est-il conscient que la seule manière de vivre pleinement son sacerdoce est contemplative. Sur ce point, il est marqué par sa formation dominicaine et par le père Dehau.

Il considère que son essentielle mission de prêtre est d'être, uni à Jésus et en lui, le médiateur entre les hommes et le Père. Aussi, le sacerdoce réclame-t-il, en plus de rendre présent l'unique sacrifice du Christ s'offrant à son Père pour sauver les hommes, de s'offrir soi-même, d'être saint. Librement. Par amour.

Désormais, chaque jour – sauf rares empêchements – le père Philippe célébrera la messe. Selon le rite dominicain. Toujours actuel dans les années 1930, ce rite antique est simple et dépouillé. *Introibo ad altare Dei... – Ad deum qui laetificat juventutem meam*, « Je m'avancerai vers l'autel de Dieu – du Dieu qui est la joie de ma jeunesse... » Ainsi s'ouvre la messe célébrée selon ce rite. Déclaration joyeuse et lumineuse, emblématique de cette liturgie dominicaine qui pétrira le frère

Marie-Dominique.

[Dans l'eucharistie], souligne-t-il, c'est Jésus qui nous montre l'ardeur de son cœur, son désir ardent de brûler notre cœur³³³. Il veut lui-même se donner sous les apparences du pain pour nous être entièrement donné, pour montrer qu'il se donne totalement, jusqu'au bout, qu'il ne garde rien pour lui. Et il se donne sous les apparences du vin pour nous montrer qu'il veut être cette boisson qui nous donne la force. C'est très beau, de voir ces deux extrêmes : le pain, nécessaire pour continuer la route, et le vin qui exprime la surabondance³³⁴.

– Si vous pouviez faire un miracle... quel serait-il ?

– Celui de l'eucharistie.

J'ai reçu la grâce sacerdotale infinie d'être l'instrument de ce miracle par excellence : la toute-puissance de Dieu au service de l'Amour qui se livre sous les apparences les plus humbles³³⁵.

Prémices d'un prêcheur

Dès le surlendemain des ordinations, le Saulchoir voit la grande dispersion des vacances. Le chroniqueur note alors : « Les messes solennelles des pères Philippe à Cysoing et du père Screpel à Roubaix vident presque complètement le couvent³³⁶. »

Quelle joie cela a dû être à Cysoing de voir les enfants du pays célébrer l'eucharistie à l'autel de l'église dans laquelle ils ont été baptisés !

Peut-être l'été conduira le père Marie-Dominique sur les

voies des premières prédications. Sans doute avec parcimonie. Car, avant de se lancer dans la vie apostolique et de remplir un ministère, il doit terminer ses études de théologie.

À la rentrée 1936, le jeune prêtre reçoit la charge d'« hypo-sous-maître au for externe » et de conférencier spirituel des frères convers. Il assiste leur père maître dans tout ce qui touche à leur vie religieuse quotidienne. Leur « for interne » ne le regarde pas. D'autant qu'il n'a pas encore reçu le pouvoir d'administrer le sacrement de pénitence et donc d'écouter une confession. Pour cela, il doit passer, à la fin de ses études initiales, un examen portant sur la morale, les droits de l'Église et de l'ordre des Prêcheurs.

Le père Marie-Dominique veille sur ses frères convers, participe à leur vie communautaire. Ainsi, en septembre 1937, dans la Chronique : « Grande promenade des frères convers à Cysoing, dans la famille de leur père sous-maître (M.-D. Philippe)³³⁷. » Tout en reconnaissant avec le sourire qu'aucun jour ne se passe sans un drame dans cette petite communauté, il apprécie ces religieux fervents, à la vie simple et donnée. Et il semble que les frères lui rendent bien son affection. Il rapporte qu'au chœur, l'un d'eux ne cesse de le regarder... le père sous-maître finit par lui demander ce qu'il fabrique. Ce à quoi le frère convers répond : « Vous voir faire oraison m'aide à prier ! »

Le 2 juin 1938, le père Marie-Dominique décroche donc son lectorat³³⁸. Le 11 juin, il réussit l'examen de confession lui permettant de donner le sacrement de réconciliation.

Le 20 juin, le chroniqueur n'est pas encore en vacances : « Les jeunes pères ayant terminé leurs études nous quittent les uns après les autres pour prendre un peu de repos avant d'être assignés. [...] Ainsi le R.P. M.-D. Philippe (qui prêche à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au couvent du bienheureux Reginald, l'austérité toute dominicaine de la vie religieuse est amplifiée par des dysfonctionnements : « Quelques jours de grand froid, d'abord très sec puis très humide. Jours héroïques, car le chauffage ne fonctionne toujours pas. L'épreuve est dure surtout pour les habitants du nouveau bâtiment, qui n'est pas sec ! Mais le moral demeure bon³⁵³. »

Début novembre :

Le chauffage commence à fonctionner. Peu à peu la vie devient normale. Les divers services s'organisent. Le noviciat se clôture... Puisse l'entrain dont chacun fit preuve en ces temps d'installation précaire se transposer désormais au plan de la vie scolaire et de la vie religieuse moins apparente, et que l'avenir ne connaisse pas ici d'embourgeoisement³⁵⁴ !

Les santés sont éprouvées. Pourtant, les frères convers s'emploient à nourrir ces étudiants : « Il faut du lait, de la viande et du vin pour la théologie³⁵⁵ », rappelle le frère Martin lorsque ses vaches sont menacées par une nouvelle politique économique conventuelle. Le frère Serge Bonnet rapporte une anecdote significative :

Un jour, le Prieur donna la permission aux frères d'aller entre deux cours, faire une partie de ballon sur la grande prairie. Une colère effroyable s'en suivit et éclata sur le terrain. L'herbe, n'est-ce pas du lait ? Violacé, le frère Martin arracha les poteaux et chassa les amateurs de balle au pied. Les frères cherchaient à s'excuser : « Le Prieur nous a donné la permission. » La réponse fut

lapidaire : « Les Prieurs passent, les vaches restent.³⁵⁶ »

Les difficultés n'entravent toujours pas l'ardeur des pionniers. Le frère Jean-Pierre Jossua, qui arrivera dans la maison quinze ans plus tard, précise : « Les bâtiments immenses, inachevés, inchauffables, laids, alourdissaient la vie quotidienne ; mais on avait moins conscience de cela que de la beauté du très grand parc et de la forêt de Sénart, toute proche³⁵⁷... »

La vie est ponctuée par des actes fondateurs, grands ou petits. Ainsi, le 13 décembre 1938 :

À 16 heures, alors que le soleil descend à l'horizon, le père prieur et le père sous-prieur font l'ascension des échafaudages du clocher que l'on commence à défaire, et vont à hauteur de la croix récemment posée, pour la bénir. [...] Un ouvrier est auprès d'eux la casquette entre les mains. Après une copieuse aspersion d'eau bénite, on prolonge de quelques minutes la contemplation des paysages environnants et l'on redescend de cette prière, la plus haute qui ne sera jamais faite en ce couvent³⁵⁸ !

Retour au pays

À Étiolles, contrairement à Kain, on sera non pas *à côté* du village, mais *avec lui*. C'est ainsi que le frère Martin Arpin voit les choses et c'est ainsi qu'il en sera. Par son comportement simple, nature, évangélique à sa manière, il gagne la confiance des habitants. Il calme un conflit entre pompiers et anciens combattants, il n'est pas étranger à tel mariage, etc.

Par ailleurs, un père devient curé de la paroisse ; activité pastorale inhabituelle pour un dominicain de la Province de France qui témoigne de la volonté de collaborer avec l'évêque de Versailles et d'être inséré dans la vie locale. Les Frères prêcheurs vont fortement marquer la région de leur empreinte par leur service pastoral.

Plus largement, en France, on est soulagé que les congrégations ne soient plus persécutées ; l'apostolat est facilité par la pacification religieuse entre l'Église et l'État. En effet, face à la montée de périls extérieurs de plus en plus graves dont l'*Anschluss* et l'annexion des Sudètes, le gouvernement français veut faire une politique d'union nationale.

Cet apaisement favorise progressivement le rayonnement des dominicains au-delà d'Étiolles et ce, non seulement à Paris. Ils accompagnent des équipes de laïcs, d'aumôneries de jeunes et de troupes de scouts mais également d'hôpitaux et de communautés religieuses.

On espère attirer au couvent un large public. Même si l'hôtellerie est un mouchoir de poche, on reçoit déjà des hôtes, dont certains sont célèbres, tel François Mauriac.

Début juillet 1939 à Kain, l'année scolaire, la dernière, s'achève. Fin septembre à Étiolles, le *studium* verra réunies ses Facultés de philosophie et de théologie, sa vingtaine de professeurs et ses plus de cent étudiants. Si la guerre ne l'en empêche...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne doit pas en savoir plus.

Et sa conclusion de l'évoquer tout entier :

Priez pour tout cela, cher père Pierre, vous savez que je ne vous oublie pas et vous suis de plus en plus uni auprès de N. S. et de sa Mère. Comme il est bon de se savoir si étroitement uni en eux dans de tel moment, où il faut être si fort et si docile à leurs grâces. À bientôt. f. M.D. Philippe.

Lorsqu'il écrit cette lettre, il ne sait pas encore que son frère et filleul, François, s'est engagé dans les Forces françaises libres. Le benjamin, né en 1922, envisage d'entrer au séminaire afin d'être prêtre. Au moment de la déclaration de guerre, alors lycéen, il avait cherché à s'engager mais, trop jeune, sa demande fut rejetée. Il fut chargé par son père de conduire sa sœur Jeanne et son oncle, le père Dehau, en Bretagne. Là, le 18 juin, François entendit l'appel du général De Gaulle : « Il a demandé conseil au père Dehau : "Est-ce qu'il faut s'engager avec De Gaulle ?" Le père Dehau a dit : "Oui, si on peut faire quelque chose, on doit s'engager." Alors il est parti pour l'Angleterre³⁸⁰. » Le vieil oncle se souviendra avec peine d'avoir laissé son neveu, le 19 juin à l'aube, sur une plage des Côtes-d'Armor, prendre la mer en une barque de pêcheur. Il n'avait pas encore 18 ans.

À Londres, François signa son engagement dans les Forces françaises libres. Toujours trop jeune – « le plus jeune gaulliste » dira le père Marie-Dominique – mais très bon conducteur, il fut affecté au rodage des camions. Faisant l'impossible pour intégrer une unité combattante, il parvint à être affecté au régiment du Train des Équipages...

L'Occupation

Fin juin 1940, s'ouvre la période de l'Occupation.

Pendant l'été, l'un après l'autre, les Prêcheurs rentrent à Étiolles. On retrouve une vie régulière. On va et vient en bicyclette. Pères, frères étudiants et convers travaillent ensemble dans la maison. On assure les services dominicaux et sacramentels dans les paroisses avoisinantes. Tandis que des Allemands occupent une partie de la propriété...

Le 21 août, le chroniqueur écrit :

Les frères étudiants ne savent plus très bien qui est leur père-maître. Le père Tonneau qui, avant l'exode, en remplissait les fonctions, se considère comme délié depuis que le T.R.P. Motte³⁸¹ a nommé de nouveau, par circulaire, le T.R.P. Marie-Dominique Philippe, père maître des frères étudiants. Mais ce dernier, domicilié en zone libre (ironie des mots), ne peut ni revenir ni entrer en correspondance avec ses sujets de la zone occupée. Toute communication épistolaire est coupée pour un temps indéterminé entre les « deux Frances ». Les lettres reviennent avec la mention « non admise »³⁸².

Il faut attendre le 15 septembre 1940 pour fêter le retour du père Marie-Dominique par un *Laudate* chanté au réfectoire, comme à chaque fois qu'un frère démobilisé rentre au couvent.

Le père Pierre est sans doute avec lui. « Mon frère Pierre a été très secoué par la guerre et quand il est revenu [...], il s'est retrouvé très mal : il se demandait si, vraiment, il avait la vocation³⁸³. » Il s'en ouvre dès lors à ses supérieurs.

Toutefois, Pierre sera père sous-maître des étudiants pendant deux ans, avant d'être assigné au couvent de Nancy, en mai 1943. Il aurait aimé exercer à Alger un apostolat en français mais le projet fut abandonné. Il y aurait rejoint le père Georges Anawati³⁸⁴ avec qui il a poursuivi ses études à Kain.

Par lettre, les deux religieux continuent à échanger les réflexions qui les animaient à la sortie d'un cours, des impressions sur l'art, l'histoire, les gestes, les textes littéraires, la vie liturgique³⁸⁵...

Peu après leur retour, les pères Pierre et Marie-Dominique sont rejoints par le père Thomas.

Le père Reginald, lui, ne se joindra jamais à eux... Le 27 novembre 1940, le chroniqueur note qu'un télégramme vient annoncer sa mort. « Aucun détail. L'office des morts est récité pour lui. Demain, messe solennelle de *Requiem* célébrée par ses trois frères Thomas, Marie-Dominique et Pierre Philippe. » Et le lendemain : « La grand-messe de *Requiem* pour le repos de l'âme du père Reginald Philippe, chantée dans la demi-obscurité, à la seule lumière de quelques cierges fut splendide³⁸⁶. » (La police allemande ayant plusieurs fois reproché au couvent son mauvais camouflage, on chante l'office de nuit à la bougie.)

Le frère Reginald serait mort dans la solitude et un certain dénuement moral, le 24 novembre, au sanatorium d'Osséja dans les Pyrénées. Alors mobilisé, il y aurait été soigné pour une maladie pulmonaire contractée – ou aggravée – pour s'être jeté dans une eau glaciale des Pyrénées afin de sauver une personne qui se noyait. Il aurait succombé à une méningite foudroyante. Il n'avait pas 30 ans.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Donnant la priorité à la recherche et à l'auditoire, le professeur a une espèce de souplesse dans son mode d'enseignement ; il est intellectuellement rigoureux, mais il n'est pas magistralement méticuleux. Il ne structure pas toujours ses cours au cordeau, il ne lisse pas parfaitement son discours. Étant vraiment doué, ayant une vie intellectuelle très féconde, très vivante et une grande faculté d'improvisation, il n'entraîne pas ses étudiants dans des sillons tout tracés. Inventeur, heureux dans les trouvailles, il apparaît comme un éveilleur spirituel et intellectuel. Cette forme de génie et de vie intellectuelle, déroutante pour les plus scrupuleux, est stimulante pour la plupart. Cependant, dans les années 1940, cette « fantaisie » demeure... mesurée ! La formation s'inscrit dans une tradition dont on n'est que le dépositaire.

D'autre part, ses cours sont nourris par ses expériences apostoliques.

Pendant les vacances scolaires, en région parisienne, il prêche des retraites dans des carmels, chez les dominicaines de Béthanie ou les Dames de Sion ; des recollections à des groupes d'Action catholique et d'assistantes sociales ; et des quinzaines pascales.

Au long de l'année, il donne également des cours à des carmes et à des dominicaines enseignantes.

Enfin, exercice très pratiqué au Saulchoir, il écrit des recensions pour le *Bulletin thomiste*, ou des articles pour *La Vie spirituelle*.

Le genre d'enseignement du père Marie-Dominique est-il apprécié des professeurs au tout autre tempérament spirituel ou intellectuel ? Son orientation métaphysique est-elle comprise de ceux qui nourrissent d'autres perspectives d'avenir pour les

études dans la Province ?

Marche-t-il sur les pas de son grand frère, le père Thomas ? Lui aussi est doué, inventif, et pas toujours discipliné dans son discours. Toutefois, il enseigne avec un brillant que son petit frère, plus réservé, n'a pas. Là n'est pas leur seule différence.

Au début de la guerre, le frère Thomas Philippe est rentré de Rome où, depuis 1936, il enseignait à l'université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin, dite *Angelicum*, institut universitaire d'études ecclésiastiques dirigé par l'ordre des Prêcheurs. Depuis, il navigue entre les couvents de Paris, Toulouse et Étiolles.

Du printemps 1942 à l'été 1945, les deux frères vont être réunis au Saulchoir, pour de douloureuses raisons...

L'affaire Chenu

Dans la tourmente d'une école de théologie

Pour discerner en connaissance de cause le faux du vrai, il faut quitter la pensée que l'on détient la vérité.

Saint Augustin

Lorsqu'à l'occasion de la saint Thomas d'Aquin 1936, le père Marie-Dominique Chenu prononça le discours incombant au régent en une telle solennité, il ne se doutait pas des conséquences que ses propos auraient... six ans après, à l'aube 1942.

Signes avant-coureurs

Début 1938 déjà, le recteur fut appelé à l'*Angelicum*, à Rome, afin de s'expliquer devant les autorités dominicaines sur ce fameux discours de 1936, qu'à la demande de son entourage, il avait retravaillé et fait éditer fin 1937 sous le titre *Une école de théologie : le Saulchoir*. La charge innovatrice de son ouvrage suscita des inquiétudes ; ses positions furent jugées dangereuses pour la foi et la théologie.

À Kain, cette convocation mit le *studium* en émoi. Le chroniqueur, préoccupé, comptait plus sur la charité fraternelle et la bonne volonté de tous que sur la communauté de vues de l'*Angelicum* et du Saulchoir pour dissiper le malentendu...

Il en résulte que le recteur doit retirer son volume de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

véritable conversion de l'esprit, « de se détacher des opinions “modernes” », puis de s'affermir dans cette « culture divine ».

Selon le recteur, la théologie « requiert une philosophie saine, une métaphysique indispensable qui fera le pont entre la théologie et les sciences⁴³³ ».

Il invite le *studium* à toujours garder sa note spécifique et, plus encore, à demeurer étroitement lié à l'ordre des Prêcheurs et à l'Église : « La partie doit aimer davantage le tout qu'elle-même⁴³⁴ ». Il demande aux frères de veiller à hiérarchiser, par ordre décroissant, les enseignements de la foi, de l'Église et de l'École thomiste et les trouvailles personnelles.

Ce cours inaugural donne le ton.

Plus d'un an après la mise à l'Index de *Une école de théologie : le Saulchoir*, fin mars 1943, la Visite apostolique est définitivement close. Les principales décisions du Saint-Office tiennent en deux points :

1/ Un nouveau modérateur (recteur, vice-recteur, maître des études) est institué et le père Thomas Philippe est maintenu recteur.

2/ L'enseignement de la philosophie et des théologies dogmatique et morale devra désormais être donné en latin pour l'essentiel. (Cette deuxième mesure semble être ridicule et inadéquate au regard du malaise dont souffre la maison...)

« Le T.R.P. Provincial nous exhorte à accepter avec simplicité et soumission ces nouvelles décisions, note le chroniqueur. Et nous redonne en consigne le mot du père Chenu il y a un an : “Continuez de travailler...⁴³⁵” »

De l'importance de la philosophie

Lorsqu'il évoque cette crise, Marie-Dominique Philippe précise avant tout que *Une école de théologie : le Saulchoir* ne reflète pas la réalité du Saulchoir mais l'idée que le père Chenu s'en était faite. Il explique qu'au fond, il n'aurait pas été condamné s'il s'en était tenu à ce qu'il enseignait dans ses cours – passionnants – d'histoire des dogmes. Selon lui, son erreur est d'avoir mis l'accent sur la seule perspective historique, alors que ceci ne correspondait ni à lui ni à sa pensée profonde. « [Il] avait le sens de la sagesse et il aurait aimé trouver une sagesse par l'histoire, mais il savait très bien que c'était la Parole de Dieu et non pas l'histoire qui était sagesse⁴³⁶. »

Le père Philippe est en désaccord intellectuel avec lui sur un certain nombre de sujets, estimant que son manque de compétence philosophique rend ses intuitions théologiques pour le moins périlleuses. Le père Chenu lui-même reconnaît la nécessité d'un soubassement métaphysique⁴³⁷.

Le père Philippe souligne encore que le père Chenu est avant tout un homme de Dieu qui, ayant compris l'évolution du monde contemporain, veut tout faire pour sauver la classe ouvrière perdue pour l'Église. Selon lui, le fait qu'il soit un contemplatif, qu'il ait « un lien très profond » avec le Christ et la Vierge Marie, explique qu'il ne se soit jamais révolté.

Marie-Dominique Philippe trouve donc dans cette malheureuse affaire de nouvelles raisons d'aiguiser son outil philosophique.

Il partage avec ses frères du Saulchoir la volonté de désincarcérer Thomas d'Aquin de ses commentateurs, de répondre aux questions et aux besoins de ses contemporains – en guerre, rappelons-le ! – et de s'ouvrir aux nouveautés, sous peine de louper le génie thomiste, de rester dans des débats

d'écoles stériles et de ne pas obéir à la volonté de Dieu en n'écoutant pas l'humanité. Simultanément, comme son frère Thomas et son oncle le père Dehau, il voit le danger d'une telle entreprise si elle n'est pas adossée à une tradition. Riche de ces divers héritages, il se positionne à mi-chemin entre eux. Ce qui fera toute sa subtilité. Il creusera une métaphysique le mettant au-dessus de la contingence tout en l'ancrant dans le réel.

Difficile unité

Le 11 mai 1943, au Saulchoir, Thomas Philippe, en présence de ses frères Marie-Dominique et Pierre et de la communauté, reçoit les insignes de maître en théologie des mains du Provincial, qui évoque alors ses qualités d'enseignant, de contemplatif et de religieux.

Tout prend vie en vous... [...] Peu importent les négligences de forme ou les faiblesses du système imaginaire... le père Thomas Philippe entraîne ses auditeurs dans ses perceptions... On pourrait être inquiet au départ de ces voyages si on ne savait pas derrière l'existence d'un équilibre sûr... Vous réalisez l'alliage de la puissante impersonnalité romaine et d'une personnalité séduisante... [...]

Il y a comme une harmonie préétablie entre la vie dominicaine et vous⁴³⁸...

« Tous nous sommes honorés de cette promotion, qui apporte une consolation à votre humiliation présente », conclut-il après avoir souligné l'efficacité, l'esprit et la « charité délicate pour les personnes » avec lesquels il a rempli ses fonctions de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chercher l'invisible

Quand la vocation du philosophe s'affermit

Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu.

Saint Paul

« Oui, c'est Fribourg qui a fait ma vocation de philosophe. Parce qu'à Fribourg, enseignant en université, j'étais obligé de tout repenser par moi-même. Il est vrai que j'avais déjà commencé au Saulchoir⁴⁵⁰. »

Un acte d'obéissance héroïque

En cette fin mai 1945, dans le train de nuit qui l'emmène à Genève, le frère Marie-Dominique remet sa vie entre les mains de Dieu et de la Sainte Vierge tout en égrenant son rosaire.

Lorsque l'université de Fribourg a demandé à l'ordre des Prêcheurs un professeur de philosophie, le père de Menasce, alors très influent Doyen de la Faculté de théologie, l'avait particulièrement réclamé. Ainsi fut-il.

Comme il est de tradition que la Province de France donne des professeurs aux Facultés de théologie et de philosophie fribourgeoises, cette assignation n'est ni un exil ni un honneur. Toutefois, elle manifeste la confiance de ses supérieurs en ce frère.

Quand j'ai été envoyé en Suisse pour enseigner, raconte-

t-il, cela a été un grand sacrifice à faire. Je me souviens de la visite du maître général des Dominicains. Il est venu me trouver au bout d'un an en me disant : « Père, je ne peux pas vous obliger à rester là. Je vous le demande, mais je ne peux pas vous obliger à rester là. » J'ai dit : « Mon père, je veux faire ce que vous désirez. » Alors il m'a dit très simplement : « Alors je vous demande de rester⁴⁵¹. »

Il sait ce qu'il quitte : un lieu qui, malgré des relations dégradées entre les professeurs, demeure animé d'une vie fervente tant sur le plan spirituel, intellectuel, qu'apostolique ; un couvent foncièrement dominicain où les frères vivent, prient et étudient ensemble.

Il devine ce qu'il va trouver : une maison de professeurs originaires de Provinces différentes, aux traditions et manières de vivre diverses, dont la restreinte de la vie commune est renforcée par les lois anticléricales en vigueur en Suisse. Et ce, dans une petite ville, certes universitaire, mais bien éloignée de Paris où il commençait à avoir son ministère !

Il s'agit donc pour lui de quitter un milieu dans lequel il est comme un poisson dans l'eau pour un couvent non formel où la vie religieuse doit se faire discrète...

Il dit avoir posé alors un « acte d'obéissance héroïque ». Très coûteux. Et très fécond. Cinquante ans après, cette assignation prend, à ses yeux, toute sa signification. En effet, six mois avant, l'Institut catholique de Paris avait demandé au Saulchoir un professeur de philosophie. Le père Marie-Dominique Philippe, 32 ans, fut alors pressenti. Or, le père Thomas Deman s'y opposa, le jugeant trop jeune. L'intéressé précise que, s'il avait été nommé à Paris, la suite des événements

en aurait été considérablement changée...

À la Catho, il se serait retrouvé dans un contexte intellectuel complexe où il n'aurait pas joui d'une si grande liberté qu'à Fribourg où l'université s'avérera accueillante et favorable à la recherche qu'il a déjà amorcée.

Par ailleurs, il y rencontrera des étudiants à l'origine de la Communauté Saint-Jean...

Pour l'heure, après avoir récité son office, le frère Marie-Dominique s'enveloppe dans sa cape, s'enfonce dans son siège et s'endort. Demain soir, il dormira dans son nouveau couvent.

L'Albertinum

De bon matin, le frère prêcheur un peu froissé débarque sur le quai de la gare. Il ne porte qu'une petite valise : son bréviaire, un deuxième habit, un pyjama, du linge, un nécessaire de toilette. Ses livres, notes de cours et dossiers divers l'ont précédé.

Cinq minutes de marche. En plein centre-ville, place Georges-Python, le couvent Saint-Albert-le-Grand – l'*Albertinum*. Il traverse la place déjà animée, prend garde au tramway et se trouve au seuil de l'impressionnante et vénérable maison.

Côté confort, il y gagne ! Il a quitté un couvent en béton, inchauffable et en perpétuels travaux, pour rien moins qu'un... opulent hôtel, confortable, construit en molasse, cette pierre gris-or de la région qui donne sa douceur à la physionomie de la cité. La demeure comporte trois hauts étages surmontés d'un fronton triangulaire et d'un toit de tuiles ambrées.

L'ordre des Prêcheurs a acheté cet hôtel pour en faire la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des milliers de messes, se mêlent dans un chant ininterrompu et dense⁴⁵⁸...

La capitale du canton de Fribourg se trouve à l'ouest de la Suisse, entre Bern et Lausanne.

Sise sur le plateau suisse, à six cents mètres d'altitude, elle est environnée d'une nature offrant de nombreux buts d'excursions : lacs, montagnes, rivières...

Étendue sur les deux rives d'une Sarine qui a sinueusement et profondément creusé son cours dans le plateau de la friable pierre de molasse, la ville s'est serrée sur un méandre dominant la rivière et lovée au pied de la falaise, tout au bord de l'eau.

La Basse-Ville est émaillée de ponts, fontaines et bassins au centre desquels se dressent des statues aux noms évocateurs : Force, Vaillance, Fidélité, etc. Légèrement au-dessus d'elle, depuis le XVII^e siècle, un monastère de Capucines. En contrebas, bijou du XIII^e enchâssé dans une boucle de la rivière, une abbaye cistercienne. Ces lieux de silence et de prière abritent toujours des moniales, contribuant ainsi à l'atmosphère paisible de la cité.

« La ville haute est structurée d'une manière très simple : une église, une pâtisserie, un couvent ; un couvent, une pâtisserie, une église... Les dames honorables de la ville avaient le même chapeau acheté au magasin Les trois tours⁴⁵⁹. » Ainsi le frère Bernard Bro voit-il le Fribourg des années 1960. L'université catholique ayant attiré des maisons de formation et des *convicts* de congrégations religieuses ou monastiques – dont Dieu seul connaît le nombre ! –, Fribourg a gagné son surnom de « Petite Rome ». Capitale d'un canton catholique, elle comptait des Ordres mendiants dès le XIII^e siècle dont les couvents des augustins et des cordeliers sont encore les témoins.

Dans la Ville-Haute, les façades Art-Nouveau des quartiers de Pérolles ou de Gambach manifestent également le développement de Fribourg au tournant du XX^e siècle.

Qu'elle soit haute ou basse, cette cité escarpée fondée en 1157 comporte rues pavées, cathédrale et façades gothiques, tours monumentales, hautes maisons patriciennes, clochers pointus, grands toits orange ou bruns et fortifications.

Qu'elle surplombe ou borde la Sarine, cette ville ne serait rien sans ses ponts, dont certains sont des ouvrages exceptionnels pour le Moyen Âge. Plus récents, d'autres sont jetés entre quartiers ancien et nouveau.

Située en Suisse romande, à la frontière linguistique et culturelle avec la Suisse alémanique, Fribourg est bilingue. Son université, attirant toujours plus d'étudiants de diverses nationalités, contribue à l'ouvrir sur l'avenir. À son contact, la ville se constitue progressivement l'une des meilleures bibliothèques de sciences religieuses en Europe.

Un environnement naturel ressourçant, une cité joliment façonnée par l'histoire, la présence de communautés religieuses et monastiques, une université en plein essor, la vie jaillissante estudiantine, des frères intéressants et bientôt un entourage amical, tout ceci fait de Fribourg un milieu favorable au développement du père Marie-Dominique Philippe.

φιλος σοφια

Début novembre 1945, le nouvel arrivant donne son discours inaugural : « La sagesse selon Aristote ».

Sa teneur se trouve probablement dans le numéro d'octobre-

décembre de *Nova et Vetera* où, sous le même titre, est publié un condensé du mémoire de doctorat qu'il a soutenu au Saulchoir il y a sept ans. Cet article trahit ses désirs et sa conception du bonheur, qu'il lie à la sagesse.

Il commence ainsi :

Le terme de « Sagesse » est lourd de significations, multiples et variées, significations qui cachent, du reste, des conceptions très diverses que l'on s'est faites de la perfection humaine et du bonheur humain. [...] Ceci est particulièrement vrai lorsqu'on considère la sagesse comme la vertu suprême, la vertu qui finalise toutes les autres, lorsqu'on la considère comme le couronnement de toute notre vie, couronnement tel qu'il nous béatifie parfaitement. C'est précisément le fait d'Aristote, comme nous le verrons. Aussi cette étude de la sagesse dans la philosophie d'Aristote doit-elle [...] nous révéler l'esprit qui anime ses recherches de philosophie, « d'ami de la sagesse »⁴⁶⁰.

En s'appuyant sur la signification de « ?????????? ?????????? » (*philos-sophia*), l'auteur évoque son intention personnelle d'être *ami de la sagesse* et le professeur trace l'objectif de son cours de philosophie : *aimer la sagesse*. Dans ces voies, Aristote est son maître.

Comment cette réflexion philosophique sur la sagesse et le bonheur ne pourrait-elle intéresser de jeunes étudiants ?

De l'amitié

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sur le plan intellectuel, je remarque la même attitude, à savoir : une intelligence surtout soucieuse de ne pas spéculer dans l'irréel. Ils désirent une étude et une réflexion qui soient parfaitement embranchées sur la vie. Le danger de cette attitude serait incontestablement la perte de certaines valeurs de haute intellectualité. Ils croient davantage en ce qu'ils appellent la sincérité qu'en la vérité. Mais je crois cependant qu'ils aspirent à cette vérité et qu'il dépendra de leurs maîtres de les satisfaire sans les buter⁴⁷⁰.

Le professorat que rejoint Marie-Dominique Philippe doit donc relever ce défi-là.

En amphibie entre le studium et l'Alma mater

En octobre 1951, il fait sa rentrée à la Faculté de philosophie du Saulchoir. Il donnera des cours d'histoire de la philosophie grecque, de logique et de philosophie grecque : « J'ai enseigné la métaphysique au Saulchoir pendant plusieurs années, et les étudiants écoutaient, il y avait avec eux un contact profond, il n'y avait pas du tout d'opposition⁴⁷¹. »

Les remous que traverse le *studium*, plutôt que le freiner, le poussent à poursuivre son itinéraire intellectuel. Le confortent le désarmement face aux interrogations contemporaines et l'ébranlement des certitudes de certains de ses frères : plus que jamais, la philosophie peut permettre de dialoguer avec les non-croyants, de connaître la personne humaine en profondeur, au-delà de son conditionnement – psychologique, familial, sociologique, etc. –, et de discerner son bonheur véritable et les moyens d'y parvenir.

Le père Marie-Do envisage ses étudiants sans *a priori*, il est attentif à leur personne et à l'éveil de leur intelligence.

C'est qu'il est convaincu, comme il aime à le rappeler, que « Dieu convertit notre cœur mais il nous laisse convertir notre intelligence... » Il souligne que chaque chrétien doit entreprendre une telle démarche, dans laquelle la philosophie est un des meilleurs moyens.

Ses cours, très vivants, peuvent éveiller un écho auprès de ses jeunes frères. Le professeur allie rigueur et profondeur, tout en maintenant un esprit d'invention, de recherche, de découverte ; ouvert, il fraie des pistes, il tâtonne.

Adopte-t-il déjà prioritairement une démarche inductive, avant une réflexion critique ? Plus stimulante, cette approche peut aussi dérouter les habitués de la scolastique classique...

Et auprès de ses pairs de frères ? En 1948, le père Thomas Philippe a transmis sa charge de recteur. Le père Marie-Dominique débat-il avec des métaphysiciens thomistes ? Se positionne-t-il déjà comme un aristotélicien ? Ou encore comme un thomiste adossé à Aristote ?

Fraternellement, il s'intègre bien au professorat. Le frère Bernard Bro, treize ans plus jeune, rapporte :

J'ai beaucoup échangé avec le père Marie-Dominique Philippe lorsque pendant des années il était mon voisin de cellule au couvent d'études du Saulchoir, au moment où nous y étions tous les deux professeurs. Je me suis bien souvent confessé à lui. Il m'a inlassablement conseillé, avec magnanimité, pour ma thèse de doctorat ou pour tel cours plus difficile que j'avais à assurer le lendemain matin, ne ménageant jamais son temps⁴⁷².

À la rentrée suivante, 1952, il a quarante ans. Lui sont confiés des cours de théologie dogmatique. Chez lui, lecture et compréhension de Thomas d'Aquin sont prioritaires sur le commentaire et elles reposent de plus en plus sur ce qu'il découvre chez Aristote.

En parallèle, il poursuit son étude des écrits de l'Apôtre saint Jean ; le Quatrième Évangile devient son lieu de prédilection. Faisant dialoguer la théologie sous-jacente aux textes johanniques et celle de Thomas d'Aquin, il trouve là sa respiration fondamentale.

Au printemps de cette même année, il est rappelé par l'université suisse, qui le regrette. Le maître de l'Ordre accepte un compromis : pour un laps déterminé, le père Marie-Dominique Philippe reviendra à l'université, afin d'y enseigner la théologie ascétique et mystique.

Finalement, de 1951 à 1962, il enseignera à Étiolles l'hiver, et à Fribourg l'été – hormis deux semestres.

Il faut prier, mes sœurs, pour cette œuvre de Fribourg, pour que nous y fassions beaucoup de bien, confie le père Pierre-Thomas Dehau aux dominicaines de Bouvines en 1953. [...] Il faut beaucoup prier pour tout cela et prier, j'insiste, pour que le père Marie-Dominique fasse beaucoup de bien. Puisque le père Marie-Dominique est maintenant un amphibie, c'est-à-dire de ces êtres qui vivent tantôt sur terre, tantôt dans l'eau. Je ne sais pas si c'est Fribourg ou le Saulchoir qui est la terre ou qui est l'eau, vous choisirez comme vous voudrez, mais enfin, il vit tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Ce sont des climats assez différents, évidemment⁴⁷³.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

impliqués à L'Eau vive car, à sa fondation, ils avaient déjà quitté le Saulchoir. Cependant, le père Marie-Dominique, dès ses débuts, y a donné des sessions. À son retour à Étiolles en 1951, il s'y engagera plus avant.

Un projet innovant, un centre attractif

Pour le fondateur de L'Eau vive, la charité est la seule règle pratique de la vie communautaire... et la recherche de la sagesse, le seul but de l'œuvre.

Le gouvernement est assuré par un directeur et un comité de direction. Une petite dizaine de « saintes femmes » font tourner la maison. Avec le père Thomas, aumônier, trois à six pères dominicains participent à la vie du foyer, dont le père Pierre de Menasce.

Les étudiants s'engagent généralement pour un an ; ils sont une trentaine en moyenne. L'Eau vive devient un lieu d'accueil d'étrangers et... d'étrangetés. Début 1948, le foyer compte plus de sept Français, trois Libanais dont un Druze converti, un Roumain, deux Indochinois, un Syrien, un Canadien, deux Allemands. Orthodoxes, juifs convertis au Christ et protestants thomistes s'y côtoient. Autour, gravite une vaste nébuleuse d'hôtes.

Les hommes logent au *convict* et suivent quotidiennement les cours de philo et de théologie au Saulchoir. Les femmes, en revanche, ne pouvant franchir la clôture conventuelle, se forment auprès des Dominicaines de l'Épiphanie qui les hébergent également. Tous reçoivent au foyer des cours propres à L'Eau vive.

Cependant, un flou demeure sur la modalité des relations

avec le *studium generale*. L'assiduité plus ou moins grande des étudiants remet en question la délivrance de leurs grades universitaires près des Facultés dominicaines... Ces problèmes révèlent la divergence d'orientations intellectuelles entre les deux maisons...

En outre, sont données à L'Eau vive des conférences spirituelles hebdomadaires. On insiste sur l'oraison, à laquelle est consacrée une heure minimum chaque jour. Respectant la variété des confessions chrétiennes, on n'instaure que trois offices liturgiques quotidiens : Prime, messe et Complies.

Des sessions et retraites sont également proposées, notamment l'été. Très appréciées, elles attirent en moyenne cinquante à soixante-dix participants ; la Semaine sainte 1949 enregistre un pic à cent vingt. Y participent des dominicains dont Marie-Dominique Philippe ou François-Marie Braun, exégète spécialiste de l'Évangile selon saint Jean. Et des laïcs dont Jacques de Monléon, philosophe.

Rares sont les élites catholiques de l'époque qui n'aient pas honoré L'Eau vive de leur présence : Olivier Lacombe, indianiste et philosophe ; Mgr Giuseppe Roncalli, alors nonce apostolique à Paris, futur pape et saint Jean XXIII ; Maurice Schumann, homme politique, essayiste et historien ; Louis Massignon, islamologue ; etc. Sans oublier le philosophe Jacques Maritain qui joua un rôle majeur dans cette fondation.

Par son dynamisme, sa fréquentation d'éminents professeurs et sa proximité avec Paris, L'Eau vive devient rapidement un pôle spirituel attractif rassemblant, aux années de son apogée (1950-1951), plus d'une soixantaine d'étudiants permanents. Le centre joue un rôle important dans le parcours de plusieurs personnalités ; même s'il se défend de tout prosélytisme, il devient également un haut lieu de conversion ; il commence à

compter dans la vie intellectuelle parisienne et à occuper une place dans l'effervescence apostolique et théologique qui caractérise l'Église de France d'après-guerre.

Un tel projet – très innovant – est l'opportunité d'une ouverture exceptionnelle des Prêcheurs à leur temps, et la possibilité de transmettre leurs connaissances à des laïcs.

Le terreau d'une crise

[Le foyer de L'Eau vive] manifeste aussi que l'attitude contemplative (au point de vue intellectuel et spirituel) est le meilleur moyen d'être tout à fait à l'avant-garde. [...] Vous comprenez que L'Eau vive peut être un moyen merveilleux et tout à fait providentiel de rectifier profondément l'orientation du Saulchoir⁴⁸⁴, écrit Thomas Philippe à Jacques Maritain en août 1947.

Le recteur désire alors ce qu'il pense être le meilleur pour les maisons de formation dont il est responsable. Or, un tel projet, si « merveilleux » soit-il, est-il réalisable ? Car la distance se creuse entre le *convict* et le *studium*... Le fondateur pêche-t-il par excès d'optimisme ?

Après avoir transmis sa charge de recteur en octobre 1948, le père Thomas, 45 ans, se consacre entièrement à L'Eau vive : il vit sur place, prêche, gouverne et assure la direction spirituelle d'un certain nombre de membres. Depuis deux ans, il demande à sa Province des collaborateurs permanents. Sans succès...

En 1949, L'Eau vive est directement placée sous la responsabilité du maître de l'Ordre, la faisant ainsi échapper à l'autorité de la Province de France et du Saulchoir... Ce qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Douleur et fécondité

Les années 1950 d'un fils, d'un neveu, d'un frère

Tu m'as fait passé par le feu du creuset...

Livre des Psaumes

Entre Fribourg et Étiolles, les années 1950 de Marie-Dominique Philippe sont probablement douloureuses familialement et communautairement mais également productive intellectuellement et féconde spirituellement.

Déracinement

C'est à Bouvines, dans une dépendance du monastère de dominicaines, que le père Dehau s'est fixé après la guerre.

Au sein de ce cénacle, il continue à prêcher. Il reçoit frères, amis, neveux, étudiants de l'Eau vive. Et sa sœur et son beau-frère, Élisabeth et Henri Philippe, sont voisins.

Ce milieu familial et contemplatif est idéal pour ses vieux jours.

À la fin de sa vie, très affecté par les événements de L'Eau vive, la mise à l'écart du père Thomas et l'exil de mère Cécile, il est éprouvé. La Vierge Marie elle-même lui semble cachée ; il ne sent plus rien, rien, rien.

« Pourtant, ses derniers jours s'écoulèrent dans une paix profonde, dans la joie "d'aller voir la Sainte Vierge"⁵⁰⁵. » Il

meurt le 21 octobre 1956. Il a 86 ans.

Les dominicaines obtiennent qu'il repose au petit cimetière de leur monastère.

Une bénédictine qui l'a veillé jusqu'à sa mort écrit à une sœur :

Quand on a vu vivre et mourir le père Dehau « raclé jusqu'à l'os » si je puis m'exprimer ainsi, et tellement fidèle, plus apparemment encore les derniers temps, et jusqu'à vous en arracher les larmes, on se trouve bien lâche et bien faible dans ce chemin royal du *beati pauperes spiritu*⁵⁰⁶... Savez-vous qu'un père me disait récemment qu'il estimait que le père Dehau resterait comme une des gloires de l'Ordre, et l'un des plus grands religieux qui soit paru depuis cent ans⁵⁰⁷.

Le père Marie-Dominique compare la mort de son père spirituel au déracinement d'un grand chêne.

Trois ans après, en 1959, il est à Bouvines auprès de ses parents lorsque son père meurt, à l'âge de 88 ans. Il a alors 47 ans et il est prêtre depuis vingt-trois ans :

Je me souviens de la mort de mon père, j'étais seul auprès de lui avec ma mère et, quand il y a eu ce silence qui indiquait le passage de la terre au Ciel, ma mère, qui était là pour porter son mari, m'a tout de suite dit : « Chantons le *Magnificat* ! » Cela a été la réponse au silence⁵⁰⁸.

Comme son épouse Élisabeth, Henri Philippe appartient au tiers-ordre dominicain. Aussi repose-t-il à l'ombre du monastère

de Bouvines.

Fécondité

Entre 1951 et 1962, Marie-Dominique Philippe, en pleine force de l'âge, fournit un intense travail de rédaction donnant lieu à des publications laissant apparaître une maturité.

Dans le domaine philosophique, il publie *Initiation à la philosophie d'Aristote*⁵⁰⁹, en 1956, dans lequel il brosse à grands traits les orientations d'Aristote, approfondit son analyse, met à jour ses intuitions dominantes et finalement, dévoile les sommets de sa pensée, sur la personne humaine, l'univers et l'Être premier que les religions nomment Dieu.

La même année, dans *Saint Thomas docteur, témoin de Jésus*⁵¹⁰, il regarde Thomas d'Aquin dans sa sainteté. Selon lui, cet ami du Christ, ce serviteur de l'Église a offert son intelligence à Dieu, au service de l'Écriture, afin de réaliser ce dont l'Église avait besoin : sa théologie scientifique.

Dans le domaine spirituel, le frère prêcheur publie encore, en 1958 :

– *Un seul Dieu tu adoreras*⁵¹¹, sur l'adoration, de l'Ancien au Nouveau Testament.

– *Mystère de Marie*⁵¹², une analyse rigoureuse et contemplative des grands moments de la vie de Marie destinée à la donner pour modèle de la vie de tout chrétien.

Dans cet ouvrage complet, véritable traité marial, apparaît la nature et l'ampleur du travail théologique de Marie-Dominique Philippe : mettre son intelligence analogique, ses connaissances philosophiques au service de sa foi afin de l'approfondir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sa main gauche manipule gracieusement un invisible objet. Tout à coup, de l'index, il pointe ses interlocuteurs : « Et, grâce au jugement d'existence, je peux même dire : “Cette réalité *existe.*” » »

Il se rassoit, massant vigoureusement ses genoux : « La réalité expérimentée – ce chien splendide devant nous, par exemple – peut éveiller notre admiration et susciter l'interrogation : *qu'est-ce ?* Nous voulons regarder ce chien pour lui-même afin de savoir *ce qu'il est* profondément. »

Les mains reprennent devant lui leur duo. Il raconte :

Face à la Scolastique qui, se contentant de définir, n'interrogeait plus, j'ai compris qu'il était très important de reprendre l'interrogation. Là, je me suis penché sur la philosophie contemporaine et, en particulier, sur l'un des aspects peut-être les plus intéressants chez elle : le questionnement. Merleau-Ponty a cette phrase très forte : « L'idéaliste n'interroge plus. » Toute la philosophie grecque est une philosophie de l'interrogation. Alors, il est bien plus facile de dialoguer avec la philosophie contemporaine lorsqu'on est à l'école d'Aristote qu'à la remorque d'une idéologie...

Dans le couloir, la cloche sonne la fin du cours : « Nous reviendrons sur ce point de départ de notre recherche philosophique et nous étudierons les grandes expériences humaines. »

Un large champ d'étude

À partir d'octobre 1962, Marie-Dominique Philippe donne chaque semaine sept à huit leçons de quarante-cinq minutes et des séminaires (travaux dirigés) d'une heure et demie.

Ayant gardé une activité apostolique en France, le prêcheur est souvent absent le week-end. À la fin des années 1960, il arrive généralement à Fribourg le mardi par le premier train, pour sa leçon de philosophie de l'art à 9 heures. Après quoi, il célèbre sa messe au couvent et revient à l'université pour la métaphysique à 11 heures. Jusqu'au vendredi soir il n'arrête pas. Préparation de cours, enseignement, suivi des étudiants, correction des devoirs, auxquels s'ajoutent bientôt cours spéciaux et conférences de théologie : sa semaine est archi pleine !

Si, au fil des années universitaires, le nombre d'heures de cours augmente légèrement, les matières dispensées varient peu : philosophie de l'art, théologie naturelle, histoire de la philosophie classique et critique ou logique.

À partir de 1969, une puis deux heures d'introduction à la philosophie viennent élargir son champ d'études car il y aborde des matières ne relevant pas intrinsèquement de sa chaire. Certains de ses confrères dominicains lui accordent volontiers ces incursions dans leur domaine, tel le père Arthur Utz en philosophie morale et politique.

En outre, il enseigne la métaphysique. Le titulaire de la chaire de philosophie médiévale dont elle relève, le père Louis-Bertrand Geiger, fait partie des professeurs qui, sans emprunter les mêmes voies philosophiques, acceptent qu'il marche sur ses plates-bandes.

Ainsi, durant cette partie de son existence (1962-1975), Marie-Dominique Philippe développe un véritable *corpus*

philosophique et, par son enseignement, il embrasse quasiment tous les domaines de la philosophie. Il se familiarise avec les auteurs modernes en théologie naturelle, matière qu'il ne cesse d'approfondir avec la métaphysique. Cherchant à aller le plus loin possible dans sa découverte de l'Être premier, il s'intéresse également à ce que les philosophes disent de Dieu, y compris ceux qui l'ont rayé de leur horizon ; il réfléchit sur les causes de l'athéisme.

Parallèlement, il affûte son outil critique : il cherche à situer et articuler les domaines d'étude – philosophique, théologique et mystique – les uns par rapport aux autres.

Parfois, le père Philippe fait des *extra-cursus*, comme l'explique le père Johannes Brantschen, frère prêcheur suisse, étudiant à l'université dans les années 1960 avant d'y enseigner la théologie :

Vers 1963-1964, j'ai suivi un cours chez lui, très intéressant. Il se promenait entre philo et théologie c'était sa spécialité. Son cours portait sur les sept formes de l'athéisme, montrant comment chacune est une caricature d'un don du Saint-Esprit. C'était un cours spécial, très intéressant. C'était très marrant et très original.

Ses cours de philosophie de l'art étaient assez célèbres également.

Philosophie de l'art

De 1967 à 1971, témoigne encore l'artiste peintre Isabelle Tabin-Darbellay⁵²⁸, j'ai suivi des cours de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lors, ils s'y verront régulièrement.

Durant l'été 1971, le père Marie-Dominique suggère à Alain, en fin de service militaire, de venir étudier à Fribourg. Sans beaucoup plus d'explications mais avec conviction. Selon lui, avant de poser n'importe quel choix, il doit étudier la philo. Sans en saisir encore toute l'importance mais pressentant confusément la valeur du jugement, l'intéressé y consent.

Et là, malgré leur complexité, les cours de philo l'intéressent fortement. Les commentaires des textes d'Aristote le passionnent ! On y parle souvent plus grec que français et au début, Alain n'y entend rien, mais il accroche et il s'accroche.

Au bout de quatre ans, après sa maîtrise de philosophie, Alain entre en théologie tout en continuant de suivre les cours du père Marie-Do. Quand il pense aux réactions amusées de sa famille lorsqu'il s'est lancé dans ces études... il sourit ! Car au bac philo, il eut... 1 !

Excellent conducteur, il propose au prêcheur de le conduire dans sa 2CV à droite, à gauche, en Suisse ou en France, pour une récollection, une retraite ou une session, voyages durant lesquels il le bombarde de questions.

Lorsqu'Alain d'Avout est arrivé à Fribourg en 1971, Philippe Mossu n'y est plus.

Philippe a étudié à l'École centrale de Paris avant d'entrer au séminaire de Versailles. En juillet 1967, alors qu'à 27 ans il vient de recevoir les ordres mineurs, il suit une retraite prêchée par le père Marie-Dominique au Foyer de charité de la Part-Dieu à Poissy (Yvelines). Et là, cet homme de haute stature fut foudroyé ; il découvrit « une lumière incroyable » ! En cinq jours, il a plus appris au plan philosophique qu'en deux ans de philosophie scolastique à l'Institut catholique de Paris

(sanctionnés par un baccalauréat – avec mention !) À la fin de la retraite, alors que le prédicateur s'en allait, le séminariste lui demanda :

– Père, comment faire pour continuer à me former auprès de vous ?

– Demandez à votre évêque de pouvoir poursuivre vos études de théologie à Fribourg.

L'autorisation fut accordée. Dans la précipitation du départ, le clerc n'eut malheureusement pas le temps de prévenir des confrères auxquels il était lié. Il partageait avec certains le désir d'insuffler en paroisse une vie analogue à celle des Foyers de charité⁵⁴⁰.

À Fribourg, cet homme encore jeune mais qui n'est plus un jeune homme passera sa licence de théologie tout en suivant les cours de philo du père Philippe.

Au terme de ses études, Philippe Mossu rentra dans son diocèse de Versailles pour y être ordonné prêtre en décembre 1970.

Il a d'ores et déjà l'idée de suivre le dominicain, même s'il ne sait encore comment. Ceci s'impose à lui. « Ce sont les années de la rencontre avec le père Marie-Dominique, la découverte de la philo, vraiment éblouissant, éblouissant ! » confie-t-il, le regard clair.

Un corps professoral, des professeurs

À l'époque, à l'université, les cinq professeurs de philosophie sont dominicains. Entre ces hommes, ces frères prêcheurs, ces philosophes, ces professeurs, les perspectives sont loin d'être identiques ! Et ce, sur des points névralgiques. Aussi, entre eux, jaillissent parfois quelques étincelles...

Le frère Norbert Luyten (1909-1986), néerlandais, anthropologue et phénoménologue, a un très fort caractère.

Le frère Arthur Utz (1908-2001), suisse, enseigne l'éthique et la philosophie sociale, il dirige notamment l'Institut international des Sciences sociales et politiques.

Le frère Louis-Bertrand Geiger (1906-1983), français et fils de la Province de France, enseigne la théologie médiévale et la métaphysique. Bon connaisseur de la philosophie allemande, il entreprend de relire la philosophie grecque et la pensée médiévale à la lumière, notamment, du phénoménologue Heidegger, démarche fort à la mode. Les étudiants respectivement très attachés aux pères Philippe et Geiger, forment deux clans opposés, le premier se méfiant des relectures modernes du second et le second jugeant le premier archaïque.

Joseph-Marie Bochenski (1902-1995), lui, est un soviétologue et un connaisseur du marxisme de grande notoriété. Ce Polonais emporté et courageux se fit connaître, après la guerre (qu'il a faite), pour ses opinions et son action antisoviétiques. Ayant créé un Institut d'études consacré à l'Europe de l'Est, il attire de nombreux étudiants d'Europe centrale. Figure puissante, il prend une place très importante à Fribourg.

Spécialiste reconnu de la logique formelle contemporaine, historien de la philosophie moderne et adepte de la logique mathématique, il est non seulement aux antipodes de la perspective philosophique de Marie-Dominique Philippe mais encore à l'opposé de sa pédagogie. Le professeur – pas commode – opère une séparation complète entre son enseignement et ses engagements de prêcheur. Il donne un cours technique, de philo pure, dans lequel il ne fera jamais allusion à un point de théologie ou de spiritualité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fils bien-aimé du Père

On trouvait vraiment un père, témoigne une moniale capucine. Il m'a aidé à découvrir vraiment Dieu le Père. De par sa paternité. Il y avait une grande simplicité, une distance, tout en étant très proche. Pour moi, c'est quelqu'un de très grand. Je l'ai peu vu mais il a marqué ma vie.

Voilà ce que le frère Marie-Dominique tend à vivre et ne cesse de prêcher : « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu » (1 Jn 3,2). Par Jésus, le bonheur même de Dieu est donné à chacun : « De sa plénitude, nous avons tous reçu, et grâce pour grâce » (Jn 1,16).

On est lié à Jésus dans l'amour, pour devenir avec lui des fils bien-aimés du Père. C'est ce qui me semble être au cœur de tout le mystère de ma vie chrétienne ; et là, saint Jean a joué un rôle étonnant : c'est lui qui m'a révélé le plus le mystère du Corps mystique du Christ⁵⁶¹.

Et, à la suite de saint Paul⁵⁶², il n'hésite pas à souligner cette expérience : avec Jésus et en lui, dire « Père ! »⁵⁶³.

C'est une chose prodigieuse, de savoir qu'on est vraiment des fils ; et la sainteté, c'est cela. C'est vivre cet amour à l'égard du Père, et vivre le même amour à l'égard de nos frères, à l'égard de tous ceux que la Providence met près de nous⁵⁶⁴.

En tant que prêtre, a fortiori comme père spirituel, il désire être témoin de l'amour du Père. Sa bonté marque ceux qui le

côtoient, proches ou non. Sa bienveillance à l'égard de son interlocuteur, quel qu'il soit, est ressentie comme hors du commun. Ni vernis ni politesse, elle est une bonté véritable, tangible et attirante. Accompagnée d'un vif intérêt pour chaque personne – dont il a d'ailleurs une mémoire étonnante malgré le monde qu'il croise en permanence.

La charité fraternelle

Le premier successeur de Dominique, Jourdain de Saxe, n'hésite pas à écrire à Diane d'Andalo qu'il a soutenue dans la fondation d'un monastère à Bologne : « Christ est le lien qui nous unit ; en lui mon esprit est fermement soudé à ton esprit ; en lui tu es toujours présente, sans cesse avec moi, où que me porte mon errance. » Ces pionniers de l'ordre des Prêcheurs – tous deux béatifiés – ne manquaient pas de fougue dans leur charité fraternelle.

Et cet amour fraternel est relatif au Christ : « Aimons-nous les uns les autres en lui et à travers lui et pour lui », écrit encore Jourdain. À sainte Catherine de Sienne qui dit sans ambiguïté qu'elle aime d'un même amour le Christ Époux et ses amis, le Seigneur révèle : « L'amour que l'on a pour moi et pour le prochain est une seule et même chose. »

Ainsi le développe le frère Marie-Dominique, dans la lumière de ce commandement de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13,34 ; 15,12 et 17).

Dans cette perspective, il voit l'Église comme un tissu de relations fraternelles : il s'agit de se choisir d'une manière personnelle animée par l'amour du Père.

Dans cette même veine, il privilégie le mystère de communion qui caractérise l'Église.

S'il l'aime, c'est parce qu'elle fait partie du mystère du Christ qui *l'a aimée et s'est livré pour elle* (Ep 5,25). Dans l'eucharistie – que ce théologien qualifie de « testament d'amour » – Jésus a donné son corps en nourriture et confié ce sacrement aux apôtres : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Pour Marie-Dominique Philippe, la vie avec le Christ repose là-dessus, et uniquement là-dessus.

Je dois dire qu'avec lui, témoigne un jeune père de famille, j'ai expérimenté la charité fraternelle. C'est quand même un signe de sainteté. Plus que l'enseignement, je retiens sa charité pour l'autre. Je ne connais personne aussi fervent que lui pour le Christ, un homme de miséricorde, de compassion pour l'autre et pour sa souffrance. Je ne dis pas que cela n'existe pas ! Je n'en connais pas d'autre.

Il ne feignait pas l'amour qu'il avait pour vous. Et mon expérience, ce que j'ai vécu, c'est plus vrai que tout ce qu'on pourra me raconter. Ça, pour moi, c'est un passage de Dieu dans ma vie. J'ai été témoin de quelque chose de très grand et on ne peut pas me l'enlever.

Sa charité fraternelle, son discernement, son ardeur apostolique font que le père Philippe est très attachant. Beaucoup l'aiment et lui demandent son aide.

Triple alliance

« Il faut *vivre* sa vie chrétienne ! souligne-t-il. Et la vivre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pages entières des Pères de l'Église.

Mère Marie de Nazareth, comme les pères Thomas et Marie-Dominique Philippe, sont marqués par cette tradition dominicaine de la ferveur de l'amour et de l'audace évangélique. Face à Dieu, ils ne peuvent que s'embraser. Tel le Curé d'Ars qui, au cours de ses homélies, s'arrêtait de prêcher pour se tourner vers le tabernacle en disant : « Il est LÀ. »

« Sur la terre comme au Ciel »

Nous savons peu de choses des liens du frère Marie-Dominique avec des communautés de sœurs dominicaines – apostoliques ou contemplatives – qu'il a pourtant fréquentées, hormis sa visite annuelle à Langeac mais également son soutien à sœur Marie⁵⁸⁴, désormais responsable des Petites Sœurs de Bethléem.

En 1971, leur Chapitre général vote un retour aux sources monastiques – notamment orientales – et demande à l'ordre des Prêcheurs de vivre selon leur charisme propre : une vie de solitude et de silence, cachées avec Marie dans la grâce de son Assomption, « sur la terre comme au ciel ». Permission immédiatement accordée par le Provincial de France.

Bientôt suivent des moines avec des structures distinctes.

En 1981, l'ordre des Chartreux, dépositaire du charisme de saint Bruno dans l'Église, accorde à la famille monastique de Bethléem et de l'Assomption toute latitude pour se référer à la paternité du Patriarche des solitaires d'Occident.

Entre 1952, date des premiers pas de la communauté, et 1971, date de son essor selon son charisme, le père Marie-Dominique Philippe n'a pas participé à l'explicitation

progressive de sa vocation.

Il les retrouve en 1971, au monastère des Monts Voiron (Haute-Savoie), où vivent alors une quinzaine de moniales en formation. Il répond volontiers aux invitations de sœur Marie à y donner des cours de philosophie et de théologie ainsi qu'au monastère de Currière-en-Chartreuse ou de Lérins.

Leur formation dominicaine met sœur Marie et le frère Marie-Dominique « sur la même longueur d'ondes ». À l'époque, la prieure sent que ses sœurs de Bethléem ont besoin, pour leur vie contemplative, que leur intelligence soit structurée par une philosophie réaliste comme celle qu'il enseigne.

Les moniales profitent des passages et séjours du frère prêcheur pour lui soumettre de nombreuses questions et une abondante matière à penser. Ainsi, en Chapitre général ou en Conseil de la prieure générale, elles évoquent telle ou telle expérience ou découverte, en particulier dans la tradition orientale, orthodoxe, et le théologien en donne les soubassements, les étaye, notamment grâce à la théologie de Thomas d'Aquin. Il confirme la convergence de la théologie thomiste, latine, avec celle de l'Orient ; la première se situant du point de vue métaphysique et la seconde, de celui de l'économie divine.

Son apport à la Communauté de Bethléem se situe donc sur le plan de la formation, théologique et philosophique, en particulier métaphysique. Son aide est de l'ordre du développement théologique et de l'expression. Au même titre que d'autres frères prêcheurs sollicités par sœur Marie.

Dans l'autre sens, Marie-Dominique Philippe nourrit sa théologie scientifique et mystique auprès de ces moniales catholiques s'abreuvant aux sources orientales, respirant à pleins poumons, ceux de l'Orient et de l'Occident.

Le prêcheur est donc attentif à la croissance de cette Famille de Bethléem, prémices du renouveau de la vie monastique en France. Une famille à laquelle appartiennent des... laïcs.

La vie contemplative en partage

Dès l'origine, des laïcs ont été proches des moniales, voire associés à leur fondation. Bientôt, ils forment la Fraternité séculière de Bethléem et de l'Assomption de la Vierge. Hommes et femmes, jeunes et vieux, mariés ou célibataires, ils se sentent appelés à la même vocation, tout en demeurant en plein monde.

Le père Marie-Dominique, convaincu que la vie contemplative n'est pas réservée aux moines ou aux carmélites, soutient, encourage, nourrit ces laïcs. Pendant plus de dix ans, il prêche leur retraite annuelle aux Monts Voiron et il leur donne des conférences mensuelles à Paris ; il les accompagne également dans un inoubliable pèlerinage en Terre sainte.

Il jouera même un rôle capital dans le discernement de leur vocation au sein de la Famille de Bethléem. L'un de ces laïcs est Philippe Rouvillois, chef d'entreprise, père de famille, membre de la Fraternité séculière avec son épouse, Madeleine. Son témoignage⁵⁸⁵ étant particulièrement éclairant, il mérite d'être longuement cité :

Nous discutons au préalable avec sœur Marie et lui du thème des enseignements de la retraite et, avec une humilité admirable, il nous en laissait complètement le choix. Ces thèmes étaient pratiquement tous en lien avec la vocation d'adoration et de contemplation de Bethléem et avec la charité fraternelle. Le père Marie-Dominique les traitait sur le registre de la théologie mystique, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle et, par elle, avec la Vierge Marie, avec Jésus... à la verticale⁵⁹⁸ ! »

Il est bouleversé d'être invariablement accueilli comme s'il était le seul à être connu et aimé d'elle. Depuis toujours. Sa spontanéité et sa simplicité lui donnent l'impression qu'il peut tout lui dire, jusqu'au moindre détail. Il ne craint pas non plus de « faire des gaffes »...

Jamais il ne la trouve trop absorbée par tous ceux qu'elle reçoit (une personne toutes les dix minutes les mardi, mercredi et jeudi). Toujours elle lance : « Ah ! Père, quelle joie de vous voir ! » Elle est immédiatement présente, disponible, attentive. Les préambules sont inutiles : elle saisit tout de suite le sujet qui préoccupe son interlocuteur.

Elle s'adapte d'une façon étonnante. Le plus surprenant est qu'elle touche en chacun le plus important dans sa vie. Le dominicain arrive toujours à Châteauneuf avec quantité de demandes, de toutes sortes, de personnes se confiant à la prière de Marthe. Le prêtre parle donc de chacun avec elle qui, d'une fois sur l'autre, se souvient ! Sa mémoire est prodigieuse.

Bien qu'exigeante, la petite paysanne est ouverte, accueillante et respectueuse. Marie-Dominique Philippe avoue qu'avec son tempérament, il lui arrive d'être brutal au sujet de l'un ou l'autre... elle, le reprend, l'invitant à aider et à aimer encore plus. Il est touché par l'« exquise » sensibilité, la douceur avec laquelle elle aborde toutes les questions, avec un regard positif, sans blesser ni critiquer, mais encourageant constamment.

Il admire chez elle son souci de respecter la place du prêtre ; elle est présente pour lui comme une mère, une sœur, qui accompagne, aide, porte dans sa prière. Sans s'imposer.

Pour lui, Marthe Robin sera « un instrument de Dieu⁵⁹⁹ » ; un conseil et un soutien inestimables.

Et un témoin de la miséricorde de Dieu. Par ce cœur tendre et bon. Redonnant une grande espérance, une confiance inouïe en la bonté du Père.

Auprès d'elle, apprend-il à faire de ses fragilités le lieu du déploiement de la miséricorde ? Pour en parler, il se cache encore derrière un « nous » pudique :

J'ai toujours senti auprès de Marthe, comme si je l'avais quittée la veille, que *le temps n'existait plus* : on était en face de quelqu'un qui était *témoin de l'éternité pour nous*, témoin de l'amour éternel de Dieu pour nous, de la tendresse et de la limpidité du cœur de Marie pour nous. [...] Elle nous le donnait et on le vivait⁶⁰⁰.

« Marthe avait le souci qu'on garde une ferveur constante, souligne-t-il. En cela elle était toute proche du cœur de saint Jean⁶⁰¹. » Et en ceci, le frère Marie-Dominique se trouve dans une familiarité spirituelle avec elle. Ces êtres vont jusqu'au bout, avec un grand élan spontané et joyeux – dissuadant toute tiédeur. Leur intelligence pénétrante, au service de l'amour, leur donne également de partager un certain sens de l'humour.

La connivence va au-delà : « J'essayais de vivre le mystère de Marthe, qui rayonnait et qui nous obligeait à aller toujours plus loin dans l'intériorité et le silence⁶⁰². »

Leur amitié grandit : « Il y a eu une croissance, en ce sens que je percevais que l'unité avec elle était toujours plus grande. Cela, je l'ai senti très fort⁶⁰³. »

Après un *Ave Maria*, chaque visite se conclut souvent par ce

petit dialogue :

- Père, voulez-vous me bénir ?
- Marthe, est-ce que je peux baiser votre front⁶⁰⁴ ?
- Oui.
- Merci, père.

Une petite demi-heure de marche pour monter à La Plaine, une vingtaine de minutes pour redescendre ; le retour est d'autant plus rapide que, souvent, le cœur est plus léger...

Une théologienne

« Toutes les choses de Dieu l'intéressaient⁶⁰⁵. »

Pour ce prêcheur, il est précieux de s'entretenir avec une telle mystique. Toutefois, il sait que ses paroles sont à considérer comme « révélation privée ». Elle-même est farouche sur ce point : on ne vit que de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église. Elle veut que tout ce qu'elle dit soit soumis au théologien (comme Thérèse d'Avila, elle préfère avoir pour père spirituel un théologien, plutôt qu'un saint, pour s'assurer de la rectitude de la doctrine).

Le père Philippe aime à l'interroger. À cette femme plongée dans le Ciel, il aurait envie de demander : « Au sein de la Trinité, est-ce bien tel que les théologiens le décrivent ?! » Avec elle, il est émerveillé de découvrir l'évidence là où l'expert voit un problème, ou une expression simple là où le professeur expose des points de doctrine compliqués ! À tel point que, chaque fois, il a « l'impression de redevenir un enfant⁶⁰⁶ ».

De temps en temps, c'est elle qui lui demande des précisions, des explications d'ordre théologique : « Puis-je dire cela ? Est-ce bien l'enseignement de l'Église ? »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'économique et au social, inquiète les évêques. Le message évangélique « se réduit à instaurer la justice et la fraternité parmi les hommes ; cela n'a rien d'attirant pour les âmes de se convertir à un humanisme parmi les autres, le marxisme est plus attrayant », déplore le cardinal Joseph Lefebvre, archevêque de Bourges, à l'Assemblée plénière des évêques d'avril 1957.

Au sommet plus qu'à la base, de nombreux militants abordent les années 1960 en arborant scepticisme et esprit critique.

Le rêve du progrès illimité des années 1960 génère d'importantes, rapides et douloureuses transformations sociales marginalisant ceux qui ne peuvent suivre le rythme.

Les chrétiens découvrent le Quart-Monde grâce au père Joseph Wresinski et à son mouvement Aide à toute détresse-Quart-Monde (ATD Quart-Monde) lancé en 1957. Les laïcs se sentent concernés par les personnes handicapées dont s'occupaient, jusqu'à présent, les religieux : l'Office chrétien des handicapés (OCH) est créé en 1963 par le père Henri Bissonnier et Marie-Hélène Matthieu, tandis que l'année suivante, Jean Vanier fonde L'Arche avec l'aide du père Thomas Philippe.

La décolonisation laisse apparaître l'ampleur de la misère du tiers-monde et le déséquilibre accru entre pays riches et pauvres. Le colonialisme est critiqué, les missions soupçonnées. Des chrétiens prennent part au courant tiers-mondiste accusant les Blancs d'avoir dominé et exploité la planète. Celui-ci va jusqu'à faire l'apologie des dictatures marxistes en Chine, à Cuba et au Vietnam... tout en taisant leurs aspects inhumains.

Climat d'incertitude avant la tempête.

Le terreau d'une révolution

En 1965, sont à la mode la lutte des classes avancée par Marx, la révolte contre le père prônée par Freud et la mort de Dieu annoncée par Nietzsche. Un néo-scientisme conteste l'effort déployé depuis la pensée grecque à travers la philosophie médiévale et l'humanisme occidental.

Malgré l'optimisme de la croissance, les Français touchent aux limites de la démocratisation des biens. Blasée par l'innovation, la société post-moderne revient de l'apologie du progrès. Les systèmes scientifiques ne suffisent pas à expliquer l'existence et moins encore à donner des raisons de vivre. Valeurs et idéologies sont remises en cause par les jeunes générations comme au sein d'une élite.

Cette reconsidération générale des convictions dans une société sécularisée crée un climat de scepticisme ébranlant la foi de nombre de jeunes et d'adultes.

Dans un monde désormais loin de Dieu voire sans Dieu, l'évangélisation préoccupe plus que jamais l'Église. Elle s'inquiète également des théologies de la sécularisation, de la mort de Dieu ou d'un christianisme sans religion dans un monde areligieux...

Pourtant latente depuis plusieurs années, cette crise de civilisation surprend la France en atteignant très brutalement son sommet en mai-juin 1968.

La jeunesse exprime avec violence ses aspirations.

De la Sorbonne à l'Église : une très grave crise

Née à l'Université, la tempête du printemps 1968 atteint les Églises avant d'autres institutions. La situation empirera entre 1972 et 1975. C'est la plus grave crise que connaît l'Église française depuis la Révolution.

Tout a commencé par une forte opposition à l'autorité pontificale lors de la publication, en mars 1968, de l'encyclique *Humanae Vitae* sur la régulation des naissances.

Pour certains, il faut détruire l'institution et la théologie qui reflètent l'idéologie capitaliste, traditionnelle et bourgeoise. Pour d'autres, la fête révolutionnaire, la libération de la parole et l'éclatement de Mai 68, sont un surgissement du sacré, une sorte de pentecôte contestataire. À l'inverse, on pense qu'il est temps que la foi du révolutionnaire militant et la conception rédemptrice de l'action politique laissent place à un réalisme critique.

Cette crise trouve encore son origine dans la réception du Concile. Jean XXIII avait rêvé d'un « printemps de l'Église »... celui-ci s'accompagne de fortes allergies... Les changements qu'induit Vatican II ne causent pas mais amplifient une crise latente.

La collaboration clercs-laïcs, surtout, est mal comprise. En outre, si la place de ces derniers est en voie d'être reconnue, leur organisation échoue à cause du climat contestataire et du particularisme de l'Action catholique ouvrière.

La paroisse, cellule de base de la chrétienté, est également touchée. Pour certains, elle est désormais inadaptée, incapable de rejoindre ouvriers, étudiants et militants, elle camoufle l'injustice sociale, etc. Pour d'autres, supprimer la paroisse, c'est s'éloigner plus encore du peuple de Dieu, aller à l'encontre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saulchoir mais encore la Province de France tout entière qui devient le théâtre d'une véritable révolution.

Sur fond de conflit générationnel, apparaît alors le véritable clivage entre réformateurs et conservateurs. Les premiers subissent comme une entrave la formation que les seconds ont assimilée avec bonheur. Les premiers se mobilisent autour d'une sensibilité et d'un projet communs, les seconds autour du maintien de la vie contemplative et conventuelle.

La formation est le principal sujet des assises générales de la Province de 1969. Si la centaine de frères y représentent les deux principaux courants opposés, les contestataires – dont la plupart a moins de 55 ans – sont majoritaires... Ce qui va faire pencher la balance.

La crise se déplace sur le champ intellectuel, plus immédiatement modifiable. On réforme entièrement le régime des études. On innove grandement en remplaçant les années de philosophie au Saulchoir, par un an de théologie à Lille et deux ans de « stage » dans un couvent plus petit où devrait être dispensée une formation adaptée à la personnalité et aux intérêts apostoliques de chacun. On complète le tout par des sessions de philosophie.

Afin d'éviter toute scission, on reconnaît que la vocation dominicaine peut s'exprimer sous plusieurs formes. On légitime des pratiques jugées jusqu'alors déviantes et les revendications les plus radicales – comme de réinventer la vie religieuse. S'opère un renversement des valeurs avec une prééminence de celle du « témoignage pour le monde ». Les interprétations personnelles se substituent à l'autorité instituée.

Une décision parmi d'autres est représentative du changement de rapport à la communauté et de ses conséquences.

Alors que jusqu'ici, la vie contemplative impliquait les repas communautaires en silence, selon une liturgie orientée vers l'eucharistie, dorénavant, les impératifs du témoignage autorisent les modifications des pratiques de la table (qui s'observaient déjà ici où là de manière transgressive ou exceptionnelle).

Résultat : au nom de l'échange fraternel et de l'hospitalité, certains couvents optent pour la liberté de parler durant les repas et réorganisent le réfectoire en petites tables offrant la possibilité à chacun de se placer selon son choix et d'accueillir des laïcs. Tandis que d'autres maintiennent les usages traditionnels. Et quand, au sein d'une même communauté, vivent les partisans des deux modalités, ils ne partagent ni la table ni le service...

Plus largement, les frères ne se reconnaissant pas dans les revendications de la jeunesse, tâchant d'être fidèles à la vie dominicaine à laquelle ils ont été formés et qu'ils ont embrassée par vœux, sont heurtés par ces changements radicaux et la manière dont ils sont imposés et mis en œuvre ; ils se trouvent marginalisés et leurs engagements dans l'Ordre, dénigrés. Ils se raccrochent aux Constitutions, adoptent pour stratégie de résistance une fidélité pointilleuse aux observances de la vie conventuelle, une défense des positions romaines et une obstruction à l'égard des « soixante-huitards ».

Or, les uns et les autres revendiquent l'appartenance à un même ordre des Prêcheurs et la défense d'une même vocation dominicaine... Ils entrent alors en rapport de force.

La Province de France tout entière est frappée par le séisme que provoque le défaut de référence unique. Plus rien ne tient : ni la vie religieuse, ni les études.

Et le bel édifice du Saulchoir, lui, est plus que fissuré.

Rapidement, la décision est prise : le *studium* est transféré au Couvent Saint-Jacques, à Paris. Ce choix répond également à un besoin : la maison d'Étiolles, devenue inhabitable par une communauté de plus en plus restreinte, rencontre des difficultés financières. En 1972, l'importante bibliothèque le rejoint ; elle relèvera le nom du Saulchoir, qu'elle porte encore.

À Étiolles, il n'y a plus de *couvent* au sens juridique mais demeure une présence dominicaine. Dans la foulée, en 1974, la maison est vendue au jeune département de l'Essonne.

À Paris, les Facultés dominicaines suspendent leur enseignement spécifiquement universitaire : une vingtaine de professeurs demeurent à l'œuvre pour une dizaine d'étudiants en 1974-1975. Si les études sont suivies en d'autres lieux, la recherche intellectuelle, elle, continue autour de la bibliothèque du Saulchoir.

L'implosion du *studium* entraîne aussi l'éclatement de la référence à Thomas d'Aquin. Poussée à l'extrême, la réaction à un thomisme décadent, laisse place à une doctrine tout aussi péremptoire... qui finit par relativiser l'œuvre du maître. Au sein de l'institution, à la fin des années 1960, la rupture est consommée entre les différents thomismes.

Le frère Bernard Bro déplore :

Il aura fallu des décennies, pour ne pas dire un siècle, avant de voir la pleine restauration du couvent du Saulchoir [...] et finalement, il aura suffi de quelques mois, [...] pour abandonner des trésors qui avaient été acquis par nos prédécesseurs dans une lutte qui alla parfois jusqu'au sang et au courage des expulsions⁶²⁷.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

» ; une grande discrétion et une grande proximité – une fidélité incroyable : toujours présent dans les joies et dans les peines. Il faisait confiance et livrait son cœur en nous partageant aussi les moments de joie, les souffrances et les luttes qui s'intensifiaient au long des années et qu'il portait avec une infinie douceur et miséricorde vers la fin de sa vie.

Dernier point très frappant comme en point d'orgue : son respect absolu de la liberté des consciences : toujours à l'écoute, toujours prêt à répondre mais sans jamais provoquer la demande ! [...]

Il nous manque terriblement, c'est vrai mais il est toujours présent, incroyablement présent et sans partage désormais...

Amour personnel

« La plus grande joie que je puisse connaître au monde, c'est de retrouver un ami ; il n'y a pas de joie humaine plus grande que celle-là⁶⁴¹ », souligne-t-il.

Après avoir creusé une philosophie du travail, le professeur, l'apôtre, en s'appuyant sur Aristote et Thomas d'Aquin, développe une philosophie de l'*amour d'amitié* ou de l'*amour personnel* des époux. Notamment pour les jeunes, auxquels il est particulièrement attentif. Il a compris qu'il ne pourra leur enseigner l'éthique qu'en partant de cette expérience et non des vertus⁶⁴².

L'intelligence et la compréhension approfondies que Marie-Dominique Philippe a de l'amour appréhendé bien au-delà d'un sentiment, le placent sans doute parmi les grands philosophes de

l'amour du XX^e siècle tels Karol Wojtyla ou Emmanuel Levinas.

« Amour d'amitié. » Il tient à cette expression⁶⁴³.

Il distingue l'amour d'amitié de l'amitié utilitaire. Ou de l'amitié de plaisir (même très noble et spirituelle : dîner avec un ami autour d'une bonne bouteille, « c'est merveilleux ! »).

L'amour d'amitié, lui, est *spirituel*. Il n'exclut pas la passion, il l'ennoblit, la dépasse. Il est profond et *personnel*. Choisi librement. Et mutuellement. Il veut du bien à l'ami et le respecte. Il procure un peu de repos et une grande joie car on se sait aimé de l'aimé.

Le philosophe développe cet autre aspect : aimer d'amour d'amitié c'est engager sa volonté, cette capacité à se laisser attirer par le bien et à tendre vers lui. Persévérer, au-delà du ressenti, dans la volonté d'aimer son ami, c'est grandir.

Ainsi, l'ami véritable peut *finaliser* l'existence de son ami.

Cette philosophie de l'amour d'amitié, Marie-Dominique Philippe n'hésite pas à la maintenir dans un contexte d'expansion des sciences humaines et de la psychologie.

Selon lui, la psychologie tourne autour du problème foncier de l'amour sans pouvoir dire ce qu'il est. Elle étudie avant tout – et de manière très intéressante – le conditionnement humain, sans pouvoir atteindre la vraie finalité humaine.

De ce fait, il lui arrive d'être qualifié d'ignorant en psychologie... S'il s'y intéresse pourtant⁶⁴⁴, les personnes lui importent plus encore : « Plongé dans un milieu de jeunes, et des jeunes qui ont confiance, je crois que je fais de la psychologie du matin jusqu'au soir, mais pas d'une façon livresque : je garde le contact, et j'essaie de comprendre, et

j'essaie de rappeler la finalité⁶⁴⁵. »

Amour & vérité

« Pur produit de mon époque, je ne suis pas sûr que j'aurais pu me marier et fonder une famille si je n'avais pas reçu tout ça du père Marie-Do », témoigne un jeune père de famille, converti au Christ, enfant de divorcés, né dans une famille blessée, non catholique, avec une éducation sur l'amour et le mariage qu'il qualifie de « proche du niveau 0 ».

L'accompagnement et le discernement du prêcheur sont, là encore, le versant pratique de son enseignement sur l'amour. Patiemment, à temps et à contretemps, au milieu des obstacles de tout ordre, le prêtre aide les conjoints à ne pas perdre de vue la finalité de leur vie : l'être aimé.

Le père Philippe m'a toujours énormément aidé, poursuit le quadra, à différencier la réalité du lien que j'ai avec mon épouse, de tout le conditionnement qui l'entoure, parfois très chaotique et qui aurait tendance à me remplir de doutes. Sans son enseignement et son accompagnement, je n'aurais pas pu revenir à la source de cet amour constamment menacée d'être obstruée par quantité de trucs (préoccupations, fragilités affectives, etc.). Ceci a été décisif. Il ne me disait pas ce que je devais faire, jamais. Il m'aidait à voir le fond de mon expérience, de mon cœur, au-delà des difficultés, craintes, etc. Grâce à cela, je n'ai jamais pu remettre en cause ma relation avec mon épouse.

J'ai fait cette expérience et elle demeure vraie dans ma vie. Je sais ce que j'ai vécu, ce que j'ai reçu – qui me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

célébrer la messe et donner une « conférence de pédagogie familiale⁶⁵⁷ », spécifiquement théologique.

À l'automne 1990, lors du vingtième anniversaire de ces rendez-vous, Henri de Langalerie, président de cette AFC, exprime le sentiment de ces parents catholiques :

Les uns me disent : « C'est extraordinaire, nos problèmes de tous les jours, nos difficultés les plus terre à terre, même nos épreuves, sont comme dénouées, résolues ou acceptées, même et surtout peut-être quand le père nous emmène vers les sommets les plus ardu de la théologie ou de la mystique. » C'est vrai, combien de fois ne l'avons-nous pas constaté ! [...]

Ce dont peut-être il faut vous remercier davantage, et plus profondément, mon père, c'est de nous rendre accessible les mystères de l'amour de Dieu – de l'agapé, la charité – que le Saint-Esprit est si désireux de nous donner, pour peu que nous le lui demandions, et de devenir des contemplatifs ; car vous nous engagez à la contemplation, mon père, rien de moins, c'est-à-dire à vivre cet amour de Dieu dans la foi théologique, dans l'obscurité de la foi ; c'est une épreuve, c'est notre épreuve de chrétiens, et là aussi, mon père, merci de nous y avoir aidés en nous apprenant à prier.

Des célibataires suivent également ces conférences. Tel Philippe Chauveau, une vingtaine d'années au début des années 1970. Cet ouvrier chez Peugeot à l'enfance difficile a retrouvé la foi grâce à un collègue. Celui-ci l'a emmené en divers lieux de ressourcement et de formation. Assoiffé, Philippe se met à lire, à suivre des enseignements, à participer à des recollections.

Jusqu'à Châteauneuf-de-Galaure, où il rencontra le père Marie-Dominique. Il avait consacré une semaine de ses vacances à servir lors de la retraite des membres des Foyers de charité. Le soir, il pouvait assister aux conférences.

Je ne comprenais rien mais j'étais scotché, se souvient-il. Il avait quelque chose ce bonhomme ! Mais je n'osais pas l'approcher. Surtout, ce qui m'a marqué, c'est qu'un jour, je l'ai croisé dans l'escalier, il avait de grosses lunettes de la Sécurité sociale, toute de travers, et il a eu un regard... Et puis, j'ai passé mon chemin. Le regard du père Marie-Do m'a marqué.

Philippe vient assister à ses conférences à Paris. Il les enregistre et les réécoute. Quarante ans après, devenu prêtre, il affirme : « C'était une nourriture assez solide, tellement profonde ! J'ai tout noté. Cela me nourrit encore. » Quand on lui en demande la raison, il répond :

J'y ai réfléchi... je crois que c'est l'*unité*. Parce que je suivais, par ailleurs, soit des cours de philo incompréhensibles, soit des cours de théologie, un peu secs, soit des cours de spiritualité, de la guimauve, et cela ne me nourrissait pas. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un qui était philosophe, théologien et mystique. À l'époque, je n'aurais pas su le dire ainsi. Mais il était sûr que c'était la première fois que je rencontrais quelqu'un comme ça. Et, en même temps, un homme abordable, bon, disponible.

Peu à peu, Philippe se fait des amis chrétiens. Il s'installe dans un foyer de l'Arche, assiste aux messes du père de

Monteynard, intègre une équipe à Montmartre, etc. Autant de signes du renouveau en France.

Laïcs en tous genres

Il est difficile de recenser, d'identifier, toutes les activités parisiennes du père Marie-Dominique Philippe dans les années 1960-1970, tant elles sont nombreuses et peuvent parfois être cachées ou informelles. Toutefois, quelques-unes sont représentatives.

Il va partout où il trouve un salon accueillant et discret. Ainsi, il est invité à lire la *Somme de théologie* de Thomas d'Aquin avec une dizaine de ménages catholiques. Il ouvre cette lecture aux problèmes de société et insiste sur les rapports entre foi et intelligence.

Plusieurs groupes existent ainsi, appartenant à un cercle thomiste créé en 1942 et animé par Geneviève Grenet qui assure une petite publication de qualité : le *Bulletin du Cercle thomiste Saint-Nicolas de Caen*. Le père Philippe intervient dans ce Cercle et contribue à la revue, par ses commentaires de la *Somme* et de nombreux articles.

Il arrive à ces groupes de laïcs d'ouvrir leur réflexion à d'autres sujets. Ainsi, en 1962 ou 1963, au Foyer de charité de la Part-Dieu à Poissy (Yvelines), le prêcheur a invité le Professeur Maurice Marois (1922-2004), docteur en médecine et professeur de biologie, fondateur de l'Institut de la vie (1960). Là, nombre de participants entendent pour la première fois parler de l'ADN. À l'époque, ces recherches sortent à peine du cercle des spécialistes...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre regard tout en l'approfondissant⁶⁷⁰. »

Ce contact avec ces maîtres doit leur permettre d'être plus proches de leurs contemporains et de nourrir un esprit de recherche.

En conclusion du projet il est indiqué :

Voilà un désir ardent – et peut-être trop ambitieux... mais on ne peut en avoir de moindre quand on sait l'avidité des jeunes, leur soif de conquête et leur désir de découvrir le réel à l'état « sauvage », à l'état brut. Ne sont-ils pas fatigués de certaines recherches trop subtiles, trop scolastiques⁶⁷¹ ?

L'ULS devient l'ULSH, l'Université libre des sciences de l'homme.

Le cycle d'études universitaires dure deux ou trois ans puis périclité, l'organisation n'étant pas suffisamment performante pour attirer de nouveaux étudiants.

Michel Aumonier, comme directeur, et de jeunes philosophes, comme professeurs, maintiennent néanmoins les cycles du soir et du samedi après-midi.

Rue Vaneau, ce lundi soir, le frère Marie-Dominique Philippe prend rapidement une collation et troque son habit blanc dominicain pour le noir col romain. Puis il disparaît dans une voiture. Gare de Lyon, il prend le train de nuit.

Demain matin, à l'aube, sur le quai de la gare de Fribourg, un ami ou un étudiant l'attendra. Il descendra du train, le col et les lunettes de travers, mais toujours bon pied bon œil. Après un passage éclair à l'*Albertinum* pour se changer et avaler un café, il filera à l'université pour y donner, à 9 heures, son premier cours de la semaine : philosophie de l'art.

Tôt et tard

Pendant ce temps, en Suisse... (1962-1975)

C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramassa. C'est parce que la face de Jésus était sale que Véronique l'essuya d'un mouchoir. Or celui qui n'est pas tombé ne sera jamais ramassé ; et celui qui n'est pas sale ne sera pas essuyé.

Charles Péguy

« Les parloirs sont pleins : Philippe est revenu ! » plaisante-t-on à l'*Albertinum*. C'est le printemps. Après un mois de vacances, les cours reprennent. Le frère Marie-Dominique revient d'avoir prêché les semaines sainte et pascales, dans un Foyer de charité ou un carmel.

Couché tard et levé tôt

Des visiteurs l'attendent dans deux parloirs tandis qu'il reçoit dans le troisième. Il court de l'un à l'autre. Le gardien du couvent s'arrache les cheveux ! « Ce père ne sait pas prendre ses rendez-vous ! »

« Les parloirs étaient toujours occupés par Philippe, rapporte le frère Johannes Brantschen. C'est incroyable le nombre de gens qu'il dirigeait ! Il avait une immense clientèle. »

– C'est un de ses traits caractéristiques, souligne Marc Balmès un temps son assistant à l'université : essayer de

répondre à tous les appels, quitte à être un peu débordé.

– Il était disponible, poursuit son épouse Sandra. Alors, quelqu'un l'accompagnait pour aller au cours, un autre l'attendait à la sortie, puis deux ou trois personnes à l'*Albertinum*.

– Oui. Il était « surbooké ».

– C'était par bonté, il ne gardait rien pour lui.

– C'était l'urgence apostolique.

Le père Marie-Dominique accueille et se laisse volontairement dévorer par des personnes en détresse matérielle, psychologique ou spirituelle. Il attire à lui des « phénomènes » et répond à toutes sortes d'indigences. Au risque d'être abusé. Et de scandaliser certains de ses amis témoins de ses largesses.

Il agit pourtant discrètement.

Il y a des lieux où on n'entrait pas, cela ne nous regardait pas, témoigne Philippe Chauveau. J'ai vu des clochards venir le voir. Je ne sais pas ce qu'il faisait pour eux. Il n'en parlait pas, il faisait. Si on l'interrogeait là-dessus, il ne répondait pas.

De manière générale, il est d'une grande discrétion. Un gage de confiance pour un prêtre.

Jamais je n'ai entendu le père Marie-Do dire du mal de quelqu'un, même de personnes qui l'ont blessé, critiqué, insulté, jamais. Je me souviens d'une étudiante qui avait un sacré caractère, une ancienne révolutionnaire convertie. Elle l'a engueulé dans la rue. Le père, lui, ne répondait pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore d'autres choses. » Il ouvrait des pistes. Il nous donnait soif de la Parole de Dieu. C'était vraiment nouveau à l'époque. Il était un peu à l'avant-garde.

Le prêcheur n'évoque pas alors Vatican II... Il est trop tôt. Le Concile ouvre des voies inconnues. Les emprunter requiert une grande confiance.

Je pense que le père Philippe avait une paix intérieure qui lui venait du Saint-Esprit ajoute à ce sujet Jeanine. Il restait fidèle à la Parole de Dieu. Il avait confiance en Marie et en l'Église. Il nous transmettait cette confiance. On avait besoin de s'accrocher ainsi à des personnes solides.

À Lausanne, Marie-Dominique Philippe découvre également le protestantisme. En rencontrant régulièrement pasteurs, philosophes et théologiens⁶⁷⁶. Il regrette des débats auxquels chacun arrive avec ses armes – Luther, Calvin, Thomas d'Aquin, etc. – et repart avec ses convictions...

Selon lui, l'unité ne se réalisera pas ainsi avec des *frères* séparés, au-delà de la nécessaire recherche de vérité, qu'en revenant à l'expérience la plus profonde que l'Esprit Saint met dans le cœur en faisant s'écrier : « *Abba ! Père !* » (Rm 8,15).

Il se rend également à Lausanne pour rencontrer les secrétaires des syndicats chrétiens de Suisse romande avec qui il aime dialoguer.

– Cela nous intéresserait de savoir ce que vous dites aux chefs d'entreprise auxquels vous parlez, à Paris... lui lancent-ils un jour.

– Eh bien ! je leur dis exactement la même chose qu'à vous.

Car, dans les deux cas, j'essaie de dépasser le point de vue du patron ou de l'ouvrier, la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, afin de redécouvrir la personne humaine pour elle-même.

Ses attaches en Suisse ne se limitent pas à Fribourg et Lausanne.

Lorsqu'en 1974 nous sommes venus habiter le Valais, rapporte Isabelle Tabin-Darbellay, dans la demeure de mon grand-père, le père Philippe prit l'habitude de se réfugier chez nous de trois à six jours pour trouver le repos et le silence qui lui permettaient de travailler.

Il partageait avec joie nos agapes. La maison devenait « ruche » quand il emmenait avec lui l'un ou l'autre pour travailler...

Le père avait tellement d'humour. Nous attendions ses passages avec une grande joie.

Il s'adaptait au rythme de la maison et même aux animaux que nous hébergions !

L'artiste raconte encore :

Un jour j'ai décidé de faire son portrait ! Il a été d'accord à condition qu'il puisse continuer à travailler. J'ai amené dans sa chambre mon chevalet, mes crayons et mes couleurs. Il me regardait par instants en riant... le nez plongé dans son texte. Il écrivait et très vite il a oublié ma présence ! J'étais là depuis deux heures, et le temps passait. Tandis qu'il volait dans les hautes sphères de la pensée, mon seul souci était de cerner cet instant

incroyable dans un silence total... Sa concentration était totale.

J'ai continué jusqu'à ce qu'il me manque une couleur et j'ai décidé alors de filer dans mon atelier avec la toile et tout mon attirail. Je suis partie sur la pointe des pieds en fermant la porte sans qu'il ne relève la tête.

Réfugiée dans l'atelier, j'ai repris et recommencé comme toujours, jusqu'à ce que je voie au loin la petite silhouette blanche traverser le jardin ! « Mais, Isabelle, où étiez-vous ? je ne vous trouvais plus... Je pensais que vous faisiez mon portrait ! » Quatre heures avaient passé.

Côté famille

En 1964, le frère Pierre Philippe quitte l'ordre des Prêcheurs. Pourquoi ? Serait-ce son admission à la profession solennelle et à l'ordination sacerdotale dans l'urgence de la guerre ? Toujours est-il que, dès son retour du front où il a été très secoué, il a remis en question sa vocation⁶⁷⁷. Après avoir passé la fin de la guerre dans le couvent de Nancy, il fut assigné au couvent de Lille où, pendant dix-huit ans, il a été aumônier notamment à l'Université d'État.

Il paraissait heureux, témoigne sa nièce Francette Meaney qui, alors étudiante en médecine à la Catho de Lille, le connaît depuis qu'elle est enfant. Il a mené une vie d'aumônier exemplaire qui ne laissait soupçonner aucune difficulté. Il avait une vie apostolique extraordinaire. Et il a contribué à la formation religieuse de notre famille. Je garde un souvenir merveilleux de la préparation à ma première communion avec lui !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

anciennes – grégorienne, polyphonique, protestante ou byzantine. Le couvent attire bientôt nombre de fondateurs ou représentants de communautés nouvelles, eux-mêmes en recherche liturgique. Il retrouve un rayonnement et des vocations. Jusqu'à ce qu'y survienne une crise s'étendant à toute la Province dominicaine de Toulouse. Le père Gouzes s'installe alors dans l'ancienne abbaye de Sylvanès (Aveyron), où il formera des milliers d'animateurs liturgiques.

D'autre part, ces communautés bénéficient du courant œcuménique qui prit son essor dans les années 1930. Le Chemin neuf en est l'éloquent exemple.

Certaines s'inspireront de la fraternité œcuménique de la Communauté de Taizé, fondée par le frère Roger Schutz en 1949 en Bourgogne. De tous pays, catholiques et de diverses origines protestantes, les frères qui la composent s'efforcent d'être présents auprès des plus pauvres, des enfants des rues, des prisonniers, des mourants, des blessés de la vie.

Enfin, dans le sens de la recherche, par les chrétiens, de leurs racines juives, des communautés nouvelles manifestent un intérêt particulier pour le judaïsme et la Terre sainte, traduit par la volonté d'approfondir l'Ancien Testament. La Communauté du Lion de Juda (ou Béatitudes) illustre le mieux ce phénomène.

Communautés religieuses et monastiques : déclin, stabilité et renouveau

En décembre 1975, la Congrégation romaine pour les religieux et les instituts séculiers met en garde les religieux qui abandonnent la vie communautaire et les observances de leur

congrégation au nom de la vie en petits groupes. En France, on les estime à un millier à avoir essaimé en appartements depuis 1968, à la recherche de « l'enfouissement », au risque de la complète sécularisation, du déclin de leur identité et par là même... des vocations.

Résultat : les religieuses de vie apostolique françaises sont passées de cent seize mille en 1945 à soixante-huit mille en 1985. De nombreuses congrégations féminines sont vouées à disparaître.

Les religieux, eux, sont onze mille cinq cents en 1986. Les congrégations missionnaires masculines perdurent grâce aux vocations étrangères. Dès 1975, s'amorce le renouveau de la Province dominicaine de France. De même chez les Carmes et les Franciscains. Ces derniers sont les plus affectés par la crise, avec les Jésuites, les Frères des Écoles chrétiennes et les Maristes.

Les communautés monastiques, elles, sont moins atteintes. Et même, la vie contemplative attire les jeunes. En 1975, les moniales sont huit mille sept cent soixante-dix-huit et en 1988, six mille sept cents. Les moines sont mille huit cent vingt en 1975 contre mille cinq cent en 1980. Chez eux, une trentaine de professions perpétuelles par an assurent un renouvellement, mais certains monastères attirent les novices alors que d'autres connaissent un vieillissement préoccupant.

Et Marie-Dominique Philippe, où se situe-t-il dans ce renouveau ?

D'abord, il le côtoie par ses contacts personnels avec les Foyers de charité, les Petites Sœurs de Bethléem, L'Emmanuel, les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, etc. Il connaît la plupart des fondateurs de communautés nouvelles.

Ensuite, sa formation et sa vie apostolique l'ont depuis longtemps sensibilisé aux questions œcuméniques et judéo-chrétiennes. Par sa connaissance amoureuse des écrits de saint Jean, apôtre considéré par les orthodoxes comme « le Théologien », il est marqué par la pensée chrétienne orientale et attentif à son apport à la tradition occidentale.

À sa manière, il appartient à ce renouvellement : soucieux de former intellectuellement et spirituellement de manière solide et néanmoins attractive et désireux de donner la Parole de Dieu à un large public. Dans la fidélité à l'Église, l'amour de l'eucharistie et de Marie.

C'est surtout dans le renouveau de la vie religieuse qu'il s'inscrira de manière notable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est quand même bizarre d'être parti chacun de son côté... » Ils décident alors qu'ils passeraient un temps ensemble durant les prochains congés.

Et puis, insensiblement, « c'est dans un mouvement spontané, avec une ferveur incompréhensible désormais, que les moyens d'une vie contemplative – silence, vie fraternelle, mise en commun, donc obéissance, chasteté et une certaine pauvreté – ont été choisis pour la recherche de la vérité », constate Philippe Mossu.

Chaque fois que le père Marie-Dominique Philippe vient au Père-Girard, Alain le raccompagne. En chemin, il l'interroge, le force à expliciter certains points de leur vie. Il tente de le convaincre de faire plus.

Le dominicain fait tout pour éviter la communauté. Il entend Alain, il voit les besoins, mais il pense que si un projet doit prendre forme, ce sera sans lui ; il ne s'y sent pas appelé...

Toutefois, il assume la responsabilité de ces étudiants qu'il a rassemblés pour une vie de prière et de recherche de la vérité. Touché par leur démarche, il est très bon et patient avec eux, extrêmement discret et délicat. Avec amour, il tâche de répondre à leur demande. Et face à l'inconnu, il demeure confiant, désireux d'être docile à l'Esprit Saint.

Il se repose sur l'abbé Philippe qu'il estime grandement. « J'avais toujours dans mon cœur un désir qu'il revienne à Fribourg, confiera-t-il. Nous nous entendions bien, profondément. » Une belle coopération naît entre les deux prêtres et Alain d'Avout.

Cinq, dix, vingt...

Durant l'été 1976, la « caravane » du frère prêcheur grossit.

Les locataires du Père-Girard passent un mois dans la maison de famille d'Alain dans la Sarthe, où ils accueillent d'autres jeunes venus « voir ». Le père Mossu commente pour eux l'exhortation de Paul VI, soulignant qu'ils doivent s'évangéliser avant d'évangéliser.

À la rentrée, la vie reprend au Père-Girard, dans la lancée de l'expérience estivale. En septembre, le terme de « communauté » apparaît pour la première fois lors d'une « conférence » de l'abbé Mossu : « Notre *communauté* est un lieu d'évangélisation, où chacun est consacré à la Vierge Marie en suivant la Règle de vie de la Mère de Dieu (La Salette). Le bien commun de cette communauté est celui de l'Église : l'Évangile de Jésus Christ. »

Si la Règle de vie donne l'esprit, un règlement en précise les modalités et une charte esquisse la finalité de la communauté. Ses membres s'engagent chaque jour à : poser sept actes d'adoration, prier l'office et le chapelet, pratiquer l'oraison, consacrer son intelligence à Marie avant le travail, prier pour le pape. Ils apprennent à vivre dans un esprit d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. À demeurer liés à leurs évêques de France. À ne pas les critiquer.

Au fil des mois, un sizain d'étudiants vient étoffer la petite fraternité.

Mgr Pierre Mamie, évêque de Fribourg, alerté par Mgr Jean Sauvage, évêque d'Annecy (1962-1983), chargé des Français à l'étranger, convoque l'aumônier peu après la rentrée :

Père Mossu, les évêques français s'inquiètent beaucoup. Votre « communauté » est très mal vue en France : on dit

que vous êtes un groupuscule d'intégristes fuyant les séminaires français pour former un séminaire sauvage. Ça ne va pas du tout : acquierrez une existence légale ou je vous fais entrer dans mon séminaire.

Hurllement des concernés : « Sûrement pas entrer au séminaire de Fribourg ! »

Ils veulent rester avec le père Marie-Dominique Philippe. C'est bien le problème...

Je savais que, intellectuellement, ces jeunes étaient très liés à l'enseignement que je pouvais donner à cette époque : mais pour moi ce n'était pas suffisant, explique-t-il. Je ne voulais pas faire une communauté d'intellectuels, ni une petite communauté de gens qui soient heureux de vivre ensemble une amitié et une recherche intellectuelle. J'ai tout de suite compris que c'était beaucoup plus profond. C'était vraiment pour l'Église et pour leur propre sainteté qu'ils réclamaient cela, et donc c'était toute leur vie chrétienne qui était engagée. Pour cela, il fallait nécessairement un enracinement dans l'Église et je ne voyais pas exactement, à ce moment-là, comment cela se ferait. Nous avons beaucoup tâtonné, ce qui n'a rien d'étonnant puisque je n'ai jamais pensé devoir un jour aider ainsi des jeunes, c'est-à-dire fonder quelque chose dans l'Église. C'est eux qui m'ont forcé à le faire, et j'ai essayé de le faire avec la plus grande limpidité possible et la plus grande confiance à l'égard de l'Église⁶⁹⁹.

Alain ne le lâche pas :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

généreusement, et tout s'est fait, grâce à lui, en très peu de temps⁷⁰⁹.

Celui-ci témoigne : « La Providence et une coïncidence ont fait que j'ai été l'instrument placé là au moment précis... »

Mgr Dorio-Marie Huot, sous-secrétaire de la Congrégation pour les religieux et les instituts séculiers, est notamment chargé des communautés nouvelles. Il a l'oreille du secrétaire, le bénédictin Paul-Augustin Mayer (1911-2010). Sa politique consiste à rattacher ces jeunes pousses à un tronc solide afin que les évêques français aient davantage confiance en elles. Car, certains, opposés, refusent. D'autres, très prudents, hésitent. Les plus favorables n'osent se prononcer.

Pour Rome, dans ce cas précis, la personnalité du père Marie-Dominique Philippe n'entre en jeu qu'indirectement. Une seule question importe : ces candidats ont-ils confiance en lui ? Réponse : Oui. Il est suivi par un groupe important, encouragé par Marthe Robin, accueilli depuis longtemps par des communautés religieuses ou monastiques, etc. Mgr Huot estime nécessaire de l'encourager et de le soutenir.

En accord avec Mgr Mayer, le canoniste et le dominicain trouvent le statut d'« oblats quasi réguliers » de l'abbaye Notre-Dame-de-Lérins. Vivant partiellement en dehors de l'abbaye – à Fribourg, en l'occurrence –, ils ne peuvent être oblats *réguliers*. Tendancé à mener une vie religieuse, ils ne seront pas non plus oblats *séculiers*. D'où ce statut... bancal.

L'appui solide et la ferme garantie d'une institution qui a fait ses preuves comme Lérins devrait rassurer l'Église.

En accueillant cette jeune communauté, les Cisterciens suppléent à ce qu'aucun évêque français n'a voulu faire : prendre la responsabilité de la reconnaître *en probation*,

première étape de la procédure canonique de l'établissement d'un institut religieux. Des évêques qui n'auraient pas été tristes que ce groupuscule disparaisse, seront mécontents que ce statut ait été trouvé...

Dom Marie-Bernard de Terris, lui, s'engage à soutenir cette fondation. Afin de rendre service. Et il en est heureux. C'est très généreux et magnanime de sa part. Cet homme visionnaire, doté d'une hauteur de vue, est partisan d'ouvrir largement sa communauté à ce genre de réalités ecclésiales. D'abord par tradition d'accueil, multiséculaire. Ensuite, parce que Notre-Dame-de-Lérins, comme la plupart des monastères français, est resté un lieu assez classique sans idéologies.

Quant au père Philippe, il suit le chemin que les événements tracent. L'essentiel est que, par dom de Terris et Mgr Barthe, l'Église assume la demande de ces étudiants.

Dès lors, tout va très vite

Le projet prend forme rapidement. Dom Kleiner doit recueillir l'avis favorable de plusieurs évêques. En janvier 1978, il rapporte : Mgr Gilles Barthe, enthousiaste, « souhaite ardemment que la présente demande soit accueillie favorablement et exaucée pour le plus grand bien des âmes et de l'Église qui a tellement besoin de prêtres et de saints prêtres⁷¹⁰ » ; le cardinal Alexandre Renard⁷¹¹, archevêque de Lyon (qui, lorsqu'il était évêque de Versailles, a connu le séminariste Philippe Mossu), « exprime également son entière approbation » ; Mgr Armand Le Bourgeois⁷¹², évêque d'Autun, Chalon et Mâcon (dont mère Winfrida Philippe a la confiance), espère que la requête sera agréée et a déjà retenu les services de la nouvelle

communauté pour la pastorale de son diocèse ; Mgr Nestor Adam⁷¹³ évêque de Sion (Valais), « à titre amical et personnel, appuie également et recommande cette nouvelle fondation » ; son successeur, Mgr Henri Schwery⁷¹⁴, « nourrit les mêmes sentiments ».

La demande d'agrégation à Notre-Dame-de-Lérins peut désormais partir à la Congrégation pour les religieux et les institus séculiers, à Rome.

L'abbaye de Lérins connaît actuellement un regain de vie, un renouveau intellectuel et spirituel, qui permettent un providentiel rayonnement apostolique, argumente dom Sighard. [...] Dans le prolongement de la spiritualité de l'Ordre, un groupe de jeunes se distingue qui, sous la direction ferme et sûre du R.P. Marie-Dominique Philippe, o.p., professeur de philosophie à l'université de Fribourg, s'est constitué graduellement dans le but de vivre l'esprit contemplatif cistercien en dépendance du monastère de Lérins et de traduire cet esprit et cette vie dans le ministère pastoral sous la direction des évêques dans leurs diocèses. [...] Son intention est de former, dans un avenir pas trop éloigné si telle est la volonté du Seigneur, un institut⁷¹⁵.

Bientôt, la réponse de la Congrégation romaine augure une issue positive : « Cette communauté doit avoir un nom, une règle de vie, un habit, un fondateur, un supérieur, etc. » Ceci force les candidats à préciser ce qu'ils désirent et à se structurer.

Je prenais ça un peu à la légère car je n'avais pas l'impression de faire quelque chose de très important... se souvient Alain d'Avout. Je n'étais pas sceptique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veut transmettre aux Frères de Saint-Jean – sans le pouvoir, car il est seul – s'accorde aisément avec l'esprit de cette communauté.

Aussi, en s'enracinant à Lérins, la Communauté Saint-Jean se voit-elle marquée, dès l'origine, par l'esprit monastique cistercien, en de nombreux points compatible avec leur héritage dominicain.

Ora & labora

Avec Sainte-Marguerite et deux îlots, Saint-Honorat forme l'archipel de Lérins, semé paisiblement en une Méditerranée limpide, à un mile au sud de l'agitation de la Croisette.

Sur l'île, les embruns se chargent d'un parfum d'eucalyptus, de cyprès et de résineux. Ourlée de rochers gris mordorés, cette bande de terre est boisée de superbes pins maritimes et parasols et plantée de vignes. Tous les jours, gardant sauve l'abbaye, les moines ouvrent cette oasis de silence au promeneur ou au pèlerin.

En fixant sa solitude dans ce désert vers 400, Honorat créa involontairement un des centres les plus rayonnants du monachisme occidental naissant. L'île se peupla d'une grande communauté cénobitique avec quelques moines ermites. Les plus anciens murs de l'ensemble claustral datent du XI^e siècle. Sous la Règle bénédictine, le monastère connut de fastes périodes, aux XV^e et XVI^e siècles notamment. Un moment inoccupé, il fut repeuplé au XIX^e siècle et, depuis 1969, par des Cisterciens.

Ora et labora, « Prie et travaille ». Ces deux verbes

résumant la vie ici, comme partout où l'on vit sous la Règle de Saint Benoît. Voué entièrement à l'amour de Dieu, chacun se donne à son prochain, par son travail et sa prière. Toutes les activités – des vendanges à la comptabilité, de la culture de la lavande à la cueillette des oranges, en passant par la cuisine, l'étude de la Bible ou l'accueil des hôtes – baignent dans un silencieux climat de prière et trouvent leur source et leur aboutissement dans l'eucharistie célébrée lors de la messe et adorée en silence. Les sept offices liturgiques ponctuent les heures du jour et de la nuit.

Sur l'île méditerranéenne, les novices de la Communauté Saint-Jean se succèdent de façon à ne pas être en surnombre par rapport aux novices cisterciens. Ils y accomplissent leur noviciat par périodes de trois à six mois, avant de poursuivre leurs études à Fribourg.

Frère Philippe-Marie témoigne : « J'ai découvert ce que je ne connaissais pas : chercher, dans toute sa vie, à être uni à Dieu. Cet esprit monastique a peut-être déteint ensuite sur ce que l'on a fait... » Dès lors, il considèrera cet aspect comme essentiel.

Quand il vient à Lérins, deux ou trois fois par an, pour donner des sessions de philo, le père Marie-Do ne s'occupe pas des frères ; il laisse toute latitude au père Marie-Joseph. Entre eux, la confiance est totale. Et les connivences spirituelles, nombreuses : tous deux sont très mariaux et aiment saint Louis Grignion de Montfort et Marthe Robin. Ils se comprennent par *feeling*. Le cistercien témoigne : « Je trouvais dans mes conversations avec lui beaucoup d'affinités et des réponses très satisfaisantes à mes questions⁷³⁰. »

Une photo les trouve conversant sur un chemin de l'île : tous deux en blanc, barré d'un noir scapulaire pour l'un et couvert d'une cape anthracite pour l'autre ; yeux malicieux derrière des lunettes de la Sécurité sociale – grosse monture en plastique sombre pour le cistercien, fines branches métalliques et verres surmontés d'une tige noire pour le dominicain. Tous deux portent le visage émacié et ridé d'hommes déjà âgés. Peu gracieux mais rayonnant d'un sourire plein de bonté.

La communauté monastique se montre fort accueillante à l'égard des jeunes Frères de Saint-Jean qui, par conséquent, s'y trouvent comme chez eux. Totalement intégrés au noviciat cistercien, ils jouent le jeu en partageant en tout la vie communautaire.

Légèrement à l'écart, le noviciat comprend quelques cellules avec vue sur la mer... mais fort mal chauffées. À l'étage, un seul lavabo. Avec eau froide, été comme hiver. L'eau chaude se trouve à l'extérieur. La vie est donc austère, simple, dépouillée.

Chaque soir, au Chapitre des coupes on demande pardon pour les actes blessant la charité fraternelle.

Le jour de *désert* – ou de solitude – hebdomadaire, la plus grande joie est de se retirer dans le monastère fortifié qui, sur une pointe avancée de la côte sud de l'île, plonge ses murailles dans la mer.

Élevée au XI^e siècle pour protéger les moines des pirates sarrasins, cette tour fortifiée, aujourd'hui désertée, offre de nombreux avantages à l'apprenti-moine en désert. Au premier étage, à l'abri du « cloître du travail », aux arcades ogivales et aux voûtes multiséculaires, il peut étudier les Saintes Écritures. Ou bien, au deuxième, dire son bréviaire en marchant dans le « cloître de la prière » à colonnettes de marbre blanc, ou en s'agenouillant dans la chapelle, haute salle voûtée d'ogives. Ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la fondation de la Communauté Saint-Jean, qu'elle a prise vraiment dans son cœur⁷⁴⁰ », témoigne-t-il.

Jusqu'en 1980, les frères de Saint-Jean lui rendent visite lors d'une des retraites du frère prêcheur à Châteauneuf-de-Galaure. Tous s'entassent dans sa petite chambre. Le père Philippe présente les nouveaux. On chante, on prie, on échange des nouvelles.

Témoins de leurs rencontres, les frères rapportent que, tous deux plein d'humour, ils sont ensemble tels des enfants, plaisantant et riant, partageant même une grande tendresse.

Le père Philippe-Marie témoigne : « C'est là que j'ai entendu Marthe dire de nous : «C'est le parterre des petites fleurs du Renouveau de l'Église !» » Et le prêtre d'ajouter avec l'humour qui le caractérise : « Cela nous va comme un gant ! »

Et, plus sérieusement :

On recevait d'elle un encouragement formidable. J'ai entendu d'elle ces termes de « Renouveau de l'Église », ou de « nouvelle Pentecôte ». Nous lui rendions visite une fois par an. Et exceptionnellement, nous y allions aussi, quand il y avait des questions un peu difficiles. Elle était toujours d'un conseil merveilleux.

Dans leur histoire commune, il y a encore cet événement-clé. Un jour, le père Finet dit au père Philippe : « Marthe souffre beaucoup, beaucoup. De terribles luttes. Si elle vous consulte, je vous en supplie, n'hésitez pas à lui dire, en prêtre, tout ce que l'Esprit Saint vous suggérera. Moi je ne peux plus rien pour elle ! »

Le dominicain raconte :

J'ai donc vu Marthe – c'était un matin – et elle m'a dit combien elle souffrait – elle ne me l'avait jamais dit avant. Elle m'a même dit : « Père, je vous en supplie, emmenez-moi ! Je ne peux plus rester ici, [...] les Foyers n'ont plus besoin de moi [...]. Emmenez-moi chez les fous ! (je l'entends encore). Là, au moins, je pourrai prier, alors qu'ici je suis inutile et même je leur fais du mal. » Je n'avais jamais vu Marthe comme cela : une sorte de vertige intérieur, comme si toute sa vie était inutile... Alors je lui ai dit : « Mais non, Marthe, vous n'êtes pas inutile ! C'est vous qui êtes la source, et vous portez tout cela dans votre souffrance⁷⁴¹. »

Comme elle insiste, il trouve un dernier argument. Il fait entrer la dizaine de postulants qu'il devait justement lui présenter ce matin-là. Grand silence. Une fois partis, il reprend : « Vous voyez, Marthe, vous devez prier pour eux ». À quoi elle répond : « Oui, je les porte et les offre au Bon Dieu. » Et, dans ce qu'il décrit comme un sursaut de joie : « Ils sont un petit parterre de fleurs du printemps de l'Église pour Jésus, pour sa joie. »

Elle avait complètement oublié son angoisse, confie-t-il, elle était prise par cette joie. Cela m'a bouleversé, de voir que, nous qui avons tant reçu d'elle, elle nous voyait, à la fin de sa vie, comme une petite communauté qui pouvait être une joie pour Jésus, une joie pour la Vierge Marie... et une joie pour elle⁷⁴².

Disponible, fort et heureux

Je vis tous les frères les uns après les autres, les écoutant et tâchant de donner quelques directives lorsqu'il y avait lieu, rapporte le père Marie-Joseph Jarrosson, délégué de dom Marie-Bernard de Terris pour l'une des visites canoniques à Fribourg. Mais la ferveur et l'application aux études étaient grandes et c'était une visite facile. Quelle ne fut pas ma confusion lorsqu'après tous les frères, entra à son tour le père Marie-Dominique Philippe qui venait humblement, comme les frères, se soumettre à la loi canonique en ouvrant ses pensées au représentant du père abbé qui était alors son supérieur, par rapport à Saint-Jean⁷⁴³.

Chez le père Marie-Do, rien n'est systématique. Aussi demeure-t-il sans projet sur la Communauté Saint-Jean. Il tâche d'avancer avec elle, sous le souffle de l'Esprit Saint, tout en la portant comme une famille.

Le nombre croissant de frères et le fait qu'il ne soit pas le père spirituel de tous, ne l'empêchent pas de connaître chacun et de tisser de solides liens personnels ; il y tient.

Cela a été une approche progressive, témoigne Philippe Chauveau devenu frère Jean-Philippe. Pour moi, comme pour beaucoup de frères, cela a été, inconsciemment, la découverte d'une paternité. Il a vraiment été un père. Ce n'était pas d'abord le prof de philo ou de théologie. Il a toujours été un homme simple, facilement abordable. C'est nous qui étions intimidés. Et lui était discret. Il ne disait pas : « Venez me voir », etc. Il était discret.

Par la force des choses, Marie-Dominique Philippe doit s'immerger dans une culture, une manière de penser et des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il la cachera derrière celle que Jean-Paul II a écrite pour le synode sur la famille, tenu moins d'un mois auparavant. Les Frères de Saint-Jean la reprendront alors à leur compte pour la dire chaque jour.

Retrouvailles

Les pèlerins attendent. Recueillis. Aux premiers rangs, les responsables des AFC, des jeunes gens, des prêtres, etc. Quand le cardinal Alexandre Renard vient discrètement tirer l'un d'eux par la manche : « Père Philippe, venez avec moi ! » et il l'entraîne à la porte par laquelle Jean-Paul II doit arriver. C'est la première fois que le frère prêcheur rencontre Karol Wojtyla comme pape. Celui-ci le reconnaîtra-t-il ? Peu importe, il est si heureux de le revoir !

À ce moment-là, celui-ci arrive et, l'apercevant immédiatement, il le serre chaleureusement.

À l'issue de l'audience – exceptionnelle –, lors des dernières salutations, Jean-Paul II lui dit : « Père Philippe, où en est la philosophie depuis notre rencontre à Fribourg ? Où en est l'enseignement de la métaphysique ? Ceci me préoccupe, je voudrais en parler avec vous. Êtes-vous libre demain à 7 heures ? » En disant cela, il vérifie sa disponibilité auprès de son secrétaire. Décontenancé, le pèlerin se tourne vers son voisin, qui consulte immédiatement leur programme : tenant à honorer ses engagements auprès des AFC, il prend soin de vérifier. Il se trouve que, ce 10 novembre 1980, il est libre toute la matinée. Il accepte.

Ivre de bonheur

Ce fut déjà autour d'un petit déjeuner qu'il rencontra Karol Wojtyła, alors archevêque de Cracovie. C'était à Naples, en mars 1974, lors d'un colloque sur Thomas d'Aquin à l'occasion du septième centenaire de sa mort. Logés à la même enseigne, ils firent alors connaissance en discutant philosophie. Un lien se noua immédiatement entre ces deux amis du Christ et de la vérité.

Leur deuxième rencontre eut lieu à Fribourg, moins d'un an après, lors d'un colloque de phénoménologie, « Personne et inter-personnalité ». Une photo les montre en un sérieux dialogue, lors d'un cocktail, comme en témoigne le verre que le père Philippe tient dans ses longues et fines mains. Les visages sont tendus l'un vers l'autre, attentifs. Ils ont ce même front haut et ces grandes oreilles. Le cardinal polonais est plus grand. De huit ans son cadet, il a déjà une belle chevelure blanche tandis que le religieux a encore de vigoureux cheveux châains. La soutane du premier est aussi noire que l'habit du second est blanc. Karol Wojtyła assiste à ce colloque car il est de formation phénoménologique. Marie-Dominique Philippe, lui, y donne une courte intervention, comme métaphysicien.

Le 10 novembre 1980 au matin, le père Marie-Dominique et frère Jean se rendent au Vatican en autobus. À 6 h 45, ils sont devant la Porte de bronze. À 7 heures, dans la chapelle privée du pape. Le prêtre concélèbre la messe avec Jean-Paul II. Puis il est invité à partager son petit-déjeuner au cours duquel les deux hommes ont un long tête-à-tête.

Posté au bistrot du coin depuis la fin de la messe, frère Jean finit par voir sortir du palais apostolique un père Philippe

bouleversé. Titubant.

- Mon frère Jean, peut-on rentrer à l'hôtel à pied ?
- Père, il faut bien compter une heure et demie...
- Très bien, j'ai besoin de marcher !

Au long des rues romaines, le vieux frère prêcheur confie la reconnaissance témoignée par le Saint-Père pour sa tenace et fidèle quête de vérité à l'école d'Aristote, ce travail métaphysique, durant tant d'années, au milieu de la tempête et de l'hostilité. Il est ivre de bonheur. Véritablement. D'être confirmé dans sa recherche, assuré d'avoir bien fait de l'entreprendre, remercié longuement pour son dévouement, sa persévérance. Il le reçoit comme une bénédiction de l'Église pour ces années de labeur et de lutte.

En outre, Jean-Paul II l'a sollicité sur des sujets lui tenant à cœur. Et, roulant les mots dans son accent polonais, lui a ordonné : « Père Philippe, je vous défends de mourir sans engendrer des disciples dans ce travail philosophique. L'Église en a besoin, je vous le demande en son nom. » Le dominicain d'évoquer alors les Frères de Saint-Jean. Le pape, ne les connaissant pas encore, de rétorquer : « Amenez-les moi, je veux les bénir. »

Les rendez-vous du Mardi saint

Cinq mois après, Mardi saint 1981, entouré d'une soixantaine d'entre eux, le fondateur se présente à la Porte de bronze à l'heure dite – matinale. Ils répondent à l'invitation de Jean-Paul II.

Conduits par les Gardes suisses au long de hauts couloirs à l'atmosphère feutrée, ils forment un groupe improbable derrière l'immuable uniforme rouge, bleu et or.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marie-Dominique Philippe reçoit cette encyclique en plein cœur. Une nouvelle confirmation de l'effort d'une vie. Et dans la Communauté Saint-Jean, on croit rêver : « *Fides et ratio* a été écrite pour nous ! s'exclame le père Philippe-Marie, c'est notre carte d'identité. »

Sur le plan du magistère, le pontife joint encore l'acte au discours. Avec, pour ne citer que les plus célèbres : le rassemblement des religions chrétiennes et non chrétiennes à Assise ; la visite à la synagogue de Rome ; au Colisée, la cérémonie de repentance de l'Église pour des comportements déviants ; et, à Jérusalem, la prière devant le Mur des lamentations.

Sous sa houlette, au fil des ans, l'épiscopat change de visage : les nouveaux pasteurs sont simples, directs, profonds, aptes à prendre des positions nettes, voire surprenantes, sensibles aux problèmes sociaux, prêts à accueillir des sensibilités religieuses différentes, voire nouvelles, proches des laïcs et des prêtres. Hommes de média, ils sont appréciés des journalistes... ce qui importe également.

En outre, le pape pratique la collégialité grâce aux synodes et aux visites épiscopales *ad limina*, il internationalise les bureaux romains, il voyage dans le monde : une nouvelle évangélisation de la catholicité est en marche.

De manière générale, les membres de ce qui deviendra la Famille Saint-Jean n'en finissent pas d'être surpris par l'unité de l'enseignement du pape et de leur fondateur.

Et par l'unité entre vie, foi et raison au sein même de leur enseignement respectif. Inséparable de la parole, ils ont le geste, large, qui embrasse, relève et soutient. Notamment, chacun à leur manière, ils sont témoins de la miséricorde. Peu après son

élection, Jean-Paul II consacra une encyclique au Père « riche en miséricorde⁷⁶⁷ ». Durant son pontificat, il est l'apôtre de la miséricorde, à la suite de sa compatriote, sainte Faustine (1905-1938), dont le message lui est cher et familier, « un soutien particulier et une source inépuisable d'espérance ». Quant au père Marie-Dominique, sa prédication comme sa vie apostolique sont empreints de miséricorde.

Autre point commun : leur souci et intérêt pour les jeunes. Ils ont su susciter leur enthousiasme pour le Christ. Notamment en leur découvrant – comme Jésus, avec le jeune homme riche – qu'ils sont faits pour voir Dieu, pour connaître la béatitude véritable.

Le printemps de l'Église est autour du pape, dans la jeunesse, constate le père Philippe. [...] Plus que des signes, [j'en vois] des réalisations. [...] Le printemps de l'Église, c'est une nouvelle ferveur, une nouvelle aspiration des jeunes. Cela me frappe énormément. On est très proche des jeunes quand on a 90 ans ! Beaucoup plus que ceux qui ont 50 ans⁷⁶⁸.

Donnés corps et âme au Christ et à l'Église, l'un et l'autre le sont également à Marie.

En 1958, lorsqu'il devient évêque auxiliaire de Cracovie, Karol Wojtyla choisit pour devise *Totus tuus*, « Tout entier à toi ». Vœu inspiré de la prière de consécration à Jésus, par Marie, de saint Louis-Marie Grignion de Montfort : *Totus Tuus ego sum et omnia mea tua sunt*⁷⁶⁹. « Je suis tout à toi, et tout ce que j'ai est à toi. »

Consécration qu'Henri Philippe a faite dès l'enfance.

Un lien personnel providentiel

Jean-Paul II affermit, conforte et encourage aussi le septuagénaire dans sa tâche de fondateur et, bientôt, de prier général. Il lui confirme qu'il rend un service important à l'Église en fondant cette communauté et en continuant à porter du fruit. Il lui permet d'avoir l'audace de puiser dans ses découvertes personnelles pour les transmettre aux frères. Il souligne que ceux-ci doivent poursuivre et approfondir sa recherche spécifique.

Aussi, Marie-Dominique Philippe qui, jusqu'ici a humblement travaillé pour l'Église sans chercher à se faire un nom, est-il reconnu. Et épaulé dans sa mission. Bien qu'entouré de nombreux frères de Saint-Jean, il est en effet assez seul car ceux-ci sont encore jeunes et il n'est pas toujours compris par les évêques de France. À travers ce lien personnel, le Saint-Père lui est une force pour avancer dans l'espérance, un roc pour sa foi ; il garde précieusement ses orientations pour la Communauté Saint-Jean, dont celles de ne pas hésiter à innover, à accueillir largement et à évangéliser, dans le monde entier. Et ainsi sera-t-il.

Jean-Paul II saisit également chez lui le désir de renouveler la vie religieuse à la lumière du mystère de saint Jean, et la volonté de ne pas faire entrer à chausse-pied les jeunes religieux dans un cadre rigide.

« J'avais le souci filial d'entrer pleinement dans son point de vue, souligne le père Philippe, pour être en conformité avec lui, et puis pour bien le comprendre⁷⁷⁰. » Jusqu'à la fin, il lui soumet questions et préoccupations auxquelles le pape répond directement et simplement. Cette relation personnelle l'aide à accepter des ordres difficiles, des décisions éprouvantes et, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rome en 1996. Marthe Robin sera reconnue « vénérable » par le pape François le 7 novembre 2014.

Discrètement, le père Marie-Dominique reviendra régulièrement prier dans sa chambre ou sur sa tombe, comme le font désormais de nombreux « pèlerins ». Durant quelques années, il continuera à prêcher, en France et à l'étranger, dans d'autres Foyers de charité où il demeure un prédicateur apprécié. Certains membres des Foyers, marqués par sa prédication et sa présence, lui demeureront attachés.

Une dizaine d'années après sa mort, il confie « aller » souvent auprès d'elle, pour « faire le point ».

Et nous savons qu'elle est tout à notre disposition ; et elle donne la lumière. Oh ! pas une lumière extraordinaire ! Non. Cela se fait d'une façon tout intérieure, et Marthe nous demande d'avoir toujours une très grande attention aux événements, qui sont conduits par la Providence. C'est cela qui était si beau en elle : elle n'avait pas de projets⁷⁷⁵.

« À partir de la mort de Marthe, le paratonnerre a disparu. Certes elle reste présente divinement, mystiquement, pour nous, pour tous ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mais je veux dire que Marthe était le paratonnerre sensible qui pacifiait, et que cela a disparu⁷⁷⁶. »

L'ami de la sagesse

Malgré la croissance de la Communauté Saint-Jean, le professeur poursuit son enseignement à l'université de Fribourg

avec les mêmes rythme et matières, soit environ une dizaine de cours hebdomadaires : théologie naturelle, histoire de la philosophie grecque, logique, philosophie de l'art, introduction à la philosophie.

Donnés depuis 1968, élargissant le strict domaine de sa chaire, ses cours d'initiation à la philosophie donnent naissance, en 1978, à *Lettre à un ami*⁷⁷⁷. Écrit de sa main, quasiment d'un jet, ce petit livre d'une grande densité trace un itinéraire philosophique touchant toutes les dimensions de la personne humaine, de sa capacité d'aimer à celle de connaître Dieu, en passant par celles de travailler ou s'insérer dans la communauté (familiale, politique).

Mon cher ami, écrit-il dans son introduction [...] Il m'a semblé bon, et du reste vous me l'avez demandé, de donner une sorte d'itinéraire précisant les grandes étapes de la réflexion philosophique, selon un ordre de recherche. [...] Je sais qu'en faisant cela, je m'expose à toute espèce de critique ; mais que ne ferait-on pas pour un ami qui, lui, lisant ce livre avec le désir d'une recherche de vérité, comprendra, grâce au lien d'amitié, tout ce qui peut demeurer implicite, virtuel, dans un tel raccourci. [...] J'écris vraiment ce livre pour celui qui, en quête de vérité, est mon ami, un ami philosophe, désireux de l'être toujours plus. C'est pourquoi cet itinéraire, tout en supposant une compréhension amicale, demeure un itinéraire philosophique, car il est tout entier commandé par la réalité elle-même, que tout homme peut expérimenter⁷⁷⁸.

Poussé par des étudiants à préciser et à creuser sa réflexion,

stimulé par des interlocuteurs dont frère Marie-Alain qui relit le manuscrit et l'interroge sur les difficultés du texte, Marie-Dominique Philippe réalise, en écrivant, que son enseignement oral ne respecte pas vraiment ce fameux « ordre de découverte » philosophique et finalement, sa propre pensée.

Aussi, à plus de 65 ans, après plus de trente ans de recherche et d'enseignement, le professeur explicite-t-il des points qu'oralement, il avait involontairement éludés, et réorganise-t-il son exposé à la lumière d'un ordre de sagesse réapprofondi.

Déjà, il y a quelques années, l'écriture de ses ouvrages de philosophie première s'en était suivie de la même conséquence...

Un travail de Dominicain

En effet, entre 1972 et 1977, il publia les trois premiers volumes d'un *Essai de philosophie : Une philosophie de l'être est-elle encore possible ?*⁷⁷⁹ ; *L'être. Recherche d'une philosophie première*⁷⁸⁰ ; et *De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse*⁷⁸¹.

Initialement, l'auteur devait compléter ces gros ouvrages de métaphysique par cinq volumes : une *Éthique*, une *Politique*, etc. ; il avait même prévu une *Critique* ! Constituant ainsi une véritable « somme » couvrant tout le champ philosophique. A-t-il été trop absorbé par la fondation de la Communauté Saint-Jean ? Toujours est-il qu'il n'ira pas au bout de ce projet. *L'Éthique* et la *Philosophie du vivant* paraîtront néanmoins sous forme de photocopiés.

Ces trois livres manifestent que cet homme qui enseigne la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reconnue par l'Église en 1978 ; ses membres sont oblats – *ad instar oblatores regularium* – de l'abbaye cistercienne de Notre-Dame-de-Lérins. Le père-abbé m'a demandé d'être son délégué auprès d'eux pour leur formation intellectuelle et spirituelle.

Les membres de cette communauté reçoivent donc une formation monastique (ils font un an de noviciat réparti entre l'abbaye de Lérins et Montmorin, dans les Hautes-Alpes), et une formation intellectuelle en vue d'une vie apostolique, dans le but de former de petits prieurés qui seront au service des évêques. Le premier prieuré, à la demande de Mgr Barthe, évêque de Toulon, a été érigé en juillet 1981 à Cotignac (Var), paroisse et lieu de pèlerinage à Notre-Dame-de-Grâces.

La communauté compte actuellement sept prêtres ; quatre frères diacres seront ordonnés prêtres le 8 septembre par Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun, dans la basilique de Paray-le-Monial. Soixante-dix frères environ font actuellement leurs études. Tous ne seront pas à Rimont ; il en restera une vingtaine à Fribourg, pour y terminer leurs études de théologie.

Je crois qu'aider une jeune communauté de religieux et d'apôtres fait bien partie de la tradition de l'Ordre.

Fr. M.-D. Philippe, o.p.⁷⁸⁸

Tandis que certains de ses frères vivent mal la naissance de cette communauté, cette dernière phrase manifeste que le frère Marie-Dominique ne voit pas de contradiction – au contraire – entre sa vocation dominicaine et l'accompagnement de cette communauté nouvelle à laquelle il n'appartient pas.

Pour la première fois, le frère prêcheur vit donc avec les

Frères de Saint-Jean.

On sait lorsqu'il est dans la maison : sa présence paternelle instille un climat de paix.

On le voit désormais à l'oraison à l'aube ou à l'office de nuit, même quand il s'est couché très tard ; il est toujours régulier parmi ses frères. À l'oraison, il est fervent, mobilisé dans sa prière. On l'entend s'adresser au Christ, dans un murmure. Il se met à genoux, se prosterne, se relève, s'assoit parfois et s'endort également !

Il travaille intellectuellement avec les frères et leur fait passer leurs examens.

Il prend ses repas avec la communauté : un point blanc, discret mais lumineux, dans une assemblée ardoise.

Toutefois, le rythme hebdomadaire du prêcheur ne change pas : du lundi au vendredi, il vit et enseigne à Rimont et le week-end, il poursuit ses apostolats à l'extérieur.

S'il retrouve une vie fraternelle, l'année 1982-1983 est cependant très difficile. En quittant Fribourg, il a renoncé à nombre d'amis et à un milieu qui lui était connaturel depuis plus de trente ans. Jusque-là, il trouvait un équilibre entre une forte vie intellectuelle et apostolique, et le service rendu ponctuellement aux Frères de Saint-Jean. Désormais, il vit dans un couvent en chantier avec une bande de gamins dont le niveau et l'éducation diffèrent de ceux de ses interlocuteurs de l'*Alma Mater* ou de l'*Albertinum*...

Pour le dominicain de 70 ans, c'est un exil.

Des années après, lorsque des frères de Saint-Jean lui diront un jour : « Nous n'avons pas le temps d'accueillir des postulants dans notre prieuré, ceci diminuerait notre apostolat », le prieur général leur répondra sans détours : « Diminuez votre apostolat et prenez des étudiants. N'ai-je pas renoncé à ma vie apostolique

pour vous ? »

Quoi qu'il en soit, le fondateur donne l'impulsion. Dans le gouvernement de la maison, il collabore avec les jeunes frères tout en composant avec les divers tempéraments... Les responsables de chantier le consultent. On discute aménagement, travaux, etc. C'est très intéressant. Passionné d'architecture, le père Philippe a le sens de l'espace à vivre, des besoins d'une communauté religieuse, etc. Toutefois, dès qu'un prieur est nommé à Rimont, il s'efface, afin de lui laisser toute latitude.

Sur un plan général, il mobilise les frères, leur soumet les décisions importantes et leur laisse le temps de les appliquer. Il précise, explique, forme à la vie religieuse. Dans un contexte de fondation où l'on risque de s'enliser dans les problèmes matériels ou secondaires, il élève le débat. Il emmène plus haut.

À tout moment, on peut parler librement avec lui de telle ou telle orientation. Il suffit de frapper à la porte de son bureau. Autant qu'il le peut, il se rend disponible, jusqu'à être « mangé » du matin au soir et du soir au matin. Dormant toujours aussi peu.

Entremise... ou plutôt, médiation

C'est mère Winfrida Philippe qui introduisit la Communauté Saint-Jean auprès de Mgr Armand Le Bourgeois dont elle a la confiance.

En effet, en 1974, elle fonda le monastère des Bénédictines de la Compassion dans un ancien presbytère, près de Cluny, dans son diocèse d'Autun, Chalon et Mâcon.

Pendant les vacances universitaires, le père Marie-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son fondateur auront un impact sur elle. Étonnamment, cette vie religieuse qui, de prime abord était un obstacle à l'insertion, deviendra un atout !

En 1988, un article du *Monde* reflète la manière dont une frange de cette Église de France les perçoit encore, huit ans après leur première rencontre avec la CEF. Le titre donne le ton : « Au séminaire traditionnel des Petits Gris – Les «moines-soldats» de Jean-Paul II ».

Y sont surtout évoqués les chiffres de recrutement « à faire pâlir d'envie » les supérieurs de grands séminaires et surtout des responsables des grands Ordres apostoliques.

L'engouement pour cette communauté, avance le journaliste, s'explique sans doute par l'ajustement entre le type de vie religieuse proposé et la mentalité de « minoritaires cernés » qui est, aujourd'hui, celle de certains jeunes catholiques. [...]

S'agit-il de former un « clergé parallèle » ? Le père M.-D. Philippe connaît l'objection et préfère en rire. « On fait figure de vilains petits canards », admet-il volontiers. Son action est comprise par un nombre plus grand d'évêques et par le jeune clergé, mais il est vrai qu'elle cadre mal avec les références et les critères qui sont ceux de mouvements et d'un clergé plus âgé. [...]

Ils n'ont pas la tête enflée. Ils sont lucides sur leur situation et leurs capacités. « Nous sommes avant tout des contemplatifs », disent-ils, se définissant comme un clergé complémentaire, plutôt que concurrentiel⁷⁹⁷.

« Séminaire », « traditionnel », « moines-soldats de Jean-Paul II », « crâne rasé », « minoritaires cernés », « discipline de

fer »... Là où d'autres auraient écrit « prieuré », « classique », « génération Jean-Paul II », « cheveux courts », « avenir de l'Église », « exigence »...

Néanmoins, la chute de cet article reflète bien une réalité dans laquelle Marie-Dominique Philippe s'est pleinement inscrit et à laquelle il a tenté de répondre avec toute son intelligence et son amour : « La crise du recrutement sacerdotal et religieux dure, alors que se tisse tout un réseau de communautés nouvelles⁷⁹⁸. La redistribution des tâches dans l'Église pourra difficilement se faire sans grincements⁷⁹⁹. »

Face à ces difficultés, mais surtout au développement de la Communauté Saint-Jean qui, désormais, le dépasse complètement, le fondateur demeure confiant et plein d'audace.

Oblats au carré

Les Oblats de Saint-Jean

C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples.

Saint Jean

Rimont, vendredi 18 septembre 1981. À l'heure de Complies, une bonne trentaine de frères de Saint-Jean et des laïcs sont réunis dans l'église, recueillis. La lumière dorée du couchant entre par la porte grande ouverte tandis que les cierges scintillent sur l'autel.

Une vie pleinement évangélique

Toc, toc, toc. Tous se lèvent. Les pères Marie-Dominique et Marie-Alain remontent la nef, suivis de Marc et Sandra Balmès, Jeanne-Marie et Claude de Puybaudet et leur fils Michel, Anne-Marie Dugelay, Anne d'Harcourt, Isabelle Laurent, Brigitte Peyrelongue, Anne de Rozanbo et Tünde Szentes. Est lancé un chant à l'Esprit Saint.

On s'assoit. Le père Marie-Dominique rejoint l'ambon et adresse quelques mots qui pourraient être ceux-ci :

L'oblature, c'est appartenir à une famille religieuse. Et c'est comme la vie religieuse : on s'engage vraiment pour la vie ; on ne veut pas vivre uniquement de la grâce du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marqué le début de la communauté des sœurs. Prenant la tête du groupe, malgré sa santé fragile, elle a très vite donné les premières orientations et permis la structuration de la vie communautaire. Les temps d'oraison se développent, la vie de silence s'approfondit.

Avant les premières prises d'habit, les postulantes avaient demandé au père Marie-Dominique Philippe de réfléchir à une Règle de vie des Sœurs de Saint-Jean, basée sur celle des frères. Avec la collaboration de sœur Alix, il en écrira le développement.

Les modalités de leur vie seront encore à trouver.

Doucement, la branche féminine grandit. Lors de la première visite qu'il leur rend à Rimont, Mgr Armand Le Bourgeois, au moment de les bénir, conclut une prière par ces mots : « Seigneur, je Te remercie pour ce commencement. Bénis ce commencement, Toi qui aimes les commencements, Toi qui es le Commencement. »

Quel rôle le père Marie-Dominique Philippe a-t-il joué dans cette fondation ? Comment accompagne-t-il ces premiers pas ?

De même qu'à partir du moment où il a accédé à la requête insistante des étudiants, il a tout fait pour les aider, de même avec ceux qui s'ensuivront : les oblats et les sœurs. Dans la mesure où on le sollicite... (parfois, il faut insister un peu car il ne se sent pas à la hauteur).

Dans le cas des sœurs, il a réuni des personnes désireuses de vivre selon l'esprit de saint Jean. Qu'il les accompagne individuellement ou non, il les connaît toutes. Toutefois, il est un homme, il a déjà fort à faire avec les frères et il ne se sent pas appelé à fonder quoi que ce soit pour des femmes. Dès lors qu'Alix consentit à s'occuper d'elles, le fondateur s'est engagé

ipso facto à la soutenir ; il a toujours encouragé les orientations qu'elle a données.

Son attitude est simple, ouverte, confiante, pleine d'espérance pour une œuvre que Dieu voudrait réaliser – dont il est sûr mais qu'il découvre au fur et à mesure de sa croissance. Sa disponibilité aux projets de la Providence et son écoute des désirs des personnes concernées sont assez admirables ; sans aucune idée de l'avenir et schémas préconçus, cet homme de 70 ans accompagne de son mieux communautés et personnalités, à chaque étape de leur vie. Il avance, un pas après l'autre, dans la ferveur de la prière et pense qu'à travers événements, réalité, idées et désirs des unes et des autres, apparaîtra la forme concrète de leur vie.

En septembre 1983, les sœurs et les postulantes s'installent à Saint-Jodard à l'ombre du noviciat et du *studium* de philosophie des frères, en fondation.

Parallèlement, à la demande du fondateur, se regroupent à Rimont des jeunes – et moins jeunes – femmes envisageant un laïcat consacré, dans l'esprit de la Communauté Saint-Jean. Elles se nommeront « Oblates régulières de Saint-Jean ».

En définitive, des quatre étudiantes initiales de la collocation de Fribourg, seule est restée Anne-Marie. Quant aux autres jeunes femmes, après avoir discerné que telle n'était pas leur vocation, elles quittent Rimont et, ultérieurement, se marieront.

Septembre 1983 – avril 1984 : en marche pour le désert

Tandis que sœur Alix pressent que, selon son appel, elle ne pourrait prendre en charge qu'une communauté contemplative, lors de la retraite de communauté, à Saint-Jodard, en septembre 1983, le père Marie-Dominique Philippe confirme leur orientation vers une vie de silence et de solitude :

Elles doivent être pour nous le silence de la Vierge Marie ; de plus en plus j'en suis convaincu. C'est le mystère de Marthe [Robin] qui continue, à travers elles, pour nous. C'est donc le mystère de la Compassion, l'Agonie, la Croix, le Sépulcre. Et c'est leur fonction, c'est leur rôle, c'est leur vocation⁸¹¹.

Tout en partageant l'esprit johannique insufflé par lui chez leurs frères, progressivement, celles-ci s'engagent dans la voie d'une « vie cachée », plus en solitude (notamment pour les repas), portant dans leur prière, unies à Marie dans son mystère de Compassion, l'Eglise et le monde. Elles soutiennent ainsi leurs frères apôtres et exercent entre elles et avec eux une charité fraternelle discrète mais intense.

Apparaît là toute la souplesse du fondateur : lorsque sœur Alix lui confie qu'elle pense orienter la communauté des Sœurs vers une vie purement contemplative, il accepte et confirme car il est ouvert ; ceci ne change pas son projet, puisqu'il n'en avait aucun !

Et lorsque qu'à ce moment-là, certaines d'entre elles s'ouvrent de leur désir d'exercer une vie religieuse plus proche de celle des Frères, il cherche pour elle une solution.

Avril-septembre 1984 : la naissance des Sœurs apostoliques de Saint-Jean

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que grâce à la pauvreté, Dieu agit plus, parce qu'il n'est pas gêné. J'espère que même dans mon activité de professeur de philosophie, Dieu n'est pas gêné...⁸²⁴ »

Aidé de l'enseignement et des moyens proposés par l'Église pour la vie religieuse, habité par ses convictions, son héritage familial et dominicain, Marie-Dominique Philippe s'engage totalement dans son gouvernement. « Très personnel » étant sans doute son meilleur qualificatif. Dans le sens de finalisé par le bien des *personnes*.

Peu en comprendront le mode.

Tout d'abord, le soubassement de ce gouvernement est son adaptation au développement organique de la congrégation, avec ses progrès et ses crises, à travers lequel il décèle progressivement les orientations à prendre en vue de sa sainteté.

Dans ce mouvement vital, la communauté s'organise en vicariats – France Nord, Sud et Centre, Europe Nord et Sud, Asie, Afrique, Amériques. Chaque entité est confiée par le prieur général à un membre de son Conseil, lui-même élu par le Chapitre général. Au sein des vicariats, on opte pour un agencement en prieurés de cinq ou six frères élisant leur prieur. Ceci doit favoriser une vie de type familial, une souplesse de l'ensemble et donc, un ajustement constant aux besoins actuels de l'Église.

Au centre de cette organisation : chaque personne.

Le prieur général ne cherche pas à élaborer une stratégie, appliquer des principes politiques, plaquer des schémas préétablis ou conserver us et coutumes. Avant tout, dans son gouvernement, il est attentif aux personnes. Dans la miséricorde et une grande espérance pour chacun.

Il permet ainsi à des personnalités diverses et riches de trouver, dans une même communauté, leur épanouissement, leur stature. Ceci fait partie de sa grandeur de fondateur. Pas si simple ! Faire travailler à une œuvre commune près de deux cents frères dotés d'autant de finalités et de parcours différents ! Cet exercice – un tour de force – exige de sa part d'unir quantité d'éléments ; il lui demande une grande capacité d'adaptation, d'écoute, d'accueil, de pauvreté spirituelle. Et réclame de chacun coopération et dépassement de soi. De permanents réajustements, avec de nouvelles responsabilités pour les uns et des effacements pour les autres.

Ce fut un temps de grâce pour toute la communauté, écrit-il au sujet du Chapitre général de 1987, où Marie fut plus présente que jamais pour unir ses enfants au-delà de la diversité de leurs personnalités toutes vibrantes et bouillonnantes, si riches humainement, mais pas encore assagies par l'âge, les luttes et les échecs. Seule Marie peut faire de si grandes merveilles ! Pendant tout le Chapitre, j'ai essayé de regarder tous les frères présents auprès de moi dans ce regard de notre Mère, si merveilleusement miséricordieuse et si exigeante pour chacun⁸²⁵.

Aussi, le fondateur préconise-t-il aux frères ayant une autorité dans la congrégation, de l'exercer de manière fraternelle et paternelle, c'est-à-dire bienveillante, souple et fondée sur une relation de confiance. Pour lui, gouverner c'est servir. La personne et non la loi. Afin d'aider chacun à trouver, dans le bien commun, les moyens nécessaires à atteindre sa finalité.

Progressivement, certains frères posent sur eux-mêmes un regard plus profond et avancent dans cette lumière. Ils savent

qu'ils peuvent parler au prier général comme à un père. D'autres pensent qu'il devrait être plus exigeant, plus sévère et exercer une autorité qui aboutisse à une formation uniforme, égale pour tous.

Simultanément, le père Marie-Dominique est attentif aux besoins des Églises. Ainsi, il enverra la même année 1993, les plus âgés et expérimentés, les pères Philippe-Marie et Marie-Alain, fonder respectivement en Lituanie et en Guinée, car il lui semble que ces pays où les pouvoirs communistes viennent de tomber ont besoin d'aide. Folle imprudence ! qui n'est pas sans rappeler les mœurs d'un saint Dominique dispersant les prêcheurs à peine l'Ordre formé.

À l'âge de la sagesse

Le prier général ne sera donc jamais un chef organisant ses troupes, mais plutôt un sage ordonnant à la finalité. Là réside peut-être la grandeur et le talon d'Achille de son priorat : étant philosophe et septuagénaire, Marie-Dominique Philippe gouverne à la lumière de la sagesse.

Son regard est analogique, intelligent et prophétique : lors de ses nombreuses visites à travers le monde, écoutant et observant les frères, les prieurés et leur environnement, le fondateur découvre le visage de la Communauté Saint-Jean spécifique à Taïwan, Dakar, Genève, etc., et il y cherche l'appel du Christ sur chacun et sur les communautés. Autant de pépites mêlées à des scories qu'il faut discerner sans abîmer ; autant de flammes à nourrir et à surveiller sans mettre sous le boisseau ni éteindre. Une abondante et foisonnante matière à réfléchir, à méditer. Il avance avec tout ceci.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vivante et l'amour du Christ. L'important est que le novice entre dans une vie de prière et de charité fraternelle, avec liberté et profondeur.

Aussi veut-il que le discernement se fasse à l'intérieur de la vie communautaire, confronté à la réalité. Préférant que l'intéressé découvre par lui-même qu'il est capable ou non de mener ce genre de vie, il le laisse l'essayer plutôt que de l'y accepter ou le lui refuser d'emblée. Il s'appuie sur le Christ appelant ses disciples : « Venez et voyez ! » (Jn 1,39)

Ensuite, le nécessaire temps de réflexion est pris avant l'engagement définitif.

Afin d'aider au discernement, le fondateur insiste pour que, dès le noviciat, les frères étudient la philosophie, entrent dans une recherche de vérité, afin d'être plus autonomes. Il pense qu'ainsi, même s'ils partent, ils auront au moins formé leur intelligence.

Enfin, il ne décide d'une profession perpétuelle qu'avec le Chapitre conventuel du prieuré du frère concerné. Et il leur arrive de refuser.

Alors, nombre de jeunes hommes entrent et... sortent. La plupart du temps, ils témoignent d'une bonne et belle expérience. Ainsi :

Le père Philippe m'a enfanté, il m'a « sauvé ». Il faudrait le mentionner, car on lui reprochait de prendre des jeunes facilement. Je bénis le Ciel qu'on m'ait reçu dans cette congrégation ! Cela m'a permis de vivre quelque chose d'extraordinaire. Aujourd'hui, je suis heureux dans ma vie d'époux et de père de famille. Mais heureusement que j'ai pu vivre ça !

Pour d'autres, la réadaptation est plus difficile...

Pour le prier général, il n'y a pas de honte à partir après avoir reconnu que cette vie n'était pas faite pour soi. En revanche, il est blessé lorsqu'après sa profession perpétuelle, un frère estime s'être trompé. Il craint que cet homme-là ne soit jamais fidèle nulle part, quels que soient ses engagements... A fortiori, lorsque la décision est unilatérale :

Si, ayant fait profession perpétuelle, le frère s'en va sans demander l'avis de ceux entre les mains desquelles il s'est engagé, il y a une rupture. On garde le même regard surnaturel sur lui, parce que le Christ continue de l'aimer ; mais on ne peut pas aimer la décision qu'il a prise comme si c'était la volonté de Dieu sur lui⁸³⁵.

Dans l'Église, ce choix d'un accueil large n'est pas toujours compris ! Beaucoup y voient une imprudence. On reproche au prier général d'accepter tous les postulants, d'où la croissance – trop – rapide de la congrégation. Le successeur de Mgr Armand Le Bourgeois, Mgr Raymond Séguy, évoquera « un grave déficit de discernement des vocations et de l'appel aux ordres sacrés ». À la suite de quoi, un travail aboutira à une réelle amélioration⁸³⁶. Le cardinal Philippe Barbarin le suggère lors des funérailles du fondateur : « Parfois ce cœur de père a fait confiance, trop confiance, à des êtres encore fragiles qu'il aurait fallu accompagner de près et peut-être éprouver, des frères qu'il aurait fallu écouter davantage, pour un discernement plus juste⁸³⁷. »

Effectivement, le père Marie-Dominique, confiant, espère pour tout postulant. Comment juger sans connaître ? Faut-il prendre le risque de rejeter une vocation pourtant bien réelle ?...

Il s'en explique en précisant qu'il garde à l'esprit ces paroles de Marthe Robin à la fondation : « Père, que feront-ils si vous les refusez ? Où iront-ils ? Vous *devez* les recevoir. »

Alors j'ai compris combien Dieu voulait que nous soyons accueillants, combien il fallait avoir cette miséricorde du cœur de Marie à l'égard de tous ceux qui voulaient se donner au Seigneur. C'est pour cela que la Communauté Saint-Jean existe. Évidemment, il faut tout de même un certain discernement, mais un discernement à la manière de Marthe, et non à la manière des psychanalystes, un discernement dans une lumière divine⁸³⁸.

Il se cale sur son regard évangélique sur la vocation sacerdotale et religieuse, revenant toujours à l'appel si net de Jésus : « Suis-moi !⁸³⁹ » et aux vertus théologiques ; rappelant que seul l'amour actuel du Christ et de Marie pouvait donner la force de sortir des difficultés et l'espérance victorieuse dans les combats les plus rudes.

D'autre part, dans la ligne de l'éducation du père Dehau, il n'hésite pas à recevoir immédiatement un jeune suffisamment mûr et désireux d'entrer. Son père spirituel lui avait dit : « La plus grande joie de Dieu est qu'un jeune lui donne sa jeunesse, car c'est la plus grande chose qu'il puisse faire ! » Il témoigne :

Voilà des paroles qui se sont gravées dans mon cœur et que j'ai essayé moi-même de vivre – en reconnaissant que ce n'est pas toujours drôle ! Ce n'est pas la pente la plus facile ! mais c'est là où il y a le plus d'amour. [...] Cela m'a marqué profondément. C'est tellement vrai⁸⁴⁰ !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ces diverses initiatives ou associations sont apparentées aux domaines dans lesquels le père Marie-Dominique Philippe fit merveille dans sa vie apostolique, dont l'enseignement de la philosophie. Et parmi leurs principaux destinataires, se retrouvent ceux envers qui il fut et demeure le plus attentif : les familles, les jeunes et les plus pauvres.

Ces œuvres, festivals ou associations sont l'occasion, pour les frères et sœurs, de coopérer plus étroitement avec des laïcs.

Saint-Jean Éducation : la famille au sens large

En 1985, frère Jean-Emmanuel de Gabory et des familles fondent l'association Saint-Jean Éducation, destinée à donner à des jeunes un enseignement et une éducation « réalistes » qui les aident à découvrir, nourrir ou retrouver la foi. À cette fin, elle organise, été comme hiver, des camps accompagnés par une solide équipe composée de frères et sœurs apostoliques de Saint-Jean, d'animateurs formés et, là réside l'originalité de cette initiative, de deux ou trois familles. L'enjeu étant de former, le temps d'un camp, une famille au sens large, équilibrée, où chacun aurait sa place, y compris des jeunes en difficulté.

Le père Marie-Dominique Philippe s'investit dans Saint-Jean Éducation en encourageant fortement le projet dès le départ puis, en nourrissant sa spiritualité.

Toujours guidé par cette idée de travailler avec les familles, et par la promesse de la Vierge Marie à des enfants à l'Île-Bouchard (Touraine) : « Je donnerai du bonheur aux familles », le Festival des familles sera lancé durant l'été 2006.

Saint-Jean Espérance : Marie et les toxicos

En 1986, à Pellevoisin (Indre), à l'ombre du Sanctuaire de Notre-Dame de Miséricorde, frère Jean-Philippe Chauveau

participe à la fondation de l'association Saint-Jean Espérance et d'un prieuré destinés à accueillir des jeunes voulant sortir de la drogue.

Aidés de laïcs, dont certains ont les compétences médicales nécessaires à l'accompagnement de toxicomanes, les frères vivent avec ces jeunes tout en étant chapelains du sanctuaire. Une des spécificités de la maison est de proposer non seulement le travail manuel (notamment auprès des animaux de la ferme), mais le partage de la vie communautaire et de la philo.

Le père Marie-Dominique ne cesse d'encourager le père Jean-Philippe dans une confiance que l'intéressé qualifie d'« extraordinaire ». Il écrit la charte de Saint-Jean Espérance ; la laissant inachevée, il lui suggère de la terminer. Il se rend régulièrement à Pellevoisin. Pour une journée. Ces jeunes toxicos l'apprécient. Et il leur rend bien.

Le festival Agapé : l'amitié avec les artistes

En 1992, à Genève, est lancé le festival Agapé de musique et d'art sacré. Tous les deux ans, il se déroule autour du prieuré des frères et de la paroisse Saint-François de Sales dont ils ont la charge. Essentiellement consacré au théâtre et à la musique ancienne, il accueille de nombreux comédiens, musiciens et ensembles de renommée internationale, afin de leur offrir un milieu spirituel et convivial où les œuvres qu'ils y donnent retrouvent tout leur sens. Poésie et peinture sont également à l'honneur. Agapé se veut un lieu de dialogue et de rencontre, entre le public et les artistes. Entre artistes et entre cultures.

Le père Marie-Dominique Philippe y participe, intervenant comme philosophe et prédicateur. Il en éprouve une très grande joie.

Au point de départ, raconte-t-il, l'idée est venue de ce

que frère Benoît-Emmanuel [Peltereau-Villeneuve] sentait l'isolement des artistes. Il avait ressenti si fortement combien les artistes qui ont quelque chose de chrétien en eux veulent se connaître et s'aimer, parce qu'ils ne sont pas toujours reçus ; on ne s'intéresse pas beaucoup à leur personne et à leur génie, à ce qui est leur vie. [...] L'intuition profonde qu'il a eue, c'était que l'art devait entrer dans notre apostolat et y avoir une place importante⁸⁴⁸.

Le dominicain noue des amitiés profondes avec les participants.

Dont Giuliano Carmignola, violoniste, Jean Davy, sociétaire de la Comédie française et son épouse, Odile Mallet, comédienne et metteur en scène, Montserrat Figueras, chanteuse lyrique, et son époux, Jordi Savall, violiste et violoncelliste. Entre autres.

École Sagesse et Art chrétien : la bien-nommée

Dans les années 1986-1987, frère Bruno-Marie Tavernier propose de réunir artistes, philosophes inspirés de l'esprit grec et théologiens qui souhaiteraient communiquer art et sagesse à des jeunes. Ainsi est née l'école Sagesse et Art chrétien, dans le Haut-Beaujolais.

Ses pensionnaires recevront auprès d'artistes de grand talent un enseignement professionnel accompagné d'une formation philosophique et de quelques éléments de théologie.

Les matières artistiques principales enseignées seront : les chants byzantin et grégorien, la formation vocale, l'iconographie, l'art du vitrail, le dessin, la peinture et le théâtre, auxquels s'ajouteront le piano, l'orgue et le violoncelle.

Le père Marie-Dominique Philippe suivra cette œuvre avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prosterne. Parfois, il s'assoit, tout au bord du banc. Ses mains agrippent son rosaire, sous son scapulaire. Il est tendu vers le chœur encore plongé dans la nuit où, dans le tabernacle ouvert, le Saint-Sacrement, enserré dans une lunule, est éclairé par une veilleuse.

En fin d'après-midi, pris par mille obligations, il lui est plus difficile d'être présent à l'oraison communautaire. Aussi, tard le soir, peut-on le trouver, seul, à l'oratoire ou au fond de la chapelle, enveloppé dans sa cape, à genoux, courbé, les mains jointes, serrées. Il est lessivé mais consacre encore ce temps à Dieu. Ceci demeure un témoignage extraordinaire pour qui a assisté à ces moments discrets.

Cependant, il ne sépare pas l'oraison du reste de sa vie. Dès qu'il a un instant d'intimité, de solitude ou de silence, il prie. Il entre dans sa « cellule intérieure⁸⁵¹ ».

En bon prêcheur, le frère Marie-Dominique est fidèle à la prière des Heures. Qu'elle soit célébrée au chœur où il chante avec ardeur (même sans voix), ou priée en silence dans un train de nuit ou dans sa cellule avant de se coucher. « Où est mon bréviaire ? » demande-t-il avant tout à son chauffeur quand ils quittent un prieuré.

À la fin de sa vie, il peut passer trente à quarante-cinq minutes à lire les psaumes et les prières des offices, le nez sur le psautier, très, très lentement. Car il voit mal, il médite, il s'endort aussi. Alors qu'il connaît la plupart de ces textes par cœur, lui qui les prie plusieurs fois par jour depuis l'âge de 18 ans.

L'inaliénable fidélité à la prière de l'Église de cet homme si occupé fait l'admiration des jeunes religieux et apôtres. Le fondateur ne donne pas de leçon : « Vous devez dire votre office,

le chapelet, etc. » Non. Il rappelle : « Ce service d'Église nous est demandé, et on s'y donne. » Et il fait impression en le vivant, naturellement, avec ferveur. En la matière, il est bien plutôt le père qui engendre que l'éducateur qui discipline.

À la source du Salut

Prieuré de Rimont, un mardi à 10 h 45. Dans la petite sacristie collée à l'église, on s'affaire. La messe est imminente. Un frère prêtre enfile une chasuble blanche damassée or, tandis que les servants, en aubes blanches, empoignent, qui la croix de procession, qui l'encensoir, qui les cierges. Aujourd'hui, on fête sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne secondaire de la communauté : ornements et liturgie sont empreints d'une joyeuse solennité.

La sacristie est sereinement animée lorsqu'entre le père Philippe, souriant. Bien qu'il soit le plus petit et le plus frêle de tous, il répand, par sa présence, son intériorité, une nappe de silence. Paisible. Qui n'éclipse ni son humour, ni son attention aux personnes. Un frère évoque avec lui la liturgie du jour, il répond, en chuchotant.

Comme chaque jour, il se prépare à vivre le sacrifice de la messe dans une extrême densité. Il est recueilli. Les frères sacristains, acolytes, liturgistes et prêtres l'expérimentent avec lui.

Lorsqu'il s'habille, ses gestes sont précis. Habités. Le dominicain commence par relever la capuche de son habit sur sa tête. Il met sur ses épaules son amict, cette fine toile munie de deux fins cordons qu'il noue sur sa poitrine après les avoir croisés dans le dos, lentement. Ensuite, il replie son aube pour y engager les bras puis l'enfiler tout entière. Il tire bien dessus. Il

noue un gros et long cordon de coton blanc autour de sa taille. Puis il passe l'étole. Enfin, il revêt la chasuble qu'il envoie bien en arrière pour qu'elle retombe correctement.

Dans le cloître parallèle à l'église, la procession s'organise. Il est encore temps de l'interroger sur la liturgie : « Donnez-vous la communion aux fidèles ou à la communauté ? » En revanche, une fois que la procession s'ébranle, la messe commence : le père Marie-Dominique est en action liturgique. Avant ou après une messe, jamais il ne parle dans une procession, qu'elle dure deux minutes ou un quart d'heure.

Au fond de l'église, la haute croix nimbée d'encens ouvre la marche des servants, des prêtres et du diacre, tandis que la *schola* entonne un psaume. Les mains jointes fortement, ramenées à hauteur du menton, la tête et les yeux baissés, le frère prêcheur avance.

Après qu'il ait embrassé l'autel et encensé la croix et la statue de Marie, il gagne sa place d'où il lance, avec toute la ferveur que permet sa voix éraillée : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! »

Avec puissance, il prononce prières et lectures bibliques, rendant le texte vivant. Après l'Évangile, il brandit l'évangélicaire : « *Ac-clamons* la Parole de Dieu ! » L'homélie prend la voix des secrets. L'ensemble est sobre et fort. Sans effets oratoires ou ostentatoires. Les mots sont pleins, ils ont du poids. Le fondateur a encouragé les Frères de Saint-Jean à célébrer la messe de manière simple, dépouillée.

Les paroles de la consécration sont particulièrement habitées : « Ceci est mon corps... » ; « Ceci est mon sang... » Parfois, pendant l'élévation, le frère responsable de la sono oublie d'éteindre le micro-cravate et on entend le célébrant : « Jésus, Jésus. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Dieu, riche en miséricorde »

Si Jean-Paul II a dit de la miséricorde qu'elle « dessinait l'image de son pontificat⁸⁵⁹ », Marie-Dominique Philippe a marqué d'une empreinte miséricordieuse sa fondation. Ils en vivent avec l'excessif que l'amour implique.

Avant tout, le père Marie-Dominique témoigne, à travers son sacerdoce et sa paternité, de la miséricorde du Père qu'il a lui-même expérimentée, en demeurant humble et pauvre de cœur, et en ayant pour premier ressort la Vierge Marie.

Et parce que, fondamentalement, il est homme à renouveler incessamment sa confiance. Au risque d'être dupé. Il le sait pertinemment et n'en démord pas pour autant... Jamais il ne justifie ses « excès » de confiance ; ni n'ostracise, ne boude ou ne nourrit de rancune envers qui l'a trahi. Magnanime, il prie pour lui.

Surtout, dans son existence comme sa recherche théologique, il privilégie par-dessus tout la relation personnelle et la charité fraternelle dans lesquelles il s'engage de toute sa personne – limites et défauts compris. Il est farouchement fidèle à ses amis et à ceux qu'il accompagne.

Parfois, face à la souffrance, il n'y a rien à dire. Il ne peut rien qu'empoigner chaleureusement les mains de son interlocuteur. Être là. Présent à lui comme s'il était seul au monde. Dans une grande qualité d'attention et d'écoute. Tangiblement prévenante, aimante, pas uniquement intelligente. D'autant plus impressionnante qu'il est désormais père de famille nombreuse et reçoit quantité de personnes chaque jour.

Cependant, il n'intervient que si on le sollicite. Et, très discret à l'égard de qui s'ouvre à lui, il est une tombe à son sujet

devant un tiers.

Lui qui a pu être dur ou colérique, s'est complètement laissé conquérir par la douceur de Jésus, *doux et humble de cœur* (Mt 11,29). Avec patience et don de conseil, il essaye d'accompagner jusqu'au bout. Il cherche toujours à trouver un pont, à garder le contact, même si la situation est apparemment perdue, même si son interlocuteur est aux antipodes. Tout en laissant l'autre libre. Prêt à souffrir de décisions prises contre son avis et qui, parfois, s'avéreront désastreuses...

Très bon, il n'éteint pas la mèche qui vacille ; dans la miséricorde, il relève le fautif et celui-ci s'en trouve grandi. Avec cette forme d'humour qui dédramatise. Jamais complice de petitesesses, menant toujours vers le haut.

Sa bonté est d'abord spirituelle. Surtout à l'égard de ceux qui viennent auprès de lui chercher une lumière divine.

Il y a chez lui un côté saint Vincent de Paul prenant la place du galérien. Défendant l'indéfendable. Il a, semble-t-il, choisi d'exercer la miséricorde, d'assumer sa part de misère et celle de l'autre. Sans s'en tenir à un point de vue strictement humain, sans se protéger ; sans non plus être systématique dans sa miséricorde. Essayant de se donner jusqu'au bout, laissant Dieu – seul juge – se servir de lui ou l'écarter. Quitte à être entraîné par son tempérament et ses pauvretés. Quitte à risquer l'échec ou l'incompréhension. Quitte à scandaliser ou être la risée de tous. Quitte à être, comme celui dont il prend la défense, banni ou suspect, victime de lâcheté ou de trahison d'amis ou de frères.

Une sensibilité, une intelligence et des qualités de cœur permettant de vibrer avec l'autre, une vie mystique profonde associée à une solide théologie et une grande finesse, font de lui

un directeur spirituel et un confesseur attirant nombre de personnes. On stationne des heures devant sa porte. Des personnes... qui lui ressemblent un peu : hors-cadre, passionnées, ingérables, ferventes, etc. Une foule bigarrée, mélange de savants, d'illettrés, de philosophes, d'angoissés pathologiques, de parents équilibrés, de fous gentils, d'athées, de vénérables moniales ou de novices fougueux, etc. Lui étant souvent très attachés.

Marie-Dominique Philippe ne sait pas dire « non » aux blessés de la vie, malades psychiques et autres victimes d'exclusion. « Il a toujours, toujours dans sa vie, eu le souci de ceux qui étaient comme perdus, qui étaient pauvres, qui étaient faibles⁸⁶⁰ » souligne son frère le père Thomas. Si cet homme perspicace voit bien fragilités, défauts ou failles, il ne s'y arrête pas. Il s'intéresse plutôt à la manière dont l'autre aime et cherche la vérité.

Lors de ses obsèques, le cardinal Philippe Barbarin l'exprime ainsi :

Entièrement donné à sa mission, il était toujours accueillant à ceux qui s'adressaient à lui, patient à les écouter. Dans son attention à leur égard transparaissait sa proximité avec le mystère de la Croix et son intimité avec Marie. Il voulait les accueillir dans l'amour de communion qui unissait Marie et Jean, image de l'Église naissante, au Golgotha. Sa compassion était pour lui source d'une immense espérance, parfois excessive. Il était convaincu que, quelle que soit sa misère, un homme est attendu par la miséricorde de Dieu. De toute blessure, il pourra être guéri, se relever, renaître. [...] S'il cherchait pour tous des chemins de guérison, c'était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et là, réside son apport spécifique à l'Église.
Dont l'enjeu théologique peut susciter la polémique...

La théologie : éternelle et renouvelable

Afin que la charité soit parfaite, la foi vive et l'espérance ardente, il faut une théologie de qualité.

En la matière, le fondateur propose une organisation de la théologie mettant en lumière les grandes dimensions de la Parole de Dieu : « Elle est un *enseignement* pour nourrir notre foi ; elle se transmet à travers *l'histoire* d'un peuple choisi par Dieu ; à partir du Christ elle est gardée dans *l'Église*. Et au-delà de la parole il y a les gestes de Dieu, les hommes inspirés de Dieu, il y a le Fils bien-aimé du Père qui s'incarne afin d'être pour nous le Sauveur⁸⁶⁶. » Aussi, distingue-t-il⁸⁶⁷ : la théologie scientifique, la théologie biblique, la théologie de l'Église, la théologie de l'économie divine et la théologie mystique.

Il s'inscrit ainsi dans une recherche entreprise au Saulchoir et dans les différents foyers de recherche théologique de l'entre-deux-guerres.

La théologie scientifique développe l'intelligibilité de la Parole de Dieu. En la matière, il garde pour base cette lecture contemplative de la *Somme de théologie* de Thomas d'Aquin.

En s'y appliquant avec les Frères et Sœurs de Saint-Jean, il assume la tradition qu'il a reçue dans l'ordre des Prêcheurs.

Tout en la renouvelant profondément à sa manière.

Là réside son originalité dans ce domaine : il la revivifie en revenant incessamment à la source, vivante, qu'est la Parole de Dieu, et il l'étaye par sa recherche philosophique constamment présente en acte. En ce sens, s'il ne fait pas œuvre de théologie

scientifique, il n'est pas pour autant un simple commentateur de Thomas d'Aquin.

À ce sujet, il écrit à son Provincial :

En réfléchissant sur l'itinéraire de ma vie, du point de vue du travail intellectuel, il me semble que ce que j'ai essayé de faire depuis le point de départ, surtout grâce au père Dehau, et ensuite avec ce que j'ai reçu du père Chenu au Saulchoir, c'est de découvrir une lecture sapientiale de saint Thomas, dans la lumière des trois sagesse. C'est vraiment cela qui a été mon effort dans l'Ordre, en cherchant à revenir à la source et à approfondir toujours, en le continuant, l'effort de saint Thomas et en le renouvelant de l'intérieur. Et cela m'a toujours semblé être une des grandes attentes, un des grands besoins du monde d'aujourd'hui⁸⁶⁸.

La théologie biblique, elle, étudie le développement de la Parole de Dieu transmise à travers l'histoire d'un peuple élu. Sans réduire ce domaine à l'exégèse scientifique, le père Philippe est à l'écoute d'exégètes, notamment ses frères prêcheurs François-Marie Braun (1893-1980), François-Paul Dreyfus (1918-1999), Ceslas Spicq (1901-1992), Adrian Schenker, ou le Sulpicien André Feuillet (1909-1998).

En outre, Marie-Dominique Philippe jette les bases d'un grand traité de théologie de l'Église – regardée comme un grand vivant, un milieu vital – qu'il invitera les Frères et Sœurs de Saint-Jean à développer.

S'appuyant sur la théologie biblique et la théologie de l'Église, le théologien évoque également ce qu'il nomme une «

théologie de l'économie divine » (recherche déjà indiquée par Vatican II), dans le but de comprendre le développement de la Révélation dans le temps et la croissance de l'homme dans sa vie divine.

Dans sa manière d'esquisser ces théologies de la Bible, de l'Église et de l'économie divine, apparaît une des richesses du regard théologique de Marie-Dominique Philippe.

Si, en théologie, il n'est pas le seul à avoir utilisé une philosophie de l'être, il a pour particularité d'avoir cherché à repenser les articulations de l'être et du devenir, du parfait et de l'imparfait, de l'être et du bien. En cela, la précision de son outil philosophique l'a considérablement aidé dans sa recherche théologique.

La théologie mystique : le vol de l'aigle

Creusant plus que jamais les écrits johanniques, le père Marie-Dominique forme, par cette « théologie mystique⁸⁶⁹ », les Frères et Sœurs de Saint-Jean en leur indiquant les sources et en y puisant avec eux. Il donne d'emblée du solide, d'une grande qualité et de manière très confiante, simple et néanmoins ultime. Et ce, dès le noviciat.

Il dispense ainsi une formation à la fois étayée et « scientifique » mais pas desséchante ou froide, car il permet à chacun de faire le lien entre ses études et sa vie avec le Christ ; les unes et l'autre se nourrissant et s'éclairant mutuellement.

Dans cette perspective, le fondateur engage les apprentis théologiens à annoncer la Parole de Dieu afin d'expérimenter combien celle-ci est vivante et d'être plus aptes à entreprendre une véritable théologie contemplative.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et de ma communion.

Je souhaite pouvoir un jour vous rencontrer, Monseigneur, car il serait bon de parler plus longuement de cette affaire.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes très respectueux sentiments en Notre Seigneur.

Fr. Francis Marneffe, o.p.

Prieur provincial⁸⁷⁵

Au même sujet, à la même époque, un courrier du maître général, le père Damian Byrne, au père Marie-Dominique Philippe :

Rome, le 16 avril 1989

Révérend père,

Toute dispense ayant été accordée par l'autorité compétente en fonction de votre situation particulière comme prieur général d'une congrégation que vous avez fondée mais dont vous n'êtes pas membre, je vous donne mon accord pour que vous exerciez cette charge au service de l'Église et de la congrégation des Frères de Saint-Jean.

Je vous bénis volontiers dans l'exercice de cette charge, et demande au Seigneur que vous puissiez aider cette congrégation (que vous avez à cœur de servir), à porter du fruit selon son charisme propre et particulier dans l'Église et dans le monde.

Fraternellement,

Damian Byrne, o.p.

Maître de l'Ordre⁸⁷⁶

Prêcheur for ever

Comme cela apparaît dans le courrier du Provincial, un élément de taille complique les rapports entre le frère Marie-Dominique Philippe et les frères de sa Province : son choix de rester dominicain.

Par fidélité, il désire respecter l'engagement qu'il y a pris en 1931 devant Dieu, « jusqu'à la mort ». Il s'est résolu à fonder la Communauté Saint-Jean afin de répondre à la demande de ces jeunes et leur assurer une formation dont il était convaincu de la valeur. Lui n'a pas besoin d'une telle communauté. Non seulement il n'éprouve aucunement la nécessité de quitter la vie dominicaine mais encore, il ne le veut pas.

Je me sens profondément dominicain explique-t-il. [...] Jusqu'à la mort je peux être parfaitement dominicain et être dans la Congrégation Saint-Jean. Il n'y a rien qui soit contre ma vocation dominicaine, c'est dans la même ligne, rien ne me gêne. [...] Ma vocation première – si je suis fidèle à mon « premier amour⁸⁷⁷ » [...], est d'être dominicain. Le père Dehau, pour moi, reste toujours une source, un exemple. Saint Dominique et saint Thomas, je continue de les aimer comme des pères et des frères⁸⁷⁸.

Il veut d'autant moins quitter sa Province, qu'elle vient de connaître tant de défections et qu'elle sort tout juste d'une crise. Au contraire, il veut agir comme d'autres prêcheurs : aider une nouvelle petite famille religieuse, comme un frère aîné.

Ce choix n'a jamais été un problème pour les Frères et Sœurs de Saint-Jean. Ceux-ci n'y voient pas de désolidarisation. Leur fondateur demeure totalement engagé à leur égard. Comme

frère prêcheur. Cette appartenance fait partie de ce qu'il est et ils le respectent. Elle les aide même à s'inscrire dans une filiation, voire une lignée.

On peut dire qu'il est pleinement dominicain par le souci d'une vie apostolique réelle, c'est-à-dire le souci des personnes, témoigne le père Éric de Clermont-Tonnerre, un de ses prieurs provinciaux. Par l'intelligence de la foi. Par un certain équilibre à trouver entre une vie de contemplation, une vie spirituelle et une activité intenses. Pleinement dominicain. Il est cependant devenu un peu marginal du fait qu'il ait créé autre chose et que cette création se soit faite, en raison des circonstances troublées de l'époque, un peu « à la barbe » de ses frères et de ses supérieurs...

Là où le frère Marie-Dominique Philippe ne voit pas de contradiction à rester dominicain tout en étant prieur général d'une congrégation à laquelle il n'appartient pas, nombre de frères de sa Province voient un illogisme.

Avec peu d'enthousiasme, voire de l'agacement, ils s'interrogent sur son statut. Plusieurs d'entre eux font valoir que, lorsque, en 1943, le père Michel-Dominique Épagneul (1904-1997) a fondé les Frères missionnaires des campagnes, et quand, en 1946, le père Jacques Loew (1908-1999) a créé la Mission Saint-Pierre Saint-Paul, ils ont cessé d'appartenir à l'ordre des Prêcheurs.

La règle demande en effet au prêcheur concerné de passer à l'institution qu'il a fondée, notamment afin de préserver l'unité de sa Province d'origine, de clarifier la question de l'autorité dont il relève en cas de conflits ou de graves problèmes et... d'éviter les litiges en cas d'héritage (surtout si celui-ci est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec un profond recueillement la messe sur le tombeau du *disciple bien-aimé*. Édifiée au IV^e siècle, détruite au VII^e par un tremblement de terre, cette cathédrale n'a pas été reconstruite. Le fondateur y voit le signe de la nécessaire appartenance spirituelle à cette Église : « Nous avons un lien très particulier avec l'Église d'Éphèse, qui est l'Église de Jean. Nous savons que l'évêque d'Éphèse nous a adoptés pour faire partie de sa famille, de son diocèse, d'une façon mystique, cachée, mais très aimante. [...] Jésus, dans l'Évangile, nous a dit que l'esprit de Jean, de notre père, doit demeurer dans l'Église⁸⁸⁶. »

La maison dans laquelle Marie fut installée par Jean et où elle vécut jusqu'à son Assomption est aussi une étape importante du pèlerinage. Situé à quelques kilomètres d'Éphèse, ce havre de paix verdoyant, caché auprès d'une source de montagne, est bien loin de la ville tapageuse. Lieu profondément marial, il n'est que simplicité et intériorité. Le prêcheur aime ce lieu.

Au départ d'un port proche d'Éphèse, la traversée dure quatre heures pour Patmos où l'évêque Jean fut exilé par Domitien. Sur cette petite île grecque paisible et lumineuse, dominée par l'imposant monastère orthodoxe de Saint-Jean-le-Théologien, le père Marie-Dominique aime surtout prier au creux de la grotte où l'apôtre reçut la révélation de l'Apocalypse. Avec les Épîtres et l'Évangile de saint Jean elle prend ici, pour lui, une sonorité et une lumière particulières.

Profondément transformé par la fréquentation aimante de saint Jean qui, dans la tradition orthodoxe, est nommé le Théologien, le frère Marie-Dominique Philippe est apprécié des orthodoxes qu'il respecte profondément. Il a particulièrement été touché par la lettre apostolique de Jean-Paul II, *La lumière*

d'Orient, au sujet de la connaissance et de la défense du sens des traditions orientales pour toute l'Église du Christ. Il sait que l'Église orthodoxe a conservé avec beaucoup d'amour et de fidélité le sens de l'eucharistie.

« J'ai tellement aimé Athènes et la Grèce⁸⁸⁷ », avoue le philosophe.

L'apostolat continue

À Paris, il poursuit son apostolat, au Centre d'études philosophique (CÉPHI), auprès des Associations familiales catholiques comme au sein de petits cénacles de laïcs, etc. Le plus souvent une demi-journée ou une soirée, repartant le lendemain par le premier TGV...

Par ailleurs, nombre de personnes le découvrent à travers les Frères, Sœurs et Oblats de Saint-Jean. Comme en témoignent les Enfants du Cœur immaculé de Marie au Cameroun :

Nous n'avons pas physiquement connu le père Marie-Dominique, mais nous croyons bien le connaître à travers ses œuvres, les attitudes généreuses des Frères et Sœurs de Saint-Jean, à travers les enseignements prodigués par ceux-ci et aussi par notre union avec la Vierge Marie notre mère céleste. Tout ceci contribue donc à l'épanouissement spirituel et à la vitalité de notre groupe⁸⁸⁸.

Dans l'autre sens, par les frères, il découvre des mouvements d'évangélisation. Tels les Cours Alpha, dont il encourage le développement.

Il donnait ce conseil aux laïcs qui s'engageaient dans l'annonce de l'Évangile avec Alpha, témoignent ses représentants en France : « Dans l'évangélisation, vous êtes au front, dans la tranchée. Il est important de faire constamment l'aller et retour entre le front et la prière. Revenez sans cesse vous ressourcer dans la prière au pied du Seigneur. »

Le père Philippe était particulièrement sensible à la dimension du repas et de la convivialité⁸⁸⁹. « Il faudrait faire une théologie des repas dans l'Évangile de Jean », rappelait-il souvent. [...] Il est beau de découvrir Dieu autour d'un repas. C'est ce qu'a fait Jésus. [...]

En 1999, un déplacement à Londres avait permis au père Philippe, accompagné par quelques frères, de visiter la paroisse anglicane Holy Trinity Brompton qui est à l'origine des Cours Alpha. Il s'est retrouvé plongé dans une célébration dont le style était très éloigné du dépouillement liturgique de la Communauté Saint-Jean. Dans l'église bondée, mille cinq cents jeunes entonnaient des chants de louange au son de la guitare électrique en écoutant un prédicateur survolté... Sans se laisser arrêter par les profondes différences de style, en sortant, il confia : « Toutes les barrières entre ces jeunes étaient tombées, tous les cœurs étaient tournés vers le Christ. Toute notre vie de chrétien est là⁸⁹⁰. »

Même rides, même sourire, même densité

Mars 1988 à Bruxelles, un congrès sur la famille. Mère Teresa et le père Marie-Dominique Philippe, entre autres, donnent une conférence. Lors d'une pause, frère Dominique,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Père ». Presque le Père éternel ! Qui gouverne, enseigne et assume tous les exercices spirituels de ses communautés ; confesse, dirige spirituellement nombre de frères et sœurs, sans toujours faire, pour un bon gouvernement, une saine distinction entre for interne et for externe.

Il convient de se souvenir, ajoute-t-il, que, dès ma visite *ad limina* de 1992, M. le cardinal Hamer, alors préfet de la Congrégation pour les religieux, dominicain, collègue et ami du père Philippe, m'avait convoqué spécialement en son dicastère, pour me demander lui-même de faire en sorte qu'il se retire le plus tôt possible de son gouvernement de l'Institut. Ayant grande admiration pour lui en tant que professeur et fondateur, il le jugeait « actuellement inapte » à assurer le gouvernement de ce qui était devenu une trop grande affaire pour lui. À la suite, il m'adressait une lettre pour réitérer par écrit cette demande⁹⁰⁰.

Néanmoins, en 1996, plutôt que de débarquer le père fondateur et son Conseil et de provoquer un séisme dans toute la Famille Saint-Jean, Mgr Raymond Séguy, en accord avec Rome, ne démet personne. Il préfère que le prochain Chapitre général électif, qui doit se tenir dans deux ans, élise lui-même le successeur du père Philippe et son Conseil.

Lorsqu'il apprend ces exigences romaines, le fondateur tombe des nues mais s'engage, auprès de l'Ordinaire, à entreprendre l'effort de changement requis et à passer la main lors du prochain Chapitre général.

Quant aux sept membres du Conseil, n'ayant rien vu venir, ils reçoivent ces ordres comme un coup de semonce. En outre, le

prieur général les informe qu'il a écrit à Jean-Paul II afin de lui assurer qu'il est prêt à laisser sa charge et à retourner chez les Frères prêcheurs, s'il le juge nécessaire. « Moi, j'obéis, leur dit-il encore, je ne discuterai pas. Si vous, vous voulez réagir car vous estimez avoir encore besoin de moi, allez-y, je vous laisse entièrement libres. »

Après avoir rencontré Mgr Séguy, les frères conseillers décident de se rendre à Rome afin de comprendre précisément ce que le préfet attend d'eux. Le cardinal Eduardo Martínez Somalo commence par demander à chacun, personnellement, s'il désire être prieur général. L'un après l'autre, ils déclinent. Arguant de leur désir de voir leur fondateur, dont ils ont encore à apprendre, continuer à gouverner.

Le cardinal admet alors qu'il a pu se tromper : le père Marie-Dominique Philippe peut poursuivre son mandat, puisque les Frères de Saint-Jean le demandent et que le prieur général lui-même s'est soumis au pape, dans l'obéissance.

Tout en étant conscients de devoir préparer l'avenir et faire les efforts escomptés, les frères rentrent donc de Rome convaincus que, la décision du préfet étant annulée, ils pourront réélire le père Philippe prieur général.

Le problème est que, ni eux ni la Congrégation romaine n'ont transmis cette information à Mgr Raymond Séguy ou, du moins, n'ont précisé les implications de cette décision. L'évêque reste donc sur la promesse que le fondateur lui a faite de passer la main...

... et ce qui devait arriver arriva : en 1998, celui-ci est réélu prieur général. Quasi unanimement.

Quant à l'Ordinaire, devant ce qu'il considère comme une volte-face, il accepte, contraint et forcé, le résultat du vote.

Dès lors, les relations entre l'évêque et le prêcheur ne seront plus jamais les mêmes ; un rien les envenime. Ayant l'impression d'avoir été trompé, l'Aveyronnais droit et direct, de très favorable devient méfiant.

Une croissance douloureuse

Aussi, lorsque se profile le Chapitre électif suivant, Mgr Séguéy prévient les Frères de Saint-Jean que, cette fois-ci, il n'accepterait pas une réélection du père Philippe et qu'ils doivent mûrir dans leur relation à leur fondateur. En juin 2000, il adresse aux profès perpétuels une « monition canonique et pastorale » relevant un certain nombre de problèmes à régler.

Au sein de la communauté, les avis divergent : quelques-uns estiment que le fondateur doit s'écarter complètement et repartir chez les Frères prêcheurs ; la plupart pensent qu'il doit passer la main mais continuer à être présent, très proche de son successeur ; et une quantité non négligeable souhaite qu'il soit réélu.

Leur seul point commun est de peiner à comprendre ce que l'Église leur demande...

Marie-Dominique Philippe, quant à lui, présume qu'on lui intime de se retirer définitivement.

Il était tellement lucide sur ses limites, témoigne frère Samuel Rouvillois, longtemps membre de son Conseil, qu'il s'est plusieurs fois demandé s'il ne devait pas partir ou s'écarter et n'être que le père spirituel de la communauté (en 1998, il était trop tard pour ce second choix : il aurait fallu opter pour lui à notre arrivée en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

certains aient un parcours académique privilégié ? Pourraient-ils avoir vocation à enseigner à l'intérieur de leur vocation de frère de Saint-Jean ? Pourrait-on favoriser et accompagner cette démarche ?

À ces questions, le Chapitre général de 2001 répond en validant l'intention originelle du fondateur : chaque frère doit recevoir une formation de type monastique, finalisée par la sagesse et la vie apostolique ; il ne doit pas se constituer une élite intellectuelle en opposition à la masse des frères, apôtres.

Lorsque le père Philippe encourage les – nombreux – frères qui en sont aptes, à poursuivre des études universitaires, il les met en garde contre la « tentation » de devenir des spécialistes déconnectés des besoins de ceux vers qui ils sont envoyés comme apôtres.

– Le second débat porte sur la place, dans la formation théologique, de l'enseignement de Marie-Dominique Philippe : est-il une source ? Est-il central ou secondaire ?

À ces questions, certains répondraient : « Non. Son enseignement est important mais insuffisant. » Les frères qui se rangent sur cette ligne appellent, au sein du *studium*, à un enseignement théologique plus diversifié. Ils reconnaissent en Marie-Dominique Philippe le philosophe plus que théologien. Selon eux, il n'a pas à être regardé comme une « source » théologique pour la communauté ; ils critiquent l'importance donnée à sa théologie mystique et certains considèrent qu'il donne une trop grande part à la philosophie.

A contrario, les autres affirmeraient : « Oui, d'un point de vue théologique, il est une source spécifique pour nous. » En raison, précisément, de sa théologie mystique, et de son apport philosophique permettant de recevoir librement la Parole de Dieu.

À ce titre, ces frères désirent réserver à son enseignement philosophique et théologique une place fondatrice – à l'intérieur, bien évidemment, de la fidélité au Magistère, à Thomas d'Aquin et aux Pères de l'Église, et sans exclure la théologie contemporaine.

Ces débats sont envenimés par une exaspération passionnelle dans la relation à la personne ou à l'enseignement du fondateur ; le positionnement affectif – d'attachement ou d'opposition, d'amour ou de haine – brouille les esprits et empêche un dialogue serein. Un clivage apparaît : les uns envisagent les autres aveuglés par une admiration exclusive devant le père Philippe et fermés à ce par quoi sa pensée doit être complétée ; et les autres voient les uns risquant de le dissoudre dans une lecture historique de ses compétences et de ses limites, de le relativiser et de ne pas recevoir pleinement sa grâce fondatrice.

Ceux-là qui comparent le dominicain à un dirigeant encombrant, voient dans son omniprésence le signe d'un problème plus profond : la non-contestation de son génie philosophique. Ils veulent réformer la congrégation des Frères de Saint-Jean. Pour certains, le fondateur n'a pas de paternité réelle sur les frères. L'élection de frère Jean-Pierre-Marie et de son Conseil n'a pas rassuré ce groupe qui nie bientôt la grâce du fondateur.

Ceux-là – la majorité – qui considèrent le père Marie-Dominique Philippe comme un maître, privilégié parmi de nombreux autres mais pas exclusif, voient en lui une véritable source pour la communauté. Malheureusement, ils le défendent de manière plus ou moins intelligente, décrédibilisant, par le fait même, leurs propos.

Souterraines et non avouées, des luttes de pouvoir, des déceptions lors de l'élection du père Jean-Pierre Marie, amplifient l'exaspération : certains s'opposent à lui et à son Conseil. En mettant bout à bout tous les défauts et limites du père Philippe et tous les problèmes de la communauté, ils finissent par brosser du fondateur et de la fondation un portrait... déformé.

L'opposition – larvée d'abord puis ostensible – crée, parmi les Frères de Rimont, tension et méfiance. Se distille une atmosphère assez délétère.

Les débats tournent aux combats et deviennent violents.

Le cardinal Eduardo Martínez Somalo, consulté, rappelle : « On ne réforme pas un ordre du vivant de son fondateur. » En effet, tant que le fondateur est vivant, la fondation se poursuit ; on ne peut réformer une œuvre inachevée !

Quant au principal intéressé, plus qu'il ne tranche, il souffre de ces déchirements, terribles pour lui.

Marie-Dominique Philippe pense préférable que le *studium* s'aère de lui afin que les frères sortent définitivement d'un attachement immature à sa pensée – même si, depuis Fribourg, nombre d'entre eux, tout en demeurant fidèles, en sont déjà affranchis.

Les limites de ses compétences (en patrologie ou en ecclésiologie, par exemple), sont compensées par sa bonne compréhension de Thomas d'Aquin et, dans ce sens, il est dans la ligne du Magistère. Toutefois, il s'accorde sur la nécessité d'être complété par une patrologie ou une approche historique qu'il n'a guère. Il sait qu'il doit expliciter encore certains pans de la théologie qu'il a développée. Aussi, les dernières années

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde. Pour cela, elle mérite une attention particulière afin de pouvoir continuer à se développer et à croître en maturité convenablement⁹¹⁰.

Mgr Séguy persuade Mgr Joseph Madec, évêque émérite de Fréjus-Toulon, d'accepter cette mission. Parmi les évêques de France, il est de ceux qui connaissent le mieux le père Marie-Dominique Philippe et la Famille Saint-Jean. Car celle-ci est implantée en plusieurs prieurés dans le diocèse de Toulon. Il atteste de rapports cordiaux avec le père Philippe pendant son épiscopat (1983-2000).

Différentes raisons motivent cette demande d'assistance.

D'abord, le départ de frères et de sœurs contestataires a des conséquences dans toute la Famille Saint-Jean et au-delà, y compris à travers des commentaires rajoutant au trouble.

De manière générale, sont jugés nombreux les départs de frères profès – simples ou perpétuels – et les réductions à l'état laïc de prêtres. Ceci fait craindre aux autorités ecclésiales un déficit de discernement. Le jugement du père Philippe est mis en cause : accueil trop large, noviciat encombré par la philosophie, manque de suivi de la formation humaine et affective, trop grande miséricorde à l'égard de certaines fautes.

Par ailleurs, des traits de la prédication du fondateur ont pu être mal interprétés. Ainsi, le thème de l'Église entrée dans sa « dernière semaine »... Il semble à l'évêque-ordinaire que tout presse pour ces « apôtres des derniers temps ». D'où une situation d'urgence apostolique et la multiplication des fondations et assignations, « parfois au détriment de la santé, de la stabilité des couvents, de la qualité de l'apostolat et du respect des personnes », juge-t-il.

Ainsi, précise-t-il, une mauvaise réception par quelques-uns de son enseignement sur « l'amour d'amitié », à partir d'Aristote, qui donne naissance ici ou là à des théories mystico gélatineuses pouvant conduire à des désastres pour l'équilibre affectif de certaines personnes, y compris dans la Communauté Saint-Jean qui n'est alors pas à l'abri de déviances parfois graves.

Et puis, la fondation s'étant faite en période de crise, il lui reste des réflexes de méfiance et de réticence sourde, parfois réciproque, à l'égard de l'Église. Une autarcie de gouvernement, une défense jalouse de la maison et une communication peu aisée laissent supposer un manque de transparence.

Dans la *Lettre aux Amis des Frères et Sœurs de Saint-Jean* de mars 2003, le père Jean-Pierre-Marie Guérin-Boutaud informe les parents des frères et sœurs, les oblats et les amis de ces décisions et apporte quelques explications. Il précise notamment :

Cette désignation de Mgr Madec par Mgr Séguy est pour nous signe d'espérance. Dans les épreuves que nous traversons et les défis de la croissance qui sont les nôtres, nous sommes heureux de pouvoir compter sur l'appui que nous offre ainsi l'Église⁹¹¹.

Il répond à ceux qui auront pu être troublés par les affirmations alarmistes répandues dans les médias, en présentant d'abord les chiffres de la communauté des Frères depuis la fondation en 1975, soit vingt-sept ans :

- frères entrés en communauté (au noviciat) : 795 ;
- frères décédés : 14 ;

– frères ayant quitté la communauté avant leur profession perpétuelle : 237 (dont 102 novices, 109 profès temporaires et 26 oblats réguliers) ;

– frères profès perpétuels ayant quitté ou dont la procédure est en cours : 44 (dont 8 non-clercs retournés à la vie civile, 2 non-clercs, 3 diacres et 20 prêtres entrés dans une autre communauté religieuse ou un diocèse, 2 diacres et 9 prêtres réduits à l'état laïc).

Éléments de lecture :

– le grand nombre de sorties est proportionnel à celui des entrées.

– ne peuvent être mis sur un même plan le départ d'un profès perpétuel et celui d'un profès temporaire. Ce dernier, au terme d'un temps de discernement prévu par les Constitutions, peut choisir de ne pas prononcer de vœux perpétuels et quitter la communauté. Le profès perpétuel, lui, même s'il garde toujours la liberté de s'en aller, s'est engagé vis-à-vis de la communauté jusqu'à la mort.

Le père Jean-Pierre-Marie précise que le nombre de départs, avant ou après la profession perpétuelle, correspond proportionnellement à ceux des autres ordres religieux.

Au sujet des départs récents, il souligne :

Certains parlent d'une « hémorragie » liée à un malaise intérieur à la congrégation (on a même entendu parler de soixante-dix départs depuis un an). Chaque départ est douloureux pour tous. Depuis début 2002, six profès perpétuels prêtres ont demandé à nous quitter pour entrer dans l'Ordre dominicain, ainsi qu'un profès perpétuel non-clerc et trois profès temporaires. Un profès perpétuel prêtre cherche la congrégation où il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous avez fait. » Et ils se donnent une dernière accolade.

Le fondateur n'a pas bien entendu ce qui lui a été dit mais, sensible aux gestes et aux attitudes, il a bien senti l'accueil paternel du Saint-Père, il en est très ému.

Dans une atmosphère sereine et joyeuse, Benoît XVI prend alors largement le temps – peut-être vingt minutes ? – de saluer la Famille Saint-Jean. À tel point qu'il prend du retard. Le caractère exceptionnel de la situation frappe les observateurs romains. Pour les frères et sœurs de Saint-Jean habitués à Jean-Paul II et à ses manifestations de joie et de bonté, il n'y a là rien d'anormal : ils ne réalisent pas comme cet attardement est étonnant de la part de Benoît XVI.

Enfin, il monte à sa cathèdre d'où il lit son allocution :

Chers frères et sœurs,
je suis heureux d'accueillir ce matin les membres et les proches de la Communauté Saint-Jean, à l'occasion de son trentième anniversaire, accompagnés des prieurs généraux et du cher père Marie-Dominique Philippe. Que votre pèlerinage soit un temps de renouveau, prenant soin de vérifier ce qui a été vécu pour en tirer tous les enseignements et pour opérer un discernement toujours plus profond des vocations qui se présentent et des missions auxquelles vous êtes appelés, dans une collaboration confiante avec les pasteurs des églises locales. Que le Seigneur vous fasse grandir en sainteté, avec l'aide de Marie et du disciple bien-aimé.

Et le pape s'en va...

La différence de ton entre la rencontre et l'allocution surprend...

Suivre l'Agneau

Ce pèlerinage sera important pour le frère Marie-Dominique. Il le vit avec ferveur.

D'abord, dans l'action de grâces.

Les enfants oublient souvent de remercier, souligne-t-il dans sa première intervention, parce qu'ils croient que tout leur est dû. Or nous sommes un peu comme des enfants : nous ne remercions pas assez Marie de tout ce qu'elle a fait pour nous pendant ces années où nous avons commencé d'exister, pour Jésus, pour le Père. [...] Nous venons donc remercier Marie de tout son amour, de toutes ses délicatesses à notre égard. Nous la remercions avant tout d'être notre Mère, et nous lui demandons, nous la supplions, de l'être toujours plus⁹¹⁸.

Évidemment, ce pèlerinage sur les pas et la tombe de saint Pierre tient également à une volonté d'être toujours plus uni à son successeur et ce, malgré les incompréhensions et les difficultés à accepter parfois les exigences des instances romaines. Le fondateur prêche ce qu'il a toujours prêché avec l'intensité de l'expérience :

Demandons à la Très Sainte Vierge de nous donner toujours plus l'amour qu'elle a pour Pierre et, par elle, dépassons toutes les petites difficultés, ou les très grandes difficultés, qui se présentent. Comprendons que si Dieu a voulu cet instrument visible pour nous, c'est pour que nous allions plus loin dans l'amour et que nous maintenions toujours en nous l'attitude de petitesse que

la foi réclame de nous : Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu⁹¹⁹.

Dans une magnifique méditation lors d'une veillée, Marie-Dominique Philippe, tout en rappelant la vocation de la Famille Saint-Jean, condense le désir de toute une vie :

Suivre l'Agneau, c'est accepter de *ne rien voir* : on suit l'Agneau. C'est accepter de ne rien voir et ne pas avoir les rênes du gouvernement, de soi-même ; ne pas s'orienter à droite ou à gauche parce qu'on aime mieux la droite ou la gauche ; ne pas s'arrêter quand on veut, quand on est fatigué, épuisé. [...] Suivre l'Agneau pour n'avoir qu'une seule préoccupation : *aimer*. [...] Être *un* avec le cœur de l'Agneau, avec tous les battements du cœur de l'Agneau, être *un* avec la blessure du cœur de l'Agneau. Aimer. Aimer dans la joie, aimer dans la souffrance, aimer dans l'agonie, aimer dans les luttes. Aimer, aimer le Père, c'est cela, suivre l'Agneau⁹²⁰.

Au terme de ce pèlerinage qui est aussi celui d'une existence, il a toujours ce même élan :

Il faut quitter Rome, et c'est douloureux, il faut quitter le Saint-Père... mais nous ne quittons pas l'Agneau.

Remercions Jésus de toutes les grâces reçues et repartons avec un nouvel élan, un nouveau désir de sainteté. Nous n'avons pas le droit de nous arrêter avant cela. [...]

Nous quittons Rome avec une force toute nouvelle dans notre cœur, parce que nous savons, et nous en sommes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tristesse en étant totalement pris par Dieu, en étant entièrement la possession de Dieu ? Qu'il n'y ait plus rien, rien, rien en nous qui demeure attaché à des biens terrestres. Et la retraite doit tous nous mettre en face de cela. Je ne sais pas quel est le premier ou la première qui disparaîtra de la terre pour voir Dieu, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il y en aura un et qu'il passera avant tous les autres pour voir Dieu face à face⁹³⁰.

Voilà ce qu'il prêche à Pellevoisin ce 10 juillet 2006, premier jour d'une retraite.

Sa dernière prédication a lieu en ce sanctuaire de Notre-Dame de la Miséricorde. Comme il le fait depuis longtemps, aussi bien par sa vie que par sa parole, se glissant, à la fin de sa vie, dans les pas de sainte Faustine, du bienheureux Jean-Paul II, il prêche la miséricorde. Si l'excessivité de saint Dominique fut cette soif de lumière : « Que deviendront les pécheurs ? » et si celle de saint François d'Assise fut la pauvreté, au point qu'il en était inimitable, l'excessif du frère Marie-Dominique Philippe ne se trouve-t-il pas dans son don de lui-même et dans la miséricorde qu'il a cherché à vivre, pour lui-même et pour les autres ?

De l'avis de témoins, il est déjà dans son agonie. Il n'a plus de souffle. Un rien l'épuise. Donner une conférence devient difficile physiquement, une grande lutte. Il ne quitte plus sa chaise roulante. Le père Alain-Dominique, constamment à ses côtés, constate une lente descente de ses forces physiques vécue avec sérénité et humour. Le vieil homme se voit toujours moins capable d'accomplir des gestes quotidiens. Tout en prenant un certain recul et en demeurant très autonome intellectuellement, il suit ce mouvement d'abaissement, il observe philosophiquement

le vivant qui dépérit progressivement. Pleinement concerné, il se sert de tout pour décroître doucement et s'abandonner. Il accepte les humiliations liées à son corps. Il ne résiste pas. Coexiste donc en lui vitalité et abandon. Il ne se laisse pas aller, il coopère ; il demeure un grand vivant : il arrive toujours à compenser les fragilités et les faiblesses corporelles, avec une grande vivacité.

Pendant cinq jours, le prêcheur réveille la soif des retraitants qu'il invite à demeurer des êtres de désir. À travers ses propos transparaît la passion intacte de cet homme pourtant diminué :

Il faut que vous puissiez répondre à l'appel du cœur du Christ, et l'appel du cœur du Christ nous est donné d'une manière très nette dans son « J'ai soif ! ». C'est cet appel du cœur de Jésus que nous devons recevoir au plus intime de notre cœur, et dont nous devons vivre pendant notre oraison. Toutes les paroles de Dieu sont pour nous comme des cris de soif, et ces paroles doivent prendre possession de notre cœur. Ce sont vraiment ces paroles-là qui nous font entrer dans le silence. [...]

La soif que nous devons avoir au plus intime de notre cœur, c'est que la flamme de l'Esprit Saint nous transforme complètement, nous prenne entièrement et fasse de nous des âmes assoiffées. Que vous puissiez vraiment, grâce à l'Esprit Saint et par lui, devenir « désir de Dieu »⁹³¹.

Le 14 juillet, jour effectif de ses 70 ans de sacerdoce, il est encore à Pellevoisin. Lors de la messe-anniversaire, il prononce une très belle homélie :

On aimerait mieux se taire pour rendre grâces et remercier Dieu de toutes ces années où Dieu a montré qu'il était là. « Suis-moi », c'est le mot d'ordre du Christ. « Suis-moi. » Les yeux bandés, on suit Jésus, on va où il va et on fait le voyage avec lui. Il était tout le temps là, à toutes les périodes, à tous les moments [...]. Je vous remercie de vos prières. C'est grâce à vous que je suis là. C'est pour vous et grâce à vous. Ce sont vos prières qui m'attachent à vous et qui me mettent tout proche de vous. Je me disais tout à l'heure : « C'est merveilleux, de fêter son anniversaire avec ceux qui sont si proches, si proches, avec celles qui sont si proches, si proches. » De sorte que, dans mon cœur, il y a une grande action de grâces pour tout ce qui s'est passé. [...] Vous êtes mes frères ; vous êtes avec moi pour que nous vivions ensemble le mystère du Christ, pour être le plus proches possible de lui grâce à Marie. [...] Je vous demande une seule chose : c'est de remercier [Marie] d'être si proche et de la supplier d'être de plus en plus proche pour que nous soyons ses enfants bien-aimés, auxquels on peut tout demander et qui n'ont qu'un seul désir : accomplir le bon plaisir du Christ⁹³².

Durant cette retraite en silence, le père Marie-Dominique invite également ses auditeurs au silence, ce silence qui laisse toute la place à l'autre, à Dieu. « Le silence de l'Esprit Saint en nous doit forcément être quelque chose de divin et de particulier, qui fait qu'on disparaît soi-même pour laisser l'amour tout prendre. L'amour, quand il est lui-même, quand il n'est qu'amour, est silencieux⁹³³. »

C'est dans ce silence qu'il entrera bientôt définitivement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

corps, prend son pouls qu'il sent très variable. Le souffle est court. Il remarque surtout un changement. Il s'interroge. Le dimanche précédent, le dominicain avait eu un malaise et déjà, un pouls très variable, et il avait alors supposé qu'il était mourant. Puis, le malade avait encore tenu jusqu'à ce vendredi. Il est vigilant.

À 3 h 30, le père Alain-Dominique pressent que, peut-être, la fin est là. Il téléphone au père Jean-Pierre-Marie qui, depuis deux jours, se trouve à Saint-Quentin-sur-Indrois près de Tours, où il préside le Festival Saint-Jean rassemblant environ huit cents jeunes, et qui se tient informé en permanence. Le médecin laisse un message demandant qu'il le rappelle d'urgence.

Il revient au chevet du fondateur. Celui-ci est conscient. Il ne dort pas mais ses yeux sont fermés. Dans la cellule se trouvent frère Giovanni et deux sœurs contemplatives à genoux, priant. Grand silence. Le médecin ne sait que dire. Il cherche une parole... En lui posant une main sur sa main et une main sur son front il se penche vers lui : « Père, on veille auprès de vous. » Silence. Il garde le contact avec lui par ce toucher. Silence.

Le frère Marie-Dominique inspire. Il tourne la tête vers la droite et le haut. Les sœurs s'approchent. Le père Alain-Dominique lui donne l'indulgence plénière. Se produit comme une ouverture. Sa tête retombe vers la gauche en trois petites secousses. Une larme coule sur sa joue droite. Ses yeux s'ouvrent et restent grand ouverts alors qu'il n'a plus de souffle de vie.

Il est 4 heures, ce samedi 26 août 2006.

« Je vais vers le Père ! » (Jn 16,28)

C'était tellement inaperçu, confie doucement frère

Alain-Dominique. C'est ce qui m'a le plus frappé. On aurait dit une feuille qui tombe de l'arbre, tellement c'était discret. Si on n'avait pas été pleinement présents, on ne se serait rendu compte de rien.

Cette entrée dans la Vie s'est passée de façon si discrète... Comme toujours avec cet homme, il fallait être présent, attentif à tous les petits signes. C'était ainsi : pour saisir les subtilités à travers ses paroles et ses gestes, il fallait cette perspicacité du cœur.

Une mort tellement simple. Un moment extrêmement paisible et doux. Rapide également. Après un silence et un jeûne de quarante jours. Trente-huit exactement. Qui ont été longs pour lui. Une retraite de quarante jours avant l'éternité.

Dix jours avant son AVC, le prêcheur disait :

Nous pouvons faire que toute notre vie sur la terre soit vraiment cette véritable attente du Ciel. Nous sommes faits pour le Ciel, et notre vie prend toute sa signification quand elle s'ouvre directement à la vision béatifique. [...]

[Marie] est la seule créature qui nous permette de vivre divinement la mort. Elle permet que la mort devienne pour nous la fin de l'attente, la fin de toute cette période de la terre qui est assez insupportable puisque c'est une lutte incessante. Nous devons nous dépouiller de tout cela pour ne plus avoir que Dieu comme unique secours, lui qui seul peut nous permettre d'entrer dans le Ciel. Et c'est vrai : on ne doit pas regarder en arrière et on doit saintement, dans l'amour, s'aider les uns les autres à vivre ce grand passage⁹³⁸.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désarçonnent complètement. Avec courage, avec noblesse d'âme, il repartait, malgré les épreuves, à la recherche d'une vérité que l'on ne découvre que par la charité. Il regardait le monde, il écoutait les hommes, il aimait tous ceux qu'il croisait, avec une affection particulière pour les jeunes !

Il souligne :

Le père Marie-Dominique Philippe était d'abord un prêtre. Son ministère et toute sa vie le situent à côté de la Croix de Jésus. Il suffisait de le voir célébrer la messe pour comprendre que l'eucharistie n'était pas pour lui un traité de théologie, mais d'abord une aventure mystique qui conduit à la source du Salut. Entièrement donné à sa mission, il était toujours accueillant à ceux qui s'adressaient à lui, patient à les écouter. Dans son attention à leur égard transparaissait sa proximité avec le mystère de la Croix et son intimité avec Marie. Il voulait les accueillir dans l'amour de communion qui unissait Marie et Jean, image de l'Église naissante, au Golgotha. Sa compassion était pour lui source d'une immense espérance, parfois excessive. Il était convaincu que, quelle que soit sa misère, un homme est attendu par la miséricorde de Dieu. De toute blessure, il pourra être guéri, se relever, renaître.

Et le cardinal termine par quelques mots de saint Jean : « Ce que nous avons contemplé [...] nous en portons témoignage. Nous vous annonçons cette Vie éternelle » (1 Jn 1,1-2).

« Porter aux autres le fruit de notre contemplation »,

voilà ce qu'est l'apostolat, selon saint Thomas. Pendant que le diacre proclamait l'Évangile, n'aviez-vous pas, comme moi, l'impression que ces mots nous venaient à la fois de Jésus et du père Philippe ? Ils évoquaient le travail de votre fondateur auprès de vous et son regard sur votre avenir : « Je leur ai fait connaître ton nom... Je ne te demande pas de les retirer du monde... Consacre-les dans la vérité⁹⁴². » La prière du père Marie-Dominique se fonde dans celle du Seigneur pour tous ses disciples : « Qu'ils soient un⁹⁴³. » Elle englobe aussi le vaste champ de tous ceux qui sont et seront touchés par votre apostolat ou qui peuplent votre prière : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi⁹⁴⁴. »

Que la force de cette prière soit pour vous un grand réconfort dans l'accomplissement de votre vocation et de votre mission. Comme nous y invitait le pape Jean-Paul II en entrant dans le nouveau millénaire : « Allons de l'avant dans l'espérance, avec le soutien du Christ, par amour pour les hommes. » *Duc in altum !*

Un long temps de silence recueilli succède à l'homélie et précède des intentions de prière universelle adressées par une laïque, un jeune, une sœur contemplative, un frère, un membre de la famille du père Marie-Dominique, une sœur apostolique, un oblat.

Merci cher père !

Après la liturgie eucharistique et la communion, frère Jean-

Pierre-Marie s'avance :

Cher père Marie-Dominique,
vous nous entendez bien aujourd'hui, vous entendez
notre cœur qui vous dit merci ! Oui, comme notre Saint-
Père Benoît XVI vous le disait en vous accueillant à
Rome, au cours de notre pèlerinage d'action de grâces au
mois de février, nous voulons répéter « merci père
Philippe, merci pour ce que vous avez fait ! », et redire
après lui « cher père » ! [...]

En marchant devant nous, vous nous avez mis sur le
Chemin, le Christ, qui réclame que nous quittions tout
pour recevoir le bonheur de l'Évangile. [...]

Maintenant, vous vous effacez pour que Lui, le Christ,
grandisse en chacun de nos cœurs. [...] Les hommes
d'aujourd'hui ont soif d'être aimés, de recevoir la
lumière de l'Amour, aidez-nous, père, à leur transmettre
le témoignage de l'apôtre bien-aimé.

« Merci père Philippe, merci pour ce que vous avez fait !
»

Vous vous êtes dépensé sans compter pour ce monde qui
oublie Dieu. [...]

Merci de nous avoir donné saint Jean pour père, merci
d'avoir donné aux hommes la lumière d'espérance qui
rayonne dans son Évangile.

Vous saviez la fragilité des hommes d'aujourd'hui, notre
fragilité, mais elle ne vous effrayait jamais ; c'est votre
confiance en la Vierge Marie, notre Mère, qui vous
donnait l'audace de la miséricorde. Comme un père,
vous nous avez appris à la recevoir de Jésus crucifié et à
la prendre chez nous. Avec vous, nous lui demandons de
nous garder fidèles jusqu'au bout, et nous chantons son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Remerciements

Je tiens à remercier vivement...

– Chacun de ceux – ils sont plus de cent – qui ont accepté de me recevoir pour des entretiens riches et souvent très personnels ou qui prirent le temps de m'écrire leur témoignage.

– Le frère Éric de Clermont-Tonnerre, o.p., pour son accueil fraternel, ses conseils avisés et sa lecture attentive, notamment des parties concernant plus précisément l'ordre des Prêcheurs.

– Sœur Anne-Catherine Fils, s.s.j., pour ses recherches thématiques dans les enseignements, prédications et œuvres du frère Marie-Dominique Philippe.

– Frère Thomas Joachim, f.j., à l'origine de ce projet, qui me fit confiance en me commandant cette biographie.

– Albert Lafon, mon père, pour ses encouragements « jusqu'au bout ». Et Élisabeth Lafon, ma mère. Être auprès d'eux dans la vieillesse, la maladie et la mort tout au long de cette entreprise, lui a donné une nouvelle dimension.

– Jean-Louis et Marie-Renée Pelon, neveux du père Marie-Dominique Philippe, pour m'avoir accueillie à Bouvines et avoir bien voulu évoquer avec moi l'histoire de la famille Philippe-Dehau.

– Francette Meaney-Philippe et son frère François Philippe, neveux du père Marie-Dominique, pour leur confiance, leur partage de leurs souvenirs familiaux, leurs encouragements et leur lecture attentive des parties concernant la famille Philippe-Dehau.

– Le frère Jean-Michel Potin, o.p., guide patient dans les dédales des archives dominicaines de la Province de France.

– Maguelonne Ragusa pour son soutien et ses encouragements amicaux tout au long de cette aventure, et sa

lecture simultanément bienveillante et critique de l'intégralité du projet.

– Sœur Marie de Ravinel, s.a.j., pour sa présence fraternelle et amicale au quotidien.

– Charles-Henri et Yveline de Roten, qui m'ont fait découvrir Fribourg et présenté des témoins de la vie du père Philippe dans cette ville universitaire.

– Frère Samuel Rouvillois, f.j., tout à la fois appui paternel et amical, coach, lecteur et interlocuteur précieux tout au long de cette entreprise, jusqu'à la parution. Sans lui, cette biographie n'existerait pas aujourd'hui.

– Frère Marie-Alain d'Avout, f.j., sœur Anne-Marie Dugelay, s.a.j., frère Marie-Dominique Goutier, f.j., frère Philippe-Marie Mossu, f.j., sœur Alix Parmentier, s.s.j., Stéphane Ragusa, sœur Élisabeth Rambaud, s.a.j., Philippe Rouvillois, frère Martin Sabathé, f.j., pour leur relecture active.

f.j. = frère de Saint-Jean

o.p. = ordre des Prêcheurs

s.a.j. = sœur apostolique de Saint-Jean

s.s.j. = sœur de Saint-Jean

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en xxxxx 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : xxxxx 2015

Imprimé en France

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



© ADPF

Le frère Thomas Philippe (de face), à l'issue d'un cours au Saulchoir de Kain, 1935.



© ACSJ

Le Saulchoir d'Étiolles en 1941.



© ADPF

Le père Marie-Dominique Philippe en 1942.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

106. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Saint-Jodard, 18 mai 1988.
107. M.-D. PHILIPPE, Chapitre aux Frères de Saint-Jean, Rimont, 1^{er} novembre 1989.
108. M.-D. PHILIPPE, *Au cœur de l'Amour. Entretiens sur l'amour, le mariage et la famille*, Paris, Le Sarment-Fayard, 1987, p. 152.
109. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
110. *Ibid.*
111. *Ibid.*
112. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 301.
113. Th. PHILIPPE, Chapitre de fête à l'occasion des 80 ans de Marie-Dominique Philippe, Saint-Jodard, 8 septembre 1992.
114. E. PHILIPPE, *Journal de guerre 1914-1916*, 7 janvier 1915.
115. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
116. *Ibid.*
117. *Ibid.*
118. E. PHILIPPE, *Journal de guerre 1914-1916*, 3 septembre 1914.
119. *Ibid.*, 14 septembre 1915.
120. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 302.
121. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
122. *Ibid.*
123. *Ibid.*
124. M.-D. PHILIPPE, Conférence, à l'occasion de ses 70 ans de sacerdoce, Ars, 30 juin 2006.
125. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 51.
126. Propos recueillis par Luc Adrian in *Famille chrétienne* n° 775, 19 novembre 1992.
127. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
128. *Ibid.*
129. Propos recueillis par Luc Adrian in *Famille chrétienne* n° 775, 19 novembre 1992.
130. Voir la suite de son parcours p. 237 à 249 ; p. 301 à 315 et p. 729.
131. Voir la suite de son parcours p. 372 à 374.

132. Voir la suite de son parcours p. 143, 168, 170 ; p. 186 à 188 ; p. 217, 220.
133. Voir, au sujet de Pierre, p. 208 à 210, p. 214, 219, p. 466 à 468, p. 730 ; d'Henriette, p. 369 à 372, p. 588 à 590, p. 610-611, p. 730 ; de Jeanne, p. 218, 293, 442, 730 ; et de François, p. 218, p. 255-256.
134. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
135. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 198.
136. *Ibid.*, p. 195.
137. Propos recueillis par Luc Adrian in *Famille chrétienne* n° 775, 19 novembre 1992.
138. Voir à ce sujet, M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 168-169.
139. L'Évangile révèle que, dans le Christ, le « Fils bien-aimé », avec Lui et en Lui, les personnes humaines peuvent retourner vers le Père.
140. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Ars, 30 juin 2006.
141. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
142. *Ibid.*
143. Citée in Rémi PELON, *Invitation à la contemplation. Vie et choix de textes du père Pierre-Thomas Dehau, dominicain*, Paris, Le Cerf, 2006, p. 77.
144. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 203.
145. *Ibid.*, p. 495.
146. R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 56.
147. Faire jaillir, inspirer. «?Spirer l'amour?» signifie «?aimer de charité?».
148. Voir Th. D'AQUIN, *Somme de théologie* Ia, Q.43, art. 5, ad. 1.
149. P.-Th. DEHAU, *Des Fleuves d'eau vive*, Paris, Le Cerf, 1946, p. 65.
150. Extrait de l'avant-propos à P.-Th. DEHAU, *Des Fleuves d'eau vive*, Lyon, éditions de l'Abeille, 1944, P. VIII.
151. Entretiens sur les apparitions de l'Île-Bouchard, cité in R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 61.
152. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
153. R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 35.
154. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 390.
155. R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 51.
156. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.

157. Cité in R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 49.
158. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
159. R. MARITAIN, *Journal de Raïssa*, Paris, Desclée De Brouwer, 1962, p. 27.
160. Voir Col 3,3 : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. »
161. J. MARITAIN, *Carnet de Notes*, Paris, Desclée De Brouwer, 1965, p. 112.
162. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
163. R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 13.
164. Voir *ibid.*, p. 90.
165. 22 novembre 1951, in *Une grande amitié*. Correspondance Julien Green-Jacques Maritain 1926-1972, Paris, Plon, 1979.
166. Jacques Maritain à Charles Journet, 7 août 1962, in *Correspondance*, Vol. V, Saint-Maurice, éditions Saint-Augustin, 1998.
167. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
168. B. BRO, *La libellule ou... le haricot*, Confessions sur le siècle, Paris, Presses de la Renaissance, 2003, p. 32.
169. M.-D. MOLINIÉ, Lettre aux dominicaines du monastère du Cœur immaculé de Marie de Bouvines, octobre 2000, cité in R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 83.
170. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, p. 21.
171. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Ars, 30 juin 2006.
172. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
173. Citée in R. PELON, *Invitation à la contemplation*, p. 77.
174. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, p. 271.
175. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.
176. Voir, au sujet de Marthe Robin, p. 280-281, p. 323-324, p. 379 à 394, p. 484-485, p. 531 à 533, p. 566 à 572.
177. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 495.
178. *Ibid.*, p. 206.
179. Préface à la réédition de P-Th. DEHAU, *L'Apostolat de Jésus*, Versailles, Saint-Paul, 1995

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

origines, les contenus, les moyens et les limites de la connaissance.

449. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 222.

450. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 52.

451. M.-D. PHILIPPE, Homélie, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, Pellevoisin, 14 juillet 2006.

452. En philosophie, les transcendants sont des attributs exprimant une propriété commune à tout ce qui est. Thomas d'Aquin en énumère cinq : *res* (ce que c'est), *aliquid* (quelque chose de particulier), *verum* (le vrai), *bonum* (le bien) et *unum* (l'un).

453. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 211.

454. *Ibid.*, p. 207.

455. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 75.

456. *Ibid.*, p. 226.

457. L'expression latine *alma mater* pourrait être traduite « mère nourricière » ou « mère de tous les savoirs », elle désigne l'université.

458. Jacques Chessex, cité in D. CELLER, *Fribourg – Freiburg*, Fribourg, Paulus-La Sarine, 2011, p. 5.

459. B. BRO, *La libellule ou... le haricot*, p. 28.

460. M.-D. PHILIPPE, « La sagesse selon Aristote », in *Nova et Vetera* – Revue catholique pour la Suisse romande, XXe année, n° 4, 1945, p. 325.

461. M.-D. PHILIPPE, « La nature de l'amitié selon Aristote », in *Nova et Vetera* (22), 1947, p. 338-365.

462. 1 Co 13,8.

463. M.-D. PHILIPPE, « La charité du Christ en Croix », in *La Vie spirituelle*, Le Cerf, mars 1946, p. 383.

464. *Ibid.*, p. 384.

465. *Ibid.*, p. 389-390.

466. M.-D. PHILIPPE, *Le mystère de la charité divine*, Paris, Luf-Egloff, 1949, 197 pages.

467. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, p. 492.

468. Voir *ibid.*, p. 495. Et voir p. 91 à 106.

469. *Ibid.*, p. 495-496.

470. Archives dominicaines de la Province de France, III, L, 47, Lettre du

père Bernard Chevigard, maître des novices, au père Antonin Motte, Provincial, datée du 29 mai 1946, cité in Y. RAISON DU CLEUZIQU, *De la contemplation à la contestation, socio-histoire de la politisation des dominicains de la Province de France (1950-1980)*. Contribution à la sociologie de la subversion d'une institution religieuse, thèse de doctorat en science politique, Université Paris-I, 2008, tome I, p. 126.

471. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 213.

472. B. BRO, *La libellule ou... le haricot*, p. 41-42.

473. Archives personnelles.

474. L'université romaine *Angelicum* dirigée par les Dominicains.

475. Archives de l'université de Fribourg.

476. Ceci explique pourquoi, ultérieurement, sœur Marie soulignera qu'elle ne se considère en rien fondatrice.

477. Voir p. 268-269.

478. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 215.

479. Marie-Dominique Chenu cité par Guillaume CUCHET, « Qui a peur des curés rouges ? », in *L'Histoire*, n° 285, mars 2004.

480. Voir F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne*, Paris, Terre humaine-Plon-Cerf, 1989.

481. Fait exceptionnel car normalement, les prieurs provinciaux sont élus par les frères de leur Province.

482. G. CHOLVY, Y.-M. HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1930-1988*, Toulouse, Privat, 1988, p. 233.

483. Ce chapitre doit beaucoup au Mémoire de master 1 d'Histoire religieuse d'A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*. Aux origines des communautés de l'Arche, 1945-1965, université Paul Valéry Montpellier III, sous la direction de Michel Fourcade, 2009.

484. Lettre de Thomas Philippe à Jacques Maritain, 14 août 1947, Archives Jacques et Raïssa Maritain, cité in A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*, p. 71.

485. A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*, p. 73.

486. Lettre de Pierre de Menasce à Jacques Maritain, 10 février 1952, Archives Jacques et Raïssa Maritain, *ibid.*, p. 95.

487. Lettre de Jacques Maritain à Jean Marx, 24 mai 1946, *ibid.*

488. J. VANIER, À l'occasion du dixième anniversaire de la mort du père Thomas Philippe, 2003.
489. Au sujet de L'Eau vive, juin 1949, Archives Jacques et Raïssa Maritain, cité in A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*, p. 158.
490. Voir Jacques Maritain à Charles Journet, 3 septembre 1949, in *Correspondance Journet-Maritain 1940-1949*, vol. 3, Saint-Maurice, éditions Saint-Augustin, 1998, p. 772.
491. Charles Journet à Jacques Maritain, 6 février 1952, in *Correspondance Journet-Maritain 1950-1957*, vol. 4, Saint-Maurice, éditions Saint-Augustin, 2005, p. 186.
492. Pierre de Menasce à Charles Journet rapporté à Jacques Maritain, 12 avril 1952, *ibid.*, p. 204.
493. *Ibid.*, p. 205.
494. Les archives concernant cette « affaire » sont inaccessibles.
495. Le père Fulbert Cayré (1884-1971), augustin de l'Assomption, théologien, sera nommé directeur de L'Eau vive en 1954.
496. A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*, p. 169.
497. R. MOUGEL et G. COTTIER, Note sur L'Eau vive, in *Correspondance Journet-Maritain 1950-1957*, vol 4, p. 863.
498. Dans l'Oise. Où il est accueilli chez le Dr Robert Préaut, psychiatre français, pionnier de l'éducation spécialisée de jeunes en détresse, caractériels ou psychiquement troublés, qui jouera un rôle important dans la fondation de l'Arche.
499. Dr John W. Thompson (1906-1965), psychiatre américain qui a examiné notamment les rescapés des crimes de guerres médicaux perpétrés par les Nazis.
500. Charles Journet à Jacques Maritain, 19 juin 1953, in *Correspondance Journet-Maritain 1950-1957*, vol 4, p. 271.
501. F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne*, p. 68.
502. Jean Vanier in A. MOURGES, *Des « sages et des savants » aux « tout petits »*, p. 170.
503. Cité in *ibid.*, p. 349-350.
504. Voir la fin de sa vie p. 729-730.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

874. Archives de la Province dominicaine de France.
875. *Ibid.*
876. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
877. Voir Ap 2, 4.
878. M.-D. PHILIPPE, *Les trois sages*, p. 370.
879. Mgr Gabriel Matagrín (1919-2004), évêque de Grenoble de 1969 à 1989, porte-parole de la Conférence des évêques de France de 1960 à 1980 et vice-président de 1975 à 1978.
880. G. MATAGRIN, *Le chêne et la futaie*. Une église avec les hommes de ce temps. Entretiens avec Charles Ehlinger, Paris, Bayard, 2000, p. 419.
881. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
882. *Ibid.*
883. Solennité de l'Immaculée Conception, date anniversaire de la Communauté Saint-Jean.
884. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
885. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Ars, 30 juin 2006.
886. Voir Jn 21,22 : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne. » – M.-D. PHILIPPE, Allocution, Cérémonie d'ouverture du pèlerinage de la Famille Saint-Jean, Rome, 13 février 2006.
887. M.-D. PHILIPPE, Chapitre de fête à l'occasion de ses 80 ans, Saint-Jodard, 8 septembre 1992.
888. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
889. En effet, ces dimensions tiennent une place importante dans les Cours Alpha qui commencent toujours autour d'un repas.
890. Hommage des Cours Alpha, publié sur leur site internet le 31 août 2006.
891. M.-D. PHILIPPE, *J'ai soif !* Entretiens sur la sagesse de la Croix, Paris, Saint-Paul, 1996, 277 pages.
892. *Ibid.*, p. 214.
893. Fax de mère Teresa à sœur Alix, le 11 novembre 1996, Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
894. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
895. T. KECK, in *Dictionnaire des évêques de France au XX^e siècle*, sous la direction de D.-M. DAUZET et F. LE MOIGNE, Paris, Le Cerf, 2010, p. 613.

896. *Ibid.*, p. 614.
897. Lettre de Mgr Raymond Séguy à l'auteur.
898. *Ibid.*
899. *Ibid.*
900. *Ibid.*
901. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
902. *Ibid.*
903. *Ibid.*
904. Voir p. 649-650.
905. G. LECLERC, in *France catholique* n° 3037, 8 septembre 2006.
906. M.-D. PHILIPPE, Conférence aux Saint-Joseph, Rimont, 13-14 novembre 1993.
907. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
908. *Quomodo placeat Domino ?* (1 Co 7,32). Le père Marie-Dominique Philippe citait souvent cette parole.
909. Propos recueillis par Marie-Christine Lafon, in *Famille chrétienne* n° 1287, 14 septembre 2002.
910. Eduardo Card. Martínez Somalo, préfet de la Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique à Mgr Raymond Séguy, évêque d'Autun, le 15 janvier 2003. ACFSJ.
911. J.-P. M. GUÉRIN-BOUTAUD, in *Lettre aux Amis des Frères et Sœurs de Saint-Jean* n° 68, mars 2003, p. 23.
912. *Ibid.*, p. 25.
913. De Marie-Dominique Philippe à Mgr Raymond Séguy, 14 juin 2003. ACFSJ.
914. Lettre du père Marie-Dominique Philippe à Mgr Raymond Séguy, Noël 2004. Archives personnelles de l'évêque émérite d'Autun.
915. Propos recueillis par Luc Adrian in *Famille chrétienne* n° 775, 19 novembre 1992.
916. S. LE PIVAIN in *Famille chrétienne* n° 1494, 2 septembre 2006.
917. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.
918. M.-D. PHILIPPE, Allocution, Cérémonie d'ouverture du pèlerinage de la Famille Saint-Jean à Rome, Basilique Sainte-Marie-des-Anges, 13 février

2006.

919. Mt 18,3. – M.-D. PHILIPPE, Homélie, Basilique Saint-Pierre, Rome, 13 février 2006.

920. M.-D. PHILIPPE, Allocution, Veillée en l'église Saint-Ignace, Rome, 14 février 2006.

921. M.-D. PHILIPPE, Homélie, Messe en la basilique Saint-Paul-Hors-les-Murs, Rome, 15 février 2006.

922. Archives de l'abbaye bénédictine Notre-Dame de Wisques.

923. M.-D. PHILIPPE, Chapitre de fête à l'occasion de ses 80 ans, Saint-Jodard, 8 septembre 1992.

924. Rapporté par Sophie le Pivain in *Famille chrétienne* n° 1494, 2 septembre 2006.

925. M.-D. PHILIPPE, Réponses à des questions de jeunes, Basilique Sainte-Marie-Majeure, Rome, 14 février 2006.

926. Par exemple, le petit Samuel appelé par Dieu pour être prophète, ou à David, le dernier des fils de Jessé, choisi par Dieu pour être roi : voir 1 S 3 ; 16,11-13.

927. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Ars, 30 juin 2006.

928. *Ibid.*

929. Archives de la congrégation des Frères de Saint-Jean.

930. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Pellevoisin, 10 juillet 2006.

931. *Ibid.*

932. M.-D. PHILIPPE, Homélie, Jubilé sacerdotal, Pellevoisin, 14 juillet 2006.

933. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Pellevoisin, 10 juillet 2006.

934. Propos recueillis par Luc Adrian in *Famille chrétienne* n° 775, 19 novembre 1992.

935. M.-D. PHILIPPE, Homélie, Saint-Jodard, 20 juillet 2006.

936. *Per ipsum et cum ipso et in ipso...*, « Par lui, avec lui, en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles. » Doxologie accompagnant l'élévation à la fin de la prière eucharistique.

937. Saint-Jodard dépend de l'archidiocèse de Lyon.

938. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Pellevoisin, 10 juillet 2006.

939. Voir une partie du texte p. 13-14.

940. Propos recueillis par Bénévent Tossieri et Pierre Schmidt, *in La Croix*, 4 septembre 2006.

941. Ap 21,5.

942. Jn 17,26.15.17.

943. Jn 17,21.

944. Jn 17,20.

945. Lettre de frère Thomas Joachim, prieur général, aux Frères de Saint-Jean, 13 mai 2013.